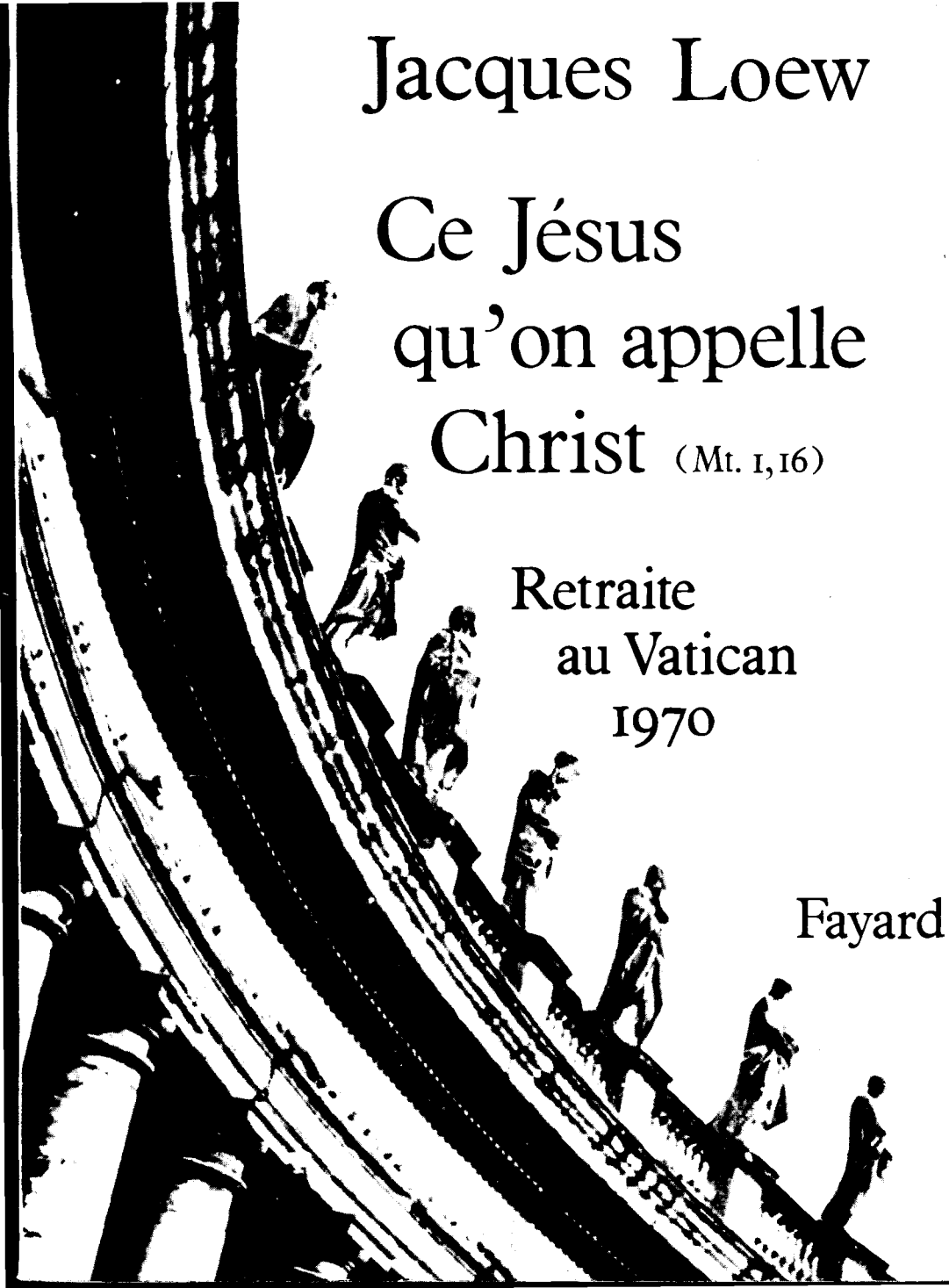




Jacques Loew

Ce Jésus
qu'on appelle
Christ (Mt. I, 16)

Retraite
au Vatican
1970

Fayard

Qui est Jésus-Christ? C'est l'éternelle question des hommes. Appelé par le Pape Paul VI à prêcher, en février 1970, la retraite du Vatican, le Père Jacques Loew ne pouvait faire mieux que de tenter, une fois de plus, d'y répondre.

Pour reconnaître Jésus-Christ, il faut le rencontrer. Pour le rencontrer, l'écouter ; et l'écouter avec une âme de pauvre. Le Père Loew, dès les premiers entretiens de cette retraite, évoque Jésus, le Messie, tel que l'attend l'Ancien Testament. Puis apparaît Jésus, tel que les Evangiles nous le dépeignent : d'une "humanité si humaine" ; enfin, Jésus, tel que son Corps Mystique, l'Eglise, le prolonge jusqu'au jour bienheureux de la Résurrection.

C'est donc un Jésus "à trois dimensions" que nous présente le Père.

Ces vingt deux entretiens, rédigés à l'intention de Paul VI et de ses familiers, n'ont rien du style oratoire des grandes chaires. Le Père Loew parle avec la même simplicité qu'à ses dockers de Marseille. Il trouve à chaque page des exemples frappants. Il sait exprimer les vérités éternelles dans le langage des hommes d'aujourd'hui.

Les chrétiens soucieux de vie spirituelle pourront donc, d'emblée, savourer ces pages et en tirer le meilleur profit. Quant aux prêtres, ils y trouveront une mine très riche de réflexions qu'ils utiliseront avec profit dans leurs contacts pastoraux.

L'auteur. Le Père Jacques Loew est un incroyant converti. Devenu Dominicain, il participe à l'expérience des prêtres-ouvriers comme docker à Marseille.

Puis il fonde la "Mission ouvrière St Pierre-St Paul" ; fixée d'abord à Port-de-Bouc, cette jeune communauté ne tarde pas à essaimer au Brésil, puis dans le monde entier. Aujourd'hui le Père dirige à Fribourg (Suisse) l' "Ecole de la Foi" qu'il a lui-même créée.

CE JÉSUS
QU'ON APPELLE CHRIST

DU MÊME AUTEUR

LES DOCKERS DE MARSEILLE, *Économie et Humanisme*.

EN MISSION PROLÉTARIENNE, *Les Éditions Ouvrières*.

JOURNAL D'UNE MISSION OUVRIÈRE, *Cerf*.

DYNAMIQUE DE LA FOI ET INCROYANCE, *Cerf*.

SI VOUS SAVIEZ LE DON DE DIEU, *Cerf*.

COMME S'IL VOYAIT L'INVISIBLE, *Cerf*.

DANS LA NUIT J'AI CHERCHÉ, *Cerf*.

en collaboration avec Y. Congar et R. Voillaume :

A TEMPS ET A CONTRETEMPS, *Cerf*.

Jacques Loew

CE JÉSUS
QU'ON APPELLE
CHRIST

(Mt 1,16)

Fayard

NIHIL OBSTAT

Fribourg, le 14 septembre 1970

Henri MARMIER

IMPRIMATUR

Fribourg, le 15 septembre 1970

Pierre MAMIE

Evêque Auxiliaire

Avant-propos

Le 23 janvier 1970 à Fribourg, un vendredi, s'annonçait un jour sans histoire : les cours de l'Ecole de la Foi le matin, quelques rencontres l'après-midi, le soir une revision de vie dans une équipe.

Au retour de l'Ecole, à midi, un message assez laconique me prévient du coup de téléphone « d'un secrétaire d'un évêque à Rome » me demandant de le rappeler. Le secrétaire était en réalité la Secrétairerie d'Etat et l'évêque était celui de Rome : Paul VI m'invitait à assurer la retraite du Vatican qui devait débiter exactement trois semaines et quarante-huit heures plus tard.

« On vous demande une réponse rapide.

— Mais peut-on dire non ?

— Ah ! c'est difficile.

— Alors... » Il ne restait qu'à dire oui.

Trois jours pour mettre en ordre des affaires urgentes, quatre jours de silence chez les moines de Cîteaux, y puisant force et paix, il me restait deux semaines pour préparer. Il fallait prévoir vingt-deux

instructions de trente minutes chacune. Et le dimanche 15 février, au soir, avait lieu la première rencontre.

Le thème avait été proposé par Paul VI lui-même : le Christ et l'Eglise, mais la manière de le traiter a été du style Ecole de la Foi par l'écoute constante de la Parole de Dieu, l'ancienne et la nouvelle Alliance, et aussi par l'aide reçue de plusieurs pour mettre mes idées en ordre (1).

En si peu de temps comment ne pas aller vers l'essentiel ? J'avais été frappé par la manière dont Jésus s'y est pris avec les disciples d'Emmaüs : « Et commençant par Moïse et parcourant tous les prophètes, il leur interpréta dans toutes les Ecritures ce qui le concernait » (Lc 24, 27). Saint Pierre reprend la question dans l'autre sens quand il dit que « les prophètes ont cherché à découvrir quel temps et quelles circonstances avait en vue l'Esprit du Christ, qui était en eux, quand il attestait à l'avance les souffrances du Christ et les gloires qui les suivraient » (1 P 1, 11).

Ainsi d'Abraham à Moïse, de David aux prophètes, des prophètes à Marie, la figure de Jésus prend un relief extraordinaire et lorsque lui-même en personne viendra parmi nous, nous le découvrons comme le « oui des promesses » antiques qu'il accomplit. (11 Co 1, 20). Il est vraiment d'une autre dimension que la nôtre, cet enfant qui a deux millénaires de préfiguration quand il paraît dans la crèche. Ce n'est pas du sentiment : toute la Bible ne dit pas autre chose.

(1) Au père Dominique Barthélemy dont le cours sur l'Ancien Testament trouve un écho que j'espère fidèle dans cette retraite, aux sœurs Anne Roy et Marie-Laude va très spécialement ma gratitude fraternelle.

Combien apparaît alors inattendue et plus précieuse encore, cette humanité de Jésus de Nazareth si simple, si vraiment, si pleinement homme jusqu'à ce cri de la Croix qui rassemble toutes les détresses humaines : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Car Jésus s'est fait homme non seulement en Marie, mais jusque-là.

Ressuscité, le voilà qui prend une dimension nouvelle : on avait suivi Jésus dans sa longue préhistoire du peuple d'Israël, mais voici qu'au terme de ces trente-trois ans d'humanité, il prend une taille qui surpasse et englobe tout ce qui a précédé. C'est son existence comme « Mystère », le mot que saint Paul redit inlassablement. Il ne s'agit plus de fresques partielles disséminées dans le temps et l'espace, et prenant avec Jésus leur signification profonde et totale, mais du Seigneur de Gloire présent à tout, et en qui chacun et tous sont englobés.

Je pense à une image tirée de l'hypothèse de la formation de l'univers : un atome primitif d'une densité inimaginable qui explose, donnant naissance aux étoiles, aux galaxies qui continuent leur course dans une expansion prodigieuse, mais toujours contenues et guidées par cette explosion initiale, dépendant d'elle et par elle liées les unes aux autres.

Notre Christ Jésus se trouve ainsi, réellement (mais seule la foi nous fait voir cette réalité) l'âme vivifiante, coordinatrice de toute l'humanité. Nous sommes désormais dans ce Christ, faisant corps avec lui (Eph 4, 15). Et ce corps du Christ, c'est l'Eglise, hier, aujourd'hui, demain !

Tel est le fil conducteur de ces entretiens où mon seul désir était que mes auditeurs « soient menés à l'espérance, par la constance et le réconfort que donnent les Ecritures ». C'est le vœu même de saint Paul aux Romains (15, 4).

Tout a été simple, tout s'est passé dans la paix du cœur. Environ soixante retraitants, l'entourage le plus immédiat du pape, des cardinaux aux plus jeunes prêtres participant à sa vie quotidienne. Mais par-dessus tout Paul VI, attentif, écoutant, recueilli, priant. Combien de fois en le voyant ai-je pensé à Moïse intercédant sur la montagne pour l'humanité entière. Quels slogans que ceux d'un Paul VI nerveux, inquiet, tourmenté ! Bien sûr, comment pourrait-il ne pas être déchiré par les déchirures de l'Eglise ? Et quel homme au monde porte, ou a porté, un poids pareil devant Dieu ? Mais cette charge il la vit dans cette présence de Dieu qui me faisait irrésistiblement penser à Moïse en supplication, une intercession universelle et continuellement vivante.

Mais Moïse, — il faut le dire également — lui, tellement solidaire et tellement solitaire à la fois, lui, le grand chef du peuple de Dieu, est entouré de murmures : « Le Seigneur ne parlerait-il qu'à Moïse ? N'a-t-il pas parlé à nous aussi ? » disent Myriam et Aaron... et peu après « la communauté tout entière parlera de le lapider », comme on voudra lapider Jésus, comme on lapide l'Eglise à travers le Pape, non plus avec des cailloux, mais à coups de slogans.

Ce n'est point par hasard, que Jean-Baptiste Montini a choisi le nom de Paul. Le Trésor de l'Apôtre est

celui-même du Pape ! c'est le Christ total, l'Eglise, dont la tête est au ciel, dont les membres sont répandus par toute la terre.

« Mais ce Trésor, poursuit l'Apôtre, nous le portons en des vases fragiles, pour qu'on voie bien que cette extraordinaire puissance appartient à Dieu et ne vient pas de nous. Nous sommes pressés de toutes parts, mais non pas écrasés ; ne sachant qu'espérer, mais non désespérés ; persécutés, mais non abandonnés ; terrassés, mais non annihilés » (II Co 4, 7).

Ainsi en est-il de Paul VI, un homme à la mémoire prodigieuse, un homme qui écoute, un homme humble, un Paul VI qui s'interroge, qui n'a rien contre personne, mais qui sait qu'à lui appartient devant Dieu de prendre parfois l'ultime décision non selon son propre penchant, mais dans une fidélité vivante au Christ-Eglise.

Que nul ne me soupçonne d'être un propagandiste : le successeur de Pierre, chargé de par le Christ « d'affermir ses frères dans la foi », n'a aucun besoin de gens de cette race. Mais puisque cette retraite au Vatican est diffusée au-dehors, il m'a semblé juste de dire tout d'abord ce que, durant huit jours, mes yeux ont vu et qui a dilaté mon cœur.

I

Écouter Dieu

DIMANCHE SOIR, 15 FÉVRIER 1970

1. La Foi, une rencontre de personnes : venez, voyez.

Très aimé et très Saint-Père, et vous, mes Pères dans le Seigneur.

Ce soir dans ces premiers instants, je viens vous apporter avant tout la tendresse du peuple chrétien. Dans cette retraite, je ne veux être que la bouche qui parle au nom de tant de religieuses, carmélites, trappistines, de tant de moines de Cîteaux ou d'ailleurs, de tant de prêtres et de religieuses actives... Moi-même, de façon imprévue, comme Amos, le berger prophète, j'ai été enlevé des pâturages très humbles où je vis d'habitude, pour me trouver au milieu de vous, et ce n'est quand même pas une petite affaire ! Mais je m'appuie également avec confiance sur tant de laïcs, hommes et femmes de la pleine vie : eux aussi sont en prière, ils ont intercédé tous ces jours-ci ; ce sont eux qui m'ont demandé d'être véritablement le messager de leur tendresse, de leur affection, de leur foi.

Dans ce premier entretien, qui est plutôt une introduction, il me semble tout simple de regarder notre foi comme une rencontre de personnes. Oh ! pas du tout pour déprécier la théologie ni pour diminuer notre Credo, loin de là ! Mais il me semble qu'avant même d'être Credo et théologie, notre foi est une rencontre,

la rencontre d'une personne, et par elle d'une multitude infinie d'autres : la rencontre de la personne du Seigneur Jésus.

Durant des millénaires Dieu avait parlé. L'Épître aux Hébreux nous le dit en termes magnifiques :

« Après avoir à maintes reprises et sous maintes formes, parlé jadis aux Pères par les prophètes, Dieu en ces jours qui sont les derniers nous a parlé par le Fils qu'il a établi héritier de toutes choses, par qui aussi il a fait les siècles » (*Hé 1, 1*).

Mais lui, ce Fils, la Parole faite chair, le Seigneur Jésus, avant de se faire entendre, a voulu se montrer : il a voulu être visible avant d'être audible. Il a voulu que nos yeux le contemplent avant que nos oreilles l'écoutent. L'on peut dire que sur ses trente-trois années de vie, durant trente ans — les neuf dixièmes — Jésus se contente d'être présent, au point qu'on dira de lui : « N'est-ce pas le fils du charpentier, de Marie ? Ne connaissons-nous pas toute sa parenté ? » (*Mt 13, 55*).

De même lorsqu'il entre dans sa vie publique, on commence par le regarder ; quand il inaugure sa prédication à Nazareth, là « où il avait été élevé », « tous dans la synagogue avaient les yeux fixés sur lui » (*Lc 4, 20*). Jean Baptiste, lui aussi, « fixait les yeux » sur Jésus, dit l'Évangile (*Jn 1, 36*). Les premiers disciples qui viennent à sa suite lui disent : « Maître, où habites-tu ? » Et Jésus leur répond : « Venez et voyez » (*Jn 1, 38-39*).

Il s'agit donc de voir, de rencontrer quelqu'un. C'est l'écho permanent de la parole même, de la méditation

de saint Jean : « Et le Verbe s'est fait chair, et nous avons vu sa gloire » (*Jn 1, 14*). Mais ce même Jean « le Théologien » est justement l'un des deux disciples qui ont entendu le « venez et voyez » de Jésus : il a vu, il a noté le moment « environ la dixième heure ». Il n'oubliera jamais que sa rencontre avec le Christ n'a pas été un colloque intellectuel ou un symposium idéologique, mais que Jésus est entré en lui, Jean, par chacun de ses sens : il énumérera chacun d'eux quand il condensera plus tard dans sa lettre aux Eglises d'Asie l'essentiel de son expérience religieuse :

« Ce qui était dès le commencement,
ce que nous avons entendu, — l'ouïe
ce que nous avons vu de nos yeux, — le visible
ce que nous avons contemplé,
ce que nos mains ont palpé du Verbe de Dieu, — le
toucher, ce premier sens de l'homme
car la vie s'est manifestée :
nous l'avons vue, nous en rendons témoignage ; ce que
nous avons vu et entendu,
nous vous l'annonçons » (*1 Jn 1, 1-3*).

Il en est de même pour les plus simples, les bergers :
« Je vous annonce une grande joie : vous trouverez un nouveau-né enveloppé de langes et couché dans une crèche... Ils vinrent donc en hâte et trouvèrent Marie, Joseph et le nouveau-né couché dans la crèche... et l'ayant vu... ils s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu pour ce qu'ils avaient vu et entendu » (*Lc 2, 10 ss.*). Le visible passe avant même qu'on puisse

entendre une parole de ce Verbe fait chair. Et le vieux Syméon, recevant l'enfant dans ses bras, s'écriera : « Mes yeux ont vu ton salut ! » (*Lc* 2, 30) (1).

Les premiers apôtres, après le « Maître, où habites-tu ? — Venez et voyez » que nous rappelions tout à l'heure, « allèrent et virent où il demeurerait, et ils restèrent auprès de lui » (*Jn* 1, 38-39). Nous aussi, nous venons, nous voyons, et nous restons ensuite avec le Seigneur Jésus.

Ainsi la foi, rencontre de personnes, et éminemment la rencontre primordiale de la personne du Seigneur Jésus. La grâce des grâces, c'est de rencontrer le Seigneur Jésus, comme on rencontre un ami, un homme, une femme, à qui l'on a donné sa vie, quelqu'un qui a changé notre existence et notre route. Quelles que soient nos misères, nos défections, nos défaillances, nous avons rencontré le Seigneur. Il s'ensuit une réaction en chaîne, qui ira d'un disciple à l'autre : « André, le frère de Simon-Pierre, était l'un des deux qui avaient entendu les paroles de Jean et suivi Jésus. Il rencontre au lever du jour son frère Simon et lui dit : « Nous avons trouvé le Messie », — c'est-à-dire le Christ. Il l'amena à Jésus... » (*Jn* 1, 41). « Le lendemain, Jésus rencontre Philippe... Philippe rencontre Nathanaël et lui dit : « Celui dont il est parlé dans la Loi de Moïse et les prophètes, nous l'avons trouvé ! C'est Jésus, le fils de Joseph, de Nazareth. » Nathanaël est sceptique. « Viens et vois, lui dit Philippe (*Jn* 1,

(1) Cette réflexion sur le visible et l'audible doit beaucoup à la sœur Anne Roy et elle est le fruit de sa propre vie dans une favella de Rio de Janeiro.

43 ss.). C'est ce que dira la Samaritaine elle-même : « Venez voir, j'ai rencontré un homme qui m'a dit tout ce que j'avais fait. Ne serait-ce pas le Christ ? » (*Jn* 4, 29.) Et du coup, nous sommes à la source authentique du témoignage et de l'apostolat où l'on ne dit pas : « Venez et voyez comme je suis un bon militant ! », mais : « J'ai rencontré le Seigneur. »

Rencontrant le Seigneur Jésus, nous rencontrons avec lui une autre personne : sa Mère. Là aussi, c'est la rencontre d'une personne. Tant d'hommes, tant de femmes, depuis tant de siècles, rencontrent la Mère du Seigneur, depuis la crèche de Bethléem où les mages « entrant dans le logis, virent l'enfant avec Marie, sa mère » (*Mt* 2, 11), jusqu'à la Croix : « Femme, voici ton fils », — « Voici ta mère » (*Jn* 19, 26-27). Et parce que nous avons rencontré Marie, nous la prenons avec nous comme une personne aimée et proche, quelqu'un qui est là dans notre vie, un être unique qui devient une mère, « plus mère que reine », disait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Rencontre de personnes... Avec Jésus, en Jésus, nous rencontrons les Trois Personnes divines. Jésus lui-même est l'une d'elles, le Verbe, le Fils, le « Verbe fait chair », le « Fils bien-aimé ». Si nous le rencontrons vraiment, si nous le suivons, il nous conduit à son Père, lui Fils tout entier tourné vers son Père, qui n'a de raison d'être que son Père, dont toute la vie « et la nourriture » est de faire la volonté du Père. « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, auprès de Dieu et ce Verbe était Dieu » (*Jn* 1, 1). Oui, en suivant Jésus nous sommes amenés au Père :

« Si vous me connaissez, dit Jésus, vous connaîtrez aussi mon Père. Dès maintenant, vous le connaissez et vous l'avez vu » (*Jn 14, 7*).

Nous avons de la peine à accéder à cette parole. Il ne faut point nous en étonner. Philippe à qui Jésus s'adresse ne comprend pas non plus ; il demande à Jésus : « Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit », nous posséderons tout à ce moment-là. « Et Jésus lui dit : « Philippe, celui qui me voit » — là encore il s'agit de voir le Seigneur — « celui qui me voit, voit le Père. Comment peux-tu dire : « Montre-nous le Père »... » (*Jn 14, 8-9*). Si nous savons suivre ce Seigneur Jésus, si nous savons le regarder vivre, le regarder prier, il nous apprendra à dire « Notre Père ». Et tout son désir sera de nous communiquer cet esprit de fils, et il nous enverra son Esprit justement pour nous rendre capables de dire « Abba », Père, *comme il faut*.

J'ai encore le souvenir du père Lagrange, dans les derniers mois de sa vie, nous expliquant que tout l'effort de Jésus avec ses apôtres avait été de leur communiquer un esprit de fils par rapport au Père. J'entends encore le père nous commenter : « Quand tu fais l'aumône, fais-le dans le secret, ton Père te verra », c'était pour communiquer cet esprit filial à ses apôtres : « Quand tu pries, renferme-toi avec ton Père qui te verra en train de prier... »

Notre foi nous fait donc rencontrer la Personne du Père, l'origine de tout, le principe de tout, et vers qui Jésus est tout entier tourné, de qui Jésus tient tout ce qu'il est : « resplendissement de la gloire de son Père.

effigie de sa substance » (*Hé* 1, 3), « image du Dieu invisible » (*Col* 1, 15).

Avec son Père, Jésus nous donne son Esprit : « Je vous enverrai l'Esprit de vérité qui provient du Père », (*Jn* 15, 26), le Paraclet, un autre Défenseur, un autre Consolateur. Ainsi donc, en rencontrant le Seigneur Jésus, nous rencontrons la Trinité Sainte. En suivant Jésus, nous entrons dans le cercle des Trois Personnes divines. Notre vie est cela : « Notre cité est dans les cieux » (*Ph* 3, 20), mais ce ciel demeure en nous. C'est à cette lumière que nous vivons avec l'Esprit, que nous l'appelons, dans le *Veni Sancte Spiritus*, le

« Consolateur unique,
intime à notre âme,
Fraîcheur pleine de douceur. »

Présence des Personnes Divines, mais amitié aussi avec tant de personnes humaines. Notre foi, c'est rencontrer celui qui est « notre père à tous » dans la foi (*Rm* 4, 16), Abraham, le père des croyants : un lien tout spécial nous unit à lui. Nous le voyons si proche de Dieu, lui que Dieu appelle « mon ami » (*Is* 41, 8). Nous le verrons si proche de nous. Pourquoi sera-t-il déraciné, nomade, errant pour Dieu, appelé à sacrifier son fils, sinon en vue de cette première rencontre de Dieu avec l'homme : « J'instituerai mon alliance entre moi et toi, et ta race après toi, de génération en génération, une alliance perpétuelle pour être ton Dieu et celui de ta race après toi » (*Gn* 17, 7).

Notre foi nous fait rencontrer Moïse, — et j'en

passé entre Abraham et Moïse ! — Rencontrer Moïse, c'est se trouver en face du médiateur de la grande alliance du Sinaï, en même temps qu'entrer dans l'amitié de cet homme si doux qu'« il n'y en avait pas de plus doux et de plus humble sur terre », comme dit l'Écriture (*Nb* 12, 3). Et Moïse nous mène à la « Tente de Réunion » où Dieu « rencontre » les enfants d'Israël, communiquant ses ordres et répondant aux demandes de son peuple (*Ex* 25, 22).

Nous rencontrons les Prophètes, et d'abord Isaïe, cet homme qui se sait les lèvres impures parce qu'il est un homme. Seul le charbon ardent pourra les purifier — ce charbon si incandescent que le Séraphin, qui pourtant est feu, est obligé lui-même de le tenir avec les pincettes d'or du Temple ! Nous rencontrons Jérémie, engagé dans une mission qui le jette toujours à contre-courant des hommes : à cause des exils auxquels il est condamné, à cause du rejet dont il est victime, mais parce qu'il restera en même temps solidaire de son peuple, il va être acculé, pour ainsi dire, à l'oraison, à la rencontre personnelle de Dieu. Et de cela il nous fait confiance à tel point qu'on a pu parler des « Confessions de Jérémie » : « Repasser ma misère et mon angoisse, c'est absinthe et fiel ! Ma part, c'est Yahvé ! dit mon âme, aussi espérerai-je en lui » (*Lm* 3, 19-24). Nous pouvons le rencontrer plus intimement que tant d'êtres que nous côtoyons chaque jour. Et quelle richesse !

Nous rencontrons Josias, le roi qui répare le Temple, rend à la Loi splendeur et beauté, « fait ce qui est agréable à Yahvé » (*II R* 22, 2), puis qui meurt

dans le combat et dont le règne est suivi par l'exil et par la ruine de Jérusalem.

Nous rencontrons l'auteur du livre de Job — même si nous ne connaissons pas son nom, ni rien de lui —, cet homme qui essaie de répondre aux questions qui sont plus que jamais celles de notre temps, et entre autres celles des grands silences de Dieu. Il « remet en question » sa foi et celle trop facile et optimiste des penseurs de son temps, et à cause de cela, quel pas en avant !

La rencontre, à travers la Bible, de ces hommes qui deviennent pour nous des amis, voilà ce qui fait notre joie, ce qui donne sa taille à notre foi chrétienne : ni le temps ni l'espace ne la restreignent.

A travers eux tous, nous rencontrons le Seigneur Jésus, car tous ces témoins sont pour nous comme Jean Baptiste, qui n'était pas la lumière, mais qui vint pour rendre témoignage à la lumière afin que, nous approchant d'elle, nous soyons en communion et que « notre joie soit parfaite » (cf. 1 Jn 1, 3-4).

Nous rencontrons Pierre et Paul, ensemble, les deux colonnes, inséparables, car l'homme ne peut séparer ce que Dieu a uni et nul chrétien ne peut être de Pierre sans être de Paul, ou de Paul sans être de Pierre. Mais quelle diversité entre eux ! Pierre, à la foi si spontanée ; Paul qui dira : « Je ne veux pas connaître autre chose que Jésus, et Jésus crucifié » (1 Co 2, 2).

Je pense à un jeune garçon, ouvrier, qui désirait accéder au sacerdoce. C'était avant le Concile. Il était dans un séminaire de « vocations tardives », comme on disait à l'époque, et ça n'allait pas toujours très bien !

Il se trouvait aux prises avec mille difficultés, et chaque fois, il allait trouver le supérieur et lui disait : « Je crois que je vais m'en aller. » En bon supérieur, celui-ci répondait que c'était une crise..., qui passerait..., qu'il fallait attendre..., réfléchir..., et chaque fois le garçon rentrait plus ou moins convaincu dans sa cellule. Un beau jour, il en eut assez de se laisser ainsi « rouler », pensait-il, par le père supérieur et il se dit que, cette fois, il allait prendre sa décision et que, s'il partait, il le ferait sans dire au revoir à personne. Il avait sa valise dans sa chambre : allait-il l'ouvrir, mettre ses affaires dedans et s'en aller ? Le combat fut long. A la fin il prit un morceau de craie et écrivit sur sa valise le cri même de Pierre : « Seigneur, à qui irions-nous ? tu as les paroles de la vie éternelle » (*Jn 6, 68*). Et il est resté... Sa rencontre avec Pierre l'a mené au Seigneur Jésus.

« Pierre, m'aimes-tu ? » Même si nous ne sommes pas Pierre, nous entendons le Seigneur nous poser aujourd'hui la même question : « Est-ce que tu m'aimes ? Tu m'as renié, mais m'aimes-tu ? » Et chacun ayant balbutié comme l'Apôtre : « Seigneur, tu sais tout, tu sais que je t'aime », entend le Seigneur lui dire : « Va, je te confie quelques-uns de mes frères » (*Jn 21, 15 ss.*).

Cela continue : des apôtres à nos jours, l'histoire de l'Eglise est d'abord rencontre de personnes, sans quoi elle ne dépasserait pas le droit canon ! Les Pères de l'Eglise, les premiers martyrs, tous ces hommes et ces femmes, qui ont chacun leur tempérament, leur manière de faire, qui ont traversé des crises, vécu des

bouleversements, sont destinés à devenir nos amis privilégiés. Alors ils ne sont plus des gens dont nous lisons vaguement une chronologie dans un livre, mais bien des personnes concrètes, vivantes, des gens de notre famille.

Nous rencontrons les saints, tous les saints de l'Eglise. Chacun de nous se sent plus en familiarité avec l'un ou l'autre, peu importe ! un saint François, un saint Dominique, un saint Ignace, une sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, mais il faudrait redire ici les litanies des saints ! Si notre cœur ne bat pas plus vite en pensant à tel ou tel, notre foi est en grand risque de s'estomper dans le brouillard des idées.

Au-delà des saints canonisés, de tous ceux de la Toussaint, il y a les saints d'aujourd'hui, « les élus de Dieu » : une Madeleine Delbrêl qui, trente ans avant le Concile, a vécu dans la ville marxiste d'Ivry (1) ce que Vatican II a proposé par la suite. Saints d'aujourd'hui encore, ces deux hommes, deux Suisses, morts jeunes l'un et l'autre, il y a moins de dix jours : l'un était de Fribourg, l'autre du Valais. Le premier, sachant qu'il allait mourir, a demandé le sacrement des malades, puis, à sa femme, à ses trois filles, aux amis présents et au prêtre de la paroisse, il a dit : « Eh bien ! maintenant, il faut sabler le champagne car l'un des membres de notre famille va, dans quelques instants, se trouver en présence du Seigneur ! C'est une grande chose, un grand honneur, alors il faut boire le champagne ! » Voilà des hommes ! Ce sont ceux-là qui cons-

(1) Madeleine DELBRÊL, *Ivry, ville marxiste, terre de mission*, Paris, Cerf.

truisent le monde. Et l'autre, le Valaisan, père de huit enfants, mort il y a quatre jours, avait rassemblé ses filles et son fils et leur avait dit : « Je vais mourir. Je voudrais vous dire deux choses : entendez-vous bien les uns avec les autres, et soyez toujours ouverts à ceux qui vous entourent. A mon enterrement, vous rassembleriez tous ceux qui y sont venus, vous leur donneriez un repas — oh ! pas grand-chose —, mais vous les rassembleriez pour que l'amitié continue. » Voilà cette lignée de témoins à laquelle nous sommes reliés : la rencontre aboutit à la communion des saints.

Et pour tout catholique, il y a aussi ce lien spécial avec nos Papes. Pour ne parler que de ceux que nous avons pu connaître de plus ou moins loin, un Pie XI, un Pie XII, un Jean XXIII, et celui qui préside aujourd'hui à toutes les Eglises ; chacun avec sa physiologie propre entre dans notre vie et lui donne une dimension universelle. Chaque fois que dans le sacrifice de l'Eucharistie nous « prions pour notre Pape », chaque fois que nous « prions pour notre Evêque », une personne concrète et vivante se présente à nous.

Tous ces hommes depuis cet Homme qui est Dieu, notre Seigneur Jésus, Personne divine qui nous dilate à la taille des Trois Personnes divines, jusqu'à cette nuée de témoins, d'Abraham à Paul VI, tout cela est récapitulé pour nous en un mot : l'Eglise. L'Eglise, non pas une abstraction mais ce peuple immense et non anonyme d'hommes, de femmes, de toute race, de toute nation, de tout peuple, de tout pays, depuis le début jusqu'à la fin du monde, jusqu'à la Parousie : Jésus

en est la tête et nous en sommes les membres, les membres d'un édifice fait de pierres vivantes, taillées, chacune jointe aux autres et solidaire. Quelles que soient les difficultés de l'heure, quelles que soient les crises dans lesquelles nous pouvons nous débattre, il nous faut retrouver, annoncer, crier le bonheur de cette rencontre, de cette famille immense, et la joie inépuisable qu'il y a dans cette communion des saints faite d'une connaissance mutuelle.

Notre Bible est tissée de ces mots : « voir », « rencontrer ». Ce n'est point un hasard.

Il ne s'agit pas de grappiller de-ci de-là des phrases merveilleuses dans ce livre saint : certes, un seul mot de l'Écriture peut changer une vie d'homme et faire un saint, tel le « viens et vois » pour saint Augustin. Mais il nous faut comprendre d'abord que *toute* la Bible est avant tout l'histoire des recherches de Dieu venant rencontrer l'humanité : de la Genèse à l'Apocalypse ce ne sont que les mille et une démarches de Dieu en quête de l'homme : depuis Yahvé se promenant dans le jardin d'Eden à la brise du jour (*Gn* 3, 8) jusqu'au souper en tête à tête avec le Seigneur frappant à notre porte et attendant que nous lui ouvrons (*Ap* 3, 20).

Au début de cette retraite, — elle aussi est une rencontre de personnes ! — je crois avoir un peu perdu la tête en me comparant à Amos, le berger prophète : je n'ai rien d'un prophète même si cette fonction est à la mode aujourd'hui ! Je me fais plutôt l'effet d'un homme qui va puiser de l'eau à la rivière et court l'offrir à la source. Un fou ? Non, mais un pauvre homme qui sait que seule la Parole de Dieu étanche

toute soif. Que pourrais-je vous apporter d'autre ? Puisant dans la Parole vivante de notre Dieu, je vous apporterai mon humble gobelet, rempli cependant, je le demande au Seigneur Jésus, de cette eau jaillissante de la Sagesse incréée.

LUNDI, 16 FÉVRIER 1970

2. Écouter Dieu

Hier, dans notre première rencontre, j'ai tenté d'évoquer cette « si grande nuée de témoins dont nous sommes enveloppés » (*Hé* 12, 1), peuple immense qui est, qui était et qui continuera d'être jusqu'à la fin du monde. Il constitue l'Eglise, il est la visibilité d'aujourd'hui de notre Seigneur Jésus Christ qui nous demande comme autrefois de le regarder : « Venez, voyez », de le rencontrer et d'entrer, « par lui, avec lui, en lui » dans l'intimité de Dieu-Trinité.

Ce matin, arrêtons-nous sur un autre aspect : Ecouter. Ces deux mots « SHEMA' ISRAEL » « Ecoute Israël : Yahvé ton Dieu est le seul Dieu » sont inlassablement répétés dans l'Ecriture : « écouter Dieu », « ne pas l'écouter », ces mots jalonnent tout l'Ancien Testament, la Loi et les Prophètes ; ils sont repris non moins inlassablement par Jésus : « Ecoutez et comprenez » (*Mt* 15, 10). « Prenez donc garde à la manière dont vous écoutez... » (*Lc* 8, 18). Les premiers chrétiens en sont imprégnés : « Prenez garde de ne pas refuser d'écouter Celui qui parle » (*Hé* 12, 25). Ne croyons pas trop vite que nous sommes des êtres d'écoute, mais laissons l'Ecriture elle-même germer

dans nos vies et nos âmes ; pour cela relisons très simplement ensemble ces pages où par la bouche de Moïse, le mot **ECOUTE**, écoute Israël, a été prononcé d'une manière telle que son écho ne cesse de retentir :

« Ecoute, Israël, les lois et les coutumes que je prononce à vos oreilles. Apprenez-les et gardez-les pour les mettre en pratique » (*Dt 5, 1*).

C'est une véritable hantise, une incantation qui va culminer dans cet autre texte où l'amour jaloux de Dieu et l'essence de la Loi vont être révélés aux hommes, ponctués par le même appel : **ECOUTER** :

« Puisse-tu *écouter* Israël, garder et pratiquer ce qui te rendra heureux. Ecoute, Israël : Yahvé notre Dieu est le seul Yahvé. Tu aimeras Yahvé ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton pouvoir. Que ces paroles que je te dicte aujourd'hui restent gravées dans ton cœur. Tu les répéteras à tes fils, tu les leur diras aussi bien dans ta maison que marchant sur la route, couché aussi bien que debout » (*Dt 6, 3-7*).

Comment ne pas nous sentir concernés par cette brûlante insistance : « Ces paroles, tu les attacheras à ta main comme un signe, sur ton front comme un bandeau ; tu les écriras sur les poteaux de ta maison et sur tes portes » (*Dt 6, 8-9*).

Plus tard saint Paul parlera à son disciple Timothée du « dépôt à garder », le dépôt de la foi dans sa plénitude chrétienne ; mais pour garder un dépôt, il faut d'abord le recevoir, et quand ce dépôt est une parole, la recevoir c'est l'écouter. Ecouter Dieu : « Ton Dieu est le seul Dieu. » Nous sommes des gens invités à

l'attention. Claudel disait des malades : les invités à l'attention. Nous sommes, nous, des invités à l'écoute.

Rien n'est plus frais que le récit du petit Samuel dans le Temple. Il nous est dit que la Parole de Dieu se faisait rare à cette époque : et voilà que de nouveau cette Parole va se faire entendre, mais à ce petit enfant : « Samuel, Samuel. » — « Me voici. » Le grand-prêtre, lui, n'entend rien. Il n'est pas à la hauteur de sa charge, mais il sait quand même dire au petit Samuel : « Tu diras, si tu es appelé encore une fois : Parle, Seigneur, ton serviteur écoute. » Et c'est ce que répondra cet enfant qui deviendra un si grand prophète : « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute » (1 S, 3, 1 ss.).

Mais il y a un texte plus significatif encore de la volonté de Dieu réclamant cette attitude fondamentale d'écoute : Salomon est tout jeune, inconnu, un Salomon qui n'est encore ni plein de gloire, ni grisé de grandeur. Il va en pèlerinage à Gabaôn, il offre un sacrifice de mille holocaustes sur l'autel de Yahvé et « le Seigneur apparut la nuit en songe à Salomon. Dieu dit : « Demande-moi ce que je dois te donner. » Salomon répondit : « Tu as témoigné une grande bienveillance à ton serviteur David, mon père... : tu lui as gardé cette grande bienveillance et tu as permis qu'un de ses fils soit aujourd'hui assis sur son trône. Maintenant..., moi je suis un tout jeune homme. » Or, voici la chose merveilleuse que Salomon demande : « Donne à ton serviteur un cœur qui écoute (1 R 3, 5 ss.).

Un cœur écoutant ! Cette expression doit être bien insolite puisque dans les diverses traductions de nos

Bibles ce mot : « un cœur qui écoute » est traduit de manières si différentes. Dans la Bible de Jérusalem que j'ai sous les yeux, il est dit non pas : « un cœur qui écoute », mais : « Donne à ton serviteur un cœur plein de jugement. » Je ne suis pas savant, loin de là, mais il est facile pour tous de voir que le mot original hébreu est *shomea'*, participe présent de notre verbe déjà connu *shama'*, écouter, le même verbe que dans le « *Shema' Israël* ». Pourquoi donc tant de périphrases dans les diverses traductions : « Donne-moi un cœur attentif, docile, intelligent, plein de sagesse », au lieu, très littéralement, de cet inépuisable : « Donne-moi un cœur écoutant » ? (1).

Yahvé lui-même va nous dire quel est le fruit d'un cœur écoutant :

« Il plut au regard de Yahvé que Salomon ait fait cette demande ; et Yahvé lui dit : « Parce que tu as demandé cela, que tu n'as pas demandé pour toi de longs jours, ni la richesse, — et là c'est plein de finesse —, ni la vie de tes ennemis, — tu aurais pu me demander d'être débarrassé des adversaires politiques qui s'opposent à toi —, mais que tu as demandé pour toi le discernement du jugement, voici que je fais ce que tu as dit : je te donne un cœur sage et intelligent » (1 R 3, 10 ss.). Voilà le fruit d'un cœur qui écoute : être plein de discernement et de jugement. Si nous voulons, nous aussi, accéder à un cœur sage et intelligent, il nous faut, d'abord, avoir ce cœur écoutant.

(1) On trouvera ces réflexions développées par la sœur Jeanne-d'Arc, dans *Un cœur qui écoute*, Paris, Cerf, 1968.

A cette époque, le cœur de Salomon n'était pas encore, comme il le sera plus tard, « bouché par la graisse » (*Ps* 119, 70) : il est le Salomon aux intuitions spirituelles les plus profondes, sensible à la grandeur de Dieu. Peu après, lors de la dédicace du Temple, Salomon va demander que dans la demeure du Très-Haut tous aient la même attitude que lui et non seulement il demande que le peuple ait un cœur écoutant, mais il sait que si le peuple écoute, Dieu, lui aussi, écoute :

« Ecoute, dit-il à Dieu, la supplication de ton serviteur et de ton peuple Israël lorsqu'ils prieront en ce lieu. Toi, écoute du lieu où tu résides, au ciel, écoute et pardonne » (*1 R* 8, 30).

Salomon énumère alors toutes les misères qui l'entourent, les mêmes que, nous aussi, connaissons aujourd'hui. Il évoque les humiliations, les résistances, les péchés du peuple aussi bien que les humiliations, les résistances, les péchés de l'étranger, et chaque fois revient, comme un refrain, la même supplication : « Toi, écoute au ciel où tu résides, et pardonne. » Il y a là une réciprocité entre notre écoute — la prière est d'abord cela — et la certitude de l'écoute de notre Dieu « aux oreilles attentives à la voix de nos implorations » (*Ps* 130, 2).

Continuons à scruter notre Bible. Le Seigneur parle à Isaïe et lui révèle ce que doit être son serviteur, ce grand serviteur qui sera le Christ Jésus lui-même, mais nous aussi parce que nous sommes un avec Jésus. Écoutez ce texte si beau :

« Le Seigneur Yahvé m'a donné une langue de dis-

ciple... Tous les matins, il éveille mon oreille pour que j'*écoute* comme les disciples. Le Seigneur Yahvé m'a ouvert l'oreille » (*Is* 50, 4-5).

Malheur à ceux qui se fient aux holocaustes en oubliant d'écouter, qui penseraient qu'avec des rites et des gestes on pourrait être dispensé d'écouter. C'est le drame dénoncé par chaque prophète, tel Jérémie dans ses oracles :

« Ainsi parle Yahvé, le Dieu d'Israël : Ajoutez vos holocaustes à vos sacrifices et mangez-en la chair ! Car je n'ai rien dit ni prescrit à vos pères, quand je les fis sortir du pays d'Égypte, concernant l'holocauste et le sacrifice. Mais voici la prescription que je leur ai faite : « Écoutez ma voix », — nous retrouvons là l'écho des grands textes du Deutéronome que nous lisions tout à l'heure —, « écoutez ma voix, alors je serai votre Dieu et vous serez mon peuple. Suivez jusqu'au bout la voie que je vous prescris, pour votre bonheur » (*Jér* 7, 21 ss.). Or voici le drame : « Mais ils n'ont pas écouté, ni prêté l'oreille : ils ont suivi le penchant de leur cœur mauvais, ils ont tourné vers moi leur dos, non leur face. Depuis le jour où vos pères sont sortis du pays d'Égypte jusqu'aujourd'hui, je vous ai envoyé tous mes serviteurs les prophètes (ceux qui parlent en mon nom), chaque jour sans me lasser. Mais ils ne m'ont pas écouté, ils n'ont pas tendu l'oreille (*Jér* 25-26). Voyez comme ce mot revient sans cesse : « Tu peux leur dire toutes les paroles que tu voudras : ils ne t'écouteront pas. Tu peux les interpeller : ils ne te répondront pas. Dis-leur donc : Voilà la nation qui n'écoute pas la voix de Yahvé son Dieu et ne se laisse

pas instruire. La fidélité n'est plus : elle a disparu de leur bouche » (*Jér 27-28*). Ainsi, pour que la fidélité soit dans notre bouche, il faut qu'elle entre en quelque sorte par notre oreille, une oreille qui doit se faire écoutante.

Notre péché, ce n'est pas tellement d'être pécheur, — nous le sommes tous et Jésus est venu pour nous sauver —, mais c'est de ne point écouter ce Dieu qui appelle. Le juste, lui, n'a pas à être appelé, il est toujours avec le Seigneur, il vit avec lui, et Jésus pouvait dire : « Mon Père ne me laisse jamais seul car je fais toujours ce qui lui plaît » (*Jn 8, 29*). Il est, lui, le grand Ecoutant de son Père. Mais nous, pécheurs, nous n'écoutons pas l'appel : c'est le péché même d'Adam : « Yahvé, notre Dieu, appela l'homme dans le Jardin : « Où es-tu ? » dit-il. » Dieu est obligé d'appeler car l'homme n'est plus là, en sa présence ; il s'est caché et il dit pourquoi : « J'ai entendu ton pas dans le Jardin, dit Adam, et j'ai eu peur » (*Gn 3, 9-10*).

Julien Green fait remarquer que lorsque nous avons péché, tout ce qui nous paraissait si clair un instant avant, tout ce que nous entendions si bien s'évanouit comme pris dans la brume. Mais cet appel de Dieu qui est souvent le signe de notre péché, parce que nous nous sommes cachés, est en même temps le signe de miséricorde. Si Dieu appelle le pécheur c'est qu'il veut le ramener dans son intimité, ce que dit d'une manière si belle saint Ambroise :

« Si l'homme se cache, il a honte. Et du fait que Dieu l'appelle c'est déjà comme un indice qu'il pourra

guérir de son péché parce que le Seigneur appelle celui dont il a pitié. »

Ecouter, c'est déjà savoir que nous sommes appelés. L'appel de la voix divine qui cherche l'homme pécheur est essentiellement un appel à l'obéissance. Ecouter, obéir c'est le même mot hébreu, notre même verbe *shama'* : « Si tu écoutes ma voix, si tu obéis. » Et, nous le savons, saint Paul lui-même pour dire *obéissance* et *désobéissance* utilise des mots qu'il emprunte à la langue de l'écoute, de l'audition :

« Ainsi donc, comme la faute d'un seul a entraîné sur tous les hommes une condamnation, — saint Paul rejoint là le texte de l'appel d'Adam, et de la faute —, de même l'œuvre de justice d'un seul procure à tous une justification qui donne la vie » (*Rm* 5, 18). Et voici les mots où nous passons de l'écoute à l'obéissance : « Comme, en effet, par la *désobéissance* d'un seul homme la multitude a été constituée pécheresse, ainsi par l'*obéissance* d'un seul la multitude sera-t-elle constituée juste » (*Rm* 5, 19). Or, ces deux mots qu'emploie saint Paul, que nous traduisons comme nous pouvons, « désobéissance, obéissance », ce sont deux mots empruntés au langage de l'acoustique : *para-koe* signifie littéralement *hors* (para) *d'écoute* et *upa-koe* : *sous* (upa) *l'écoute*. Ainsi, désobéir, pour saint Paul, c'est littéralement se mettre en dehors de l'écoute, là où l'on n'entend plus : obéir, au contraire, c'est se placer sous le haut-parleur de la parole de Dieu. Dans cette acoustique divine ou hors de cette acoustique divine. Ainsi, écouter, ne pas écouter prend

valeur d'obéissance, mais qui dépasse ce que nous entendrions par de simples notions de discipline. Obéir, désobéir ce n'est pas le seul fait d'une troupe ordonnée ou anarchique qui se soumet à quelqu'un, se conforme à ce qu'il ordonne ou défend, comme dans le langage de la police française le mot : « obtempérer » ; il n'a pas obtempéré, dit le gendarme dans son rapport. Non, c'est beaucoup plus : *upakoè*, *parakoè* c'est davantage même que la soumission même amoureuse de la créature à son Créateur. Ecouter, pour nous aujourd'hui, c'est le retour total de l'homme sauvé par son Dieu et entrant dans la divinisation de la grâce.

Nous retrouvons ces paroles que l'Eglise nous fait redire si heureusement tous les jours dans l'Invitatoire de notre office :

« Aujourd'hui puissiez-vous écouter sa voix : n'endurcissez pas vos cœurs comme à Mériba... quand vos pères m'ont éprouvé et tenté » (*Ps* 95, 7) et l'épître aux Hébreux qui reprend ce psaume commente cet aujourd'hui :

« Encouragez-vous mutuellement chaque jour, tant que vaut cet *aujourd'hui* afin qu'aucun de nous ne s'endurcisse... » (3, 13).

Ecoute et obéissance sont aussi inséparables dans notre vie qu'étymologiquement : mais, il en est de même pour Dieu qui cesse d'écouter le désobéissant : les exemples abondent (cf. *Dt* 1, 34-46). Yahvé, alors, « s'entoure d'un nuage pour que la prière ne passe pas » (*Lm* 3, 44).

Et Jésus dira : « Pourquoi m'appellez-vous « Sei-

gneur », « Seigneur » et ne faites-vous pas ce que je dis ? » (*Lc 6, 46*).

Jésus n'a pas d'autre leçon, mais il nous la donne sans cesse : « Il faut que le monde sache que j'aime le Père et que j'agis comme le Père me l'a ordonné. Levez-vous, partons d'ici » (*Jn 14, 31*). Toujours cet *upakoè* d'un Jésus « obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix ! » (*Ph 2, 8*).

A son tour, Jésus nous appelle : « Les temps sont accomplis et le Royaume de Dieu est tout proche : repentez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle » (*Mc 1, 15*). Hier, nous contemplions Jésus qui nous disait : « Venez et voyez. » C'est la première étape : regarder le Christ. Mais ensuite il appelle : « Venez à ma suite », « croyez à la Bonne Nouvelle ». Une nouvelle qui est de nouveau l'écoute d'un message, d'un appel. Et appelés à quoi ? Appelés à implanter cette Parole en nous, comme dit saint Jacques : « Recevez avec docilité la Parole qui a été implantée en vous et qui peut sauver vos âmes » (*Jac 1, 21*). C'est une véritable greffe, un implant, car implanter la parole en nous, ce n'est point la laisser comme un corps étranger : « Mettez la Parole en pratique. Ne soyez pas seulement des auditeurs qui s'abusent eux-mêmes ! Qui écoute la Parole sans la mettre en pratique, ressemble à un homme qui observe sa physionomie dans un miroir. A peine s'est-il observé qu'il part et oublie comment il était » (*Jac 1, 22-24*).

Cette Parole est porteuse d'éternité : « En vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole il ne verra jamais la mort » (*Jn 8, 51*).

Et cette autre affirmation également solennelle
puisque précédée des mots « en vérité » :

« En vérité, en vérité, je vous le dis
celui qui écoute ma parole...
est passé de la mort à la vie » (*Jn 5, 24*).

Or, cette parole, Jésus, dans la parabole du semeur, va nous dire qu'elle peut être reçue de bien des manières. Nous sommes, nous pouvons être le chemin pierreux, nous pouvons être l'endroit où elle lève vite et sèche de même, nous pouvons être cette parole reçue dans les épines où non seulement les convoitises, comme dit le Seigneur Jésus, mais « les soucis de la vie » — et Dieu sait que vous en avez des soucis dans la vie ! — ces soucis de l'existence pourraient faire que la parole se trouve étouffée, amoindrie. Enfin, il y a la parole dans la bonne terre. Or, — ce n'est pas pour vous mais bien pour moi que je parle — pendant longtemps il m'avait semblé qu'ayant fait choix du Seigneur Jésus, j'avais choisi la bonne terre une fois pour toutes. Quelle erreur ! Je me suis aperçu qu'en réalité c'était chaque matin — comme le dit Isaïe — qu'il me fallait ouvrir mon oreille pour recevoir la parole. Hier, j'étais peut-être la bonne terre ouverte à la parole, mais aujourd'hui je suis la terre oublieuse, sans profondeur. Jamais ce n'est fait une fois pour toutes. Chaque jour, il faut que de nouveau je me mette à l'écoute. Chaque jour, j'ai à choisir de nouveau dans la parabole du semeur ce que je désire être, ou plus exactement, ce qu'avec la grâce du Seigneur, je puis espérer être.

Ainsi dans notre foi, cet « Ecoute, Israël » est ce

qu'il y a de plus constant tout au long de notre Bible — et nous pourrions prendre aussi tous ces textes de l'Apocalypse où il est reproché aux Eglises de ne plus écouter : « Celui qui a des oreilles, qu'il écoute ce que l'Esprit dit aux Eglises » (2, 7, 11, 17, 29). Notre Bible c'est essentiellement la révélation de la parole de Dieu à l'homme, cette parole qui est vérité, disait David : « Oui, Seigneur Yahvé, c'est toi qui es Dieu, tes paroles sont vérité » (II S, 7, 28).

Il est bon de nous rappeler toujours que ce mot de vérité est le même mot que notre AMEN, du même verbe AMAN, qui signifie quelque chose qui est solide, ferme, durable, digne de confiance. Ce mot AMEN est d'abord le pieu planté en terre auquel on pourra accrocher les cordages de sa tente dans le désert parce que ce pieu est solide et tiendra. Cette parole qui pour nous est vérité, est pour Dieu fidélité. « Ta parole est vérité, ta parole est fidélité. » Quand j'écoute « les paroles qui sont vérité », j'affirme en même temps que notre Dieu est le Dieu fidèle par excellence. « Seigneur, mon rocher, ma citadelle, mon libérateur, mon Dieu, mon roc où je me réfugie, mon bouclier, ma forteresse » (Ps 18, 3 ; cf. 31, 4 ; 61, 3 ; 144, 2). Tous ces termes du Psaume 18 expriment aussi la solidité, le roc, la cohérence de la parole bâtie sur ce Dieu fidèle.

Avec Jésus nous atteindrons le sommet dépassant toute espérance : « Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ignore ce que fait son maître ; je

vous appelle amis, car tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (*Jn* 15, 14-15).

Devant l'importance de cet « Ecoute Israël » inlassablement proposé, on comprend que Dieu ajoute : « Garde-toi d'oublier », « N'oublie pas » (*Dt* 8, 11, 14). Le souvenir est la mémoire de l'amour.

Saint Benoît propose à l'homme de Dieu ce précepte suprême : « Et par-dessus tout, fuir l'oubli de Dieu. » Alors on inventera des signes, des rappels pour vivifier son amour et le garder de l'oubli.

On comprendra, dans cette perspective, le sens de « ce fil de pourpre violette » que Yahvé demande à Moïse de mettre à la houppe du pan des vêtements : « Sa vue vous rappellera tous mes commandements, vous les mettrez alors en pratique, sans plus suivre les désirs de vos cœurs et de vos yeux qui vous ont conduits à vous prostituer... Et vous serez des consacrés pour votre Dieu. C'est moi Yahvé votre Dieu qui vous ai fait sortir du pays d'Égypte, afin d'être Dieu pour vous, moi Yahvé votre Dieu » (*Nb* 15, 38).

Le Dieu de notre foi est le Dieu-qui-parle et son intervention décisive c'est sa Parole-faite-chair. Or, le corrélatif de *parler* c'est *écouter*. Ainsi écouter est l'attitude fondamentale répondant au Dieu-qui-parle : c'est l'attitude théologique essentielle.

Ecouter la Parole de Dieu c'est s'ouvrir à elle de manière à ce qu'elle soit créatrice en nous, c'est entrer dans le grand cycle de la fécondité divine :

« Comme la pluie et la neige descendent des cieux et n'y remontent pas sans avoir arrosé la terre, l'avoir

fécondée et fait germer, pour qu'elle donne la semence au semeur et le pain comestible, de même la parole qui sort de ma bouche ne me revient pas sans résultat, sans avoir fait ce que je voulais et réussi sa mission » (Is 55, 10 et 11).

LUNDI, 16 FÉVRIER 1970

3. Écouter le pauvre

En parlant d'un cœur écoutant nous avons pris ce mot cœur dans toute la signification qu'il a dans la Bible. En français ce mot évoque notre vie affective capable d'aimer, de haïr, de désirer ou de craindre. L'homme de la Bible va bien au-delà : le cœur c'est ce qui se trouve au-dedans, au plus intime de l'homme. Il s'y trouve certes des sentiments, mais aussi des souvenirs, des pensées, des raisonnements, des projets. Lorsque nous employons ce mot de cœur, il englobe la mémoire, l'esprit, la conscience, tout ce qui fait une intelligence libre (1). Être un cœur qui écoute, c'est devenir un être d'écoute, un être d'attention.

Dernièrement, je fus invité à une réunion de Pères généraux d'Ordres religieux : ils étaient une soixantaine qui devaient travailler en commissions, et pour que ces Pères fassent un bon travail, on avait appelé quelqu'un pour leur donner, sans en avoir l'air, quelques conseils, — il faudrait peut-être dire quelques notions de dynamique de groupe. J'ai beaucoup aimé

(1) Cf. *Vocabulaire de Théologie biblique*, article *Cœur* (Cerf).

les très simples indications données : « Quand vous êtes en réunion, n'oubliez pas deux grands principes ; le premier : Celui qui te parle, tu l'écouteras de tout ton cœur, de tout ton être, de toute ton âme et de toutes tes forces, de tout ton esprit. Et le deuxième : Quand, à ton tour, tu parleras, tu parleras de toute ton âme, de tout ton cœur, de tout ton être et de tout ton esprit. » C'était là une manière excellente d'appliquer le « Ecoute, Israël » à quelque chose de moins sublime, mais de capital aujourd'hui. Le monde a besoin de rencontrer des êtres d'écoute.

Or, si je me suis habitué à écouter Dieu — nous avons vu que c'est chaque jour à recommencer —, n'étant plus un être de dissipation, je puis devenir pour mes frères un être d'attention. C'est là le surcroît magnifique de l'écoute de la Parole de Dieu. Et ce reste, donné en surplus, c'est très exactement ce que le Concile a voulu faire entrer dans nos esprits et nos cœurs : réaliser cette *Eglise servante et pauvre*, expression dont on a sans doute trop usé et même abusé par la suite.

Vous pensez bien que je ne viens pas donner des leçons à notre Mère l'Eglise : nous savons qu'elle est sainte, immaculée, toute belle, qu'elle est la Jérusalem céleste — au moins dans ce qui est compatible avec son état de voyageuse sur terre. Mais encore faut-il que notre Eglise soit perçue des multitudes. Et il est certain qu'une des réalités que les hommes d'aujourd'hui désirent et attendent, c'est ce que l'on a traduit tant bien que mal par ces mots : une Eglise servante et pauvre. Mais comment s'appauvrir ? Il ne s'agit pas de savoir si

l'on aura tel revenu ou tel autre, si l'on vivra dans tel ou tel local : mais il me semble que la première étape, ce serait d'essayer d'imiter le pauvre dans ce qu'il a de plus essentiel, dans ce qui le caractérise en tant que pauvre.

Imiter le pauvre, cela demande de savoir ce qu'est un pauvre. Je prends le mot au grand sens, le sens qu'il avait déjà dans la Bible quand il était question des *anawim*, les abaissés et affligés, les humbles, les pauvres de Yahvé. Mais je pense aussi aux hommes et aux femmes du Brésil, de ce quartier où j'ai vécu si proche d'eux, ou aux dockers de Marseille, ces pauvres venus des quatre coins de la Méditerranée ; avec eux j'ai vécu, moins d'ailleurs avec des Marseillais qu'avec des hommes de Bari et de Barletta, de Sardaigne et de Malte, avec des Arabes, des Arméniens qui, tous, avaient dû fuir la misère ou la persécution. Qu'étaient-ils donc, chacun de ces pauvres ? Celui qui n'a pas d'argent ? Mais il y a des jours où le pauvre a de l'argent et même, quand il en a, il le gaspille ! Celui qui n'a pas de relations ? C'est vrai, un pauvre, c'est celui qui n'a pas de relations, qui attend toujours, à tous les guichets de tous les bureaux, qui ne passe jamais avant les autres. Plus profondément, c'est celui qui n'a pas de culture. On peut allonger l'énumération : manque de sécurité, manque de confiance en soi...

Il me semble qu'il y a une définition plus profonde encore du pauvre, celle du moins qui m'a semblé surgir d'une participation à leur vie : le pauvre, c'est celui qui écoute toujours et que personne n'écoute. Le

pauvre a toujours écouté. Il a écouté le maître ou la maîtresse à l'école : il était assis, il écoutait. Il a entendu le vicaire au catéchisme, il écoutait. Il a entendu la religieuse, « la bonne sœur » comme il dit, au dispensaire ou au patronage, qui lui prodiguait de bons conseils et, plus tard, l'assistante sociale. Il a écouté le contremaître à l'usine, quand il est entré comme apprenti. Quand il est venu à la caserne, il a écouté le sergent et quand il écoute la radio, il entend le député ou le journaliste ; s'il ouvre la télévision, il écoute le Président, le Ministre ou le Général : bref, il écoute toujours et quand, le soir, il rentre chez lui à la maison, il écoute encore sa femme ! Et lui, le pauvre, personne ne l'a jamais écouté de la journée. Or, c'est cela, la racine de toute pauvreté : n'être jamais écouté durant une existence entière. Quand on définit ainsi le pauvre : celui qui écoute toujours et que personne n'écoute, on rejoint une parole de l'Ecclésiaste : « La sagesse du pauvre est méconnue et l'on n'écoute pas ses paroles » (*Qo* 9, 16). Sa parole est dépréciée, nul ne prête attention à elle. C'est pourtant une des instructions majeures de Dieu à travers Moïse, au Sinaï : « Vous ne ferez pas acception de personne en jugeant, mais vous écouterez le petit comme le grand » (*Dt* 1, 17).

Si nous voulons, nous, accéder à la pauvreté du pauvre, il nous faudra, d'abord, faire ce qu'il fait, imiter l'homme qui écoute toujours avant de parler. Faisant ainsi, nous rejoignons une attitude fondamentale des Psaumes : « Le pauvre a crié, Dieu écoute » (*Ps* 34, 7). Il n'y a pas longtemps quelqu'un qui est

entré dans la vie religieuse après des années de vie difficile me disait que cette parole : « Le pauvre crie, le Seigneur écoute » avait été une libération pour lui : « J'ai été sûr, à ce moment-là, que c'était vrai. Le pauvre, non pas d'argent, mais par toute ma vie — le pauvre, c'était moi. J'ai été certain alors que le Seigneur m'écoutait. »

Dieu n'a rien, il est ; il est, il n'a pas : il est et le pauvre, lui non plus, n'a rien ; il n'a que sa simple existence, il est là, sans plus. Et à cause de cela, le pauvre est-il mieux capable d'accueillir la parole, d'entrer en communion avec elle. Alors si nous voulons, comme on dit, « porter l'Evangile » — et nous le devons, c'est notre fonction, c'est notre rôle, nous ne pouvons pas être des chiens muets —, si nous voulons donc porter l'Evangile, il nous faut d'abord le recevoir, vécu, de la propre main des pauvres, des simples. J'entends par là, toujours, ces hommes au cœur humble qui n'ont pas d'autre recours que le Seigneur.

Le père Lagrange aimait nous dire, et cela avait été la grande intuition de son existence, que pour comprendre la Bible il fallait l'étudier là où elle avait été vécue. Et j'entends encore le père Lagrange, à partir de ces petites phrases de saint Jean : « Il y avait beaucoup d'herbe » et de saint Marc : « L'herbe était verte », expliquer que si l'on n'avait pas vu soi-même cette herbe abondante et verte en Palestine, à tel moment du printemps, on n'accéderait pas à la certitude que ces Evangiles étaient vraiment écrits par des gens qui avaient vu cela. On n'invente pas une phrase pareille ;

mais pour comprendre sa véracité il faut s'être assis soi-même sur cette herbe. Eh bien ! il me semble qu'on peut dire la même chose pour la pauvreté. Pour comprendre le sens profond de la première béatitude, celle qui contient toutes les autres : « Heureux celui qui a une âme de pauvre, heureux celui qui se sait pauvre », il faut avoir reçu en quelque sorte cette béatitude de la main même des pauvres. Recevoir d'eux la compréhension profonde de la pauvreté selon l'Evangile pour pouvoir ensuite leur apporter véritablement la parole même du Seigneur.

Mais il faut aussi aider les pauvres à s'écouter mutuellement. Je pense une fois encore aux habitants du quartier du Brésil où je vivais. Là aussi, on parle beaucoup de promotion, et à juste titre ; mais la première promotion n'est-elle pas de faire découvrir à ces hommes et à ces femmes que leur vie a un sens ? Une femme ne cessait de répéter : « Dans ma vie, il n'y a rien d'intéressant : je passe mon temps à laver la vaisselle, à laver le linge et à crier après les enfants qui ne m'écoutent pas ! » Eh bien ! parce que cette femme a pu parler avec d'autres, a pu raconter cette vie où, comme elle disait et croyait, il n'y avait rien d'intéressant, elle a découvert alors, parce qu'un frère l'écoutait, que Dieu l'écoutait et que sa vie à elle aussi pouvait être une histoire sainte (1).

Je pense aussi à un religieux qui a travaillé plusieurs années en usine au Brésil. Oh ! je sais qu'il y a eu

(1) On lira ce trait et tant d'autres dans la description qu'en fait Dominique BARBÉ : *Demain des communautés de base*, Cerf.

parfois des excès de ce côté-là, mais que de grandes choses se sont faites ! Il n'était pas prêtre quand il a commencé à travailler, il a travaillé simplement comme un homme consacré à Dieu au milieu de ses camarades. Un jour, deux ans et demi plus tard, il a été ordonné prêtre par le cardinal Don Agnelo Rossi au milieu même des habitants du quartier et de ses camarades de travail. Deux personnes seulement n'étaient pas du quartier : Don Agnelo et son chauffeur, mais tous les autres étaient vraiment du coin. A un moment, dans la liturgie, le cardinal a prononcé la parole habituelle : « Si quelqu'un a quelque chose à dire au sujet de ce futur ordinand, qu'il le dise ! » Ces gens pauvres prennent les choses comme ils les entendent, au pied de la lettre, si j'ose dire. L'un d'entre eux s'est alors levé, un ouvrier, et a dit :

« Seigneur Cardinal, moi j'ai quelque chose à dire.

— Alors, parlez.

— Eh bien ! voyez-vous quand notre camarade est venu travailler avec nous, nous avons toujours coutume de dire : « Il n'y a dans cette usine que des pions, des *peons*. Nous ne sommes rien ; nous ne comptons pas. On nous prend, on nous déplace sans jamais rien nous expliquer. » Mais depuis que cet ami travaille avec nous, ouvrier comme nous, nous avons compris sans qu'il fasse beaucoup de discours, qu'aux yeux de Dieu il n'y avait pas de pions, mais que tous, nous étions des fils de Dieu. Pour Dieu il n'y a que des fils ! Et c'est pour cela que nous voudrions qu'il continue à travailler avec nous. » Voilà ce que deviennent des pauvres

qui sont écoutés. Parce qu'ils sont écoutés, ils comprennent que Dieu les écoute. Il faut, si je puis dire, un humble analogué pour qu'ils découvrent peu à peu le grand Ecoutant, leur Dieu et notre Dieu. Du coup et par surcroît nous-mêmes, à ce moment, nous découvrirons comment Dieu parle et agit dans l'âme des pauvres.

Je vois telle mère de famille brésilienne de neuf enfants, avec en plus un mari qui en vaut bien trois ou quatre, à lui seul plus absorbant que tous les enfants réunis ; à la maison c'est la pauvreté extrême. Peu à peu cette femme découvre en communauté le sens de l'écoute de Dieu, de la prière, et voilà ce qu'elle a dit un jour dans une réunion : « Quand je prie et que je dis des prières avec des mots, je sens bien que ça n'est pas suffisant. Alors je prie Dieu dans mon cœur, mais ça n'est pas suffisant non plus ; alors, concluait-elle, je prie par le silence !!! » Et je vous assure que cette femme n'avait jamais lu ni saint Jean de la Croix, ni sainte Thérèse, ni personne d'autre. C'était vraiment son cœur qui écoutait.

C'est en face de telles paroles et de telles personnes qu'il nous faudrait étudier l'avenir de l'Eglise. Il est urgent que les chrétiens sortent de ce qu'on pourrait appeler leurs « révolutions de pratiquants ». Autrefois on pratiquait telle chose, et ça n'a rien donné de bon ! On va donc la faire de manière toute différente ; on pratiquait la messe ou la confession de telle sorte, on va tâcher de les pratiquer d'une manière tout opposée. Ce sont là des révolutions de pratiquants, à l'intérieur de leur cercle fermé et tournant autour d'eux. Si nous

voulons au contraire répondre aux vrais besoins et aux vraies requêtes des hommes de notre temps, il ne faut pas s'écouter entre intellectuels, mais plutôt réécouter le pauvre : il ne cherche pas, lui, ce genre de révolution de pratiquants, mais il espère et attend quelque chose de beaucoup plus profond, ce que nous disait cette femme : « Je prie par le silence. »

Je vous ai cité ces paroles d'Isaïe, le « Seigneur qui ouvre mon oreille de disciple chaque matin » (*Is* 5, 4). Or, enchâssé dans le même texte, il est dit : « Pour que je sache répondre à l'épuisé, le Seigneur provoque une parole. » Nous dirons vraiment la réponse à l'attente inexprimée du pauvre, nous pourrions faire naître le pauvre à la vie — et ce monde entier est pauvre puisqu'il est si pauvre de Dieu —, nous ferons naître son espérance, si nous l'écoutons en même temps que nous écoutons Dieu.

Un de nos équipiers, Paul Xardel, est mort au Brésil, écrasé par un camion quarante jours après son entrée à l'usine. Ses camarades de travail ne savaient pas encore qu'il était prêtre. Lui mort, ils découvrirent alors et avec stupéfaction que le tourneur de leur usine, « le grand Français au long nez », c'était un « Padre », le Padre Paulo. Quand ils sont venus aux obsèques, j'étais là pour les accueillir et recueillir leurs toutes premières réflexions et j'ai été bouleversé par la parole de l'un d'entre eux : « Ah ! maintenant que je sais qu'il était prêtre, je comprends pourquoi il savait si bien écouter ! » Il avait été frappé de voir cet ouvrier tourneur écoutant chacun avec une telle application aimante. Et lorsqu'il a découvert qu'il était prêtre, il a instantané-

ment relié cette faculté d'écoute au sacerdoce de cet homme (1).

Telle est l'attitude de l'apôtre, l'attitude du prêtre. C'est l'attitude, au sens même de la Bible, du consolateur. Lorsque le pauvre Job se trouve sur son fumier et ses cendres de souffrances, ses trois amis viennent le voir et vous vous souvenez du beau début : car ils ont bien commencé les amis de Job qui, pendant sept jours et sept nuits, restent assis à terre, près de lui, sans qu'aucun d'eux ne lui adresse la parole au spectacle d'une si grande douleur. Ils savent se taire sept jours et sept nuits — et ce n'est tout de même pas si mal ! Hélas ! pourquoi ne sont-ils pas restés dans cette attitude ? Les voilà qui se mettent à parler et à débiter leurs grands discours. Excédé, Job leur dira :

« Quels pénibles consolateurs vous faites ! Qui donc vous apprendra le silence, la seule sagesse qui vous convienne !

« Y aura-t-il une fin à ces paroles en l'air ? Et quelle maladie que ce besoin de répondre ! » (*Jb* 16, 3) Et vous savez que Dieu lui-même, malgré les presque blasphèmes de Job, Dieu dira à peu près ceci : « Il n'y a que Job qui ait bien parlé de moi ; vous offrirez pour vous un holocauste, tandis que mon serviteur Job priera pour vous ; à cause de lui, je ne vous infligerai pas ma disgrâce » (*Jb* 42, 7).

On cherche souvent à l'heure actuelle comment faire l'unité dans la vie d'un prêtre ? De ce prêtre tiraillé entre ce qu'on peut appeler sa vie spirituelle et sa vie

(1) Les cahiers de ce prêtre ont été publiés sous le titre : *La flamme qui dévore le berger*, Paris, Cerf.

apostolique. Comment va-t-il faire l'unité dans sa vie ? Eh bien ! vraiment, lorsqu'un prêtre se trouve engagé jusqu'au cou, en plein au milieu des hommes, l'unité ne pourra se faire en lui que s'il a pris l'habitude vivante d'écouter Dieu longuement ; car s'il écoute Dieu, il se maintiendra dans la même attitude, il n'aura pas besoin de changer ses attitudes psychologiques et mentales : s'il écoute Dieu, il écouterait son frère qui vient lui parler, il sera disponible aux hommes. Et c'est difficile !

Je voyais un jour un vieux, bon et brave curé de campagne qui, je le reconnais, avait la langue un peu embrouillée : quand il racontait une histoire, c'était toujours un peu long ! Et il me disait : « Ah ! mon évêque, il est trop intelligent ! Quand je vais le voir et que je lui explique quelque chose, au bout de trois phrases, il me dit : « J'ai compris... j'ai compris... » et c'est lui qui se met alors à parler. » En réalité, je crois que ce brave prêtre aurait voulu que son évêque soit un peu moins intelligent et comprenne un peu moins vite ! Alors il aurait pu parler et, au fond, c'est cela dont il avait besoin : d'être écouté par son évêque. C'est l'attitude du chef. Et nous revenons encore à notre texte de Salomon : « Donne-moi un cœur qui écoute pour gouverner ton peuple. » Salomon sait, tout jeune qu'il est, qu'il va avoir à gouverner ce peuple, c'est-à-dire qu'il va avoir à « juger », au sens de la Bible, à gouverner et à juger comme il le fera dans son grand jugement avec les deux femmes. Mais justement pour être capable de juger, il faut être capable d'écouter. Dans ce monde où il y a tant d'erreurs, des tonnes

d'erreurs qui circulent, c'est souvent que le responsable doit savoir déceler la pépite de vérité, la parcelle d'or de vérité englobée dans la gangue énorme d'erreurs. Il peut n'y avoir qu'un gramme de vérité et une tonne d'absurdités : mais si les responsables et les chefs n'arrivent pas à reconnaître ce minuscule gramme de vérité, s'ils ne la dégagent pas et ne la mettent pas en valeur, la vérité minuscule restée captive donnera une force de persuasion à toute l'erreur. Je sais combien il est difficile de décanter le gramme de vérité dans toutes les inepties qui sont dites ; mais saint Thomas d'Aquin disait que, dès qu'une vérité est prononcée — il ne disait pas « par la bouche d'un journaliste », mais enfin c'est ce que nous pourrions dire ! — elle est du Saint-Esprit, même si tout le reste est complètement absurde. C'est pourquoi il nous faut savoir déceler l'atome de vérité, sinon c'est lui qui donnera une force de persuasion à tout ce qui est faux autour. « Oui, donne-moi, Seigneur, un cœur qui écoute pour gouverner ton peuple. »

Comment ne pas le dire en conclusion ? Cette attitude est, par excellence, l'attitude de Marie. Elle est contemplative, elle est mère, donc elle écoute. Elle a écouté tous les prophètes. Et quand elle parle, son Magnificat est tissé de tout ce qu'elle a écouté tout au long de sa vie. Elle écoute l'Ange attentivement : « à ses mots elle fut bouleversée et elle se demandait ce que signifiait cette salutation ». Elle écoute, elle se demande, elle ne dit rien. Alors l'Ange continue : « Ne crains pas, Marie. » Et seulement après cette écoute, seulement après la parole de l'Ange, viendra la ques-

tion : « Comment cela se fera-t-il ? » Et lorsque tout s'achève : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il m'advienne selon ta *parole*. » C'est là tout le mystère de la rencontre de Dieu et de l'homme dans la Vierge Marie. Toute sa vie sera une « *lectio divina* » constante : « Marie conservait avec soin tous ces souvenirs, les méditait en son cœur. » Elle écoutait tout, paroles et événements, et gardait fidèlement tous ces souvenirs en son cœur : un cœur qui écoute et qui garde.

C'est ainsi qu'est proclamée par une autre femme, puis par Jésus lui-même, la double, grande, béatitude de Marie : « Heureuses les entrailles qui t'ont porté, les seins qui t'ont allaité. » Oh ! oui, bien sûr, mais « heureuse plus encore celle qui a écouté la parole de Dieu et qui l'a gardée » — et personne au monde n'écouterait, n'entendra, ne gardera la parole autant qu'elle. Et nous entrons dans son bonheur à elle si nous écoutons : « Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la Parole de Dieu », dit Jésus (*Lc 8, 21*).

Que le Seigneur nous fasse la grâce d'être ces êtres d'écoute. Vous surtout, à travers les responsabilités qui sont les vôtres (« l'obsession quotidienne, le souci de toutes les Eglises » (*II Co 11, 28*)), vous qui avez à promouvoir aussi bien la formation des clercs et des séminaristes que les œuvres mondiales d'aide aux plus pauvres : il faut vraiment que ces très grandes préoccupations ne soient jamais séparées des petites réalisations qui demandent toujours une écoute attentive et actuelle du pauvre. Les dons faits aux pauvres requièrent un immense entourage d'amitié, sans cela ils ne passent pas, ils font mal. Que l'Eglise, même dans

ses œuvres mondiales, soit toujours, d'abord, la grande Ecoutante. Un pauvre, c'est comme un iceberg : il y a $3/10^{\circ}$ à l'extérieur de l'eau et $7/10^{\circ}$ en profondeur. Tout ce que nous devons en justice leur donner, à eux qui sont parfois si susceptibles — même quand leur susceptibilité est muette —, il faut que ce soit englobé dans un immense entourage d'amitié, de présence et d'écoute.

Je vous parlais hier de Madeleine Delbrêl, cette femme si extraordinaire dont vous avez lu les livres : *Nous autres gens des rues* et *La Joie de croire* (1), et qui est un inépuisable modèle, me semble-t-il, de quelque'un d'aujourd'hui en plein milieu de l'athéisme. La première prise de conscience de sa vocation a été le petit fait suivant : son curé qui était un saint prêtre, l'abbé Lorenzo, l'avait chargée de porter un colis de linge à une pauvre famille d'Ivry, en milieu communiste. Et Madeleine, sans trop regarder ce qu'il y avait dans le paquet, le prend, gravit quatre ou cinq étages et apporte le tout à la femme qui remercie tant bien que mal, une femme plutôt... peu agréable. Madeleine redescend, un peu gênée de l'accueil. Elle avait à peine descendu les cinq étages, qu'elle entend la femme l'interpeller dans la rue, du haut de la fenêtre, en criant : « Vous pouvez venir le rechercher votre colis, c'est des horreurs, des saletés. Allez, venez reprendre ça, je n'en veux pas de vos ordures. » Alors Madeleine remonte et elle voit qu'en effet on avait donné à cette pauvre femme du linge qui vraiment n'était pas digne

(1) Éditions du Seuil.

d'être donné à un pauvre. Il y avait eu je ne sais quelle erreur. Elle s'excuse, descend désolée, navrée, ne sachant que faire... Passant devant un fleuriste, elle voit une gerbe de belles roses rouges, une belle douzaine de fleurs, de merveilleuses roses. Elle les achète, retourne sur ses pas, cherche et rencontre l'enfant de cette femme et lui donne le bouquet : « Tu iras porter ça à ta maman. » Et l'un des futurs chrétiens d'Ivry, de ce monde incroyant, a été cet enfant qui n'avait alors que cinq ou six ans et qui, dix ou quinze ans plus tard, a demandé le baptême. Il me semble que nous avons là un symbole : il nous faut écouter le pauvre même dans ses susceptibilités et ses exaspérations pour que le pauvre lui-même, un jour, se mette à écouter son Seigneur.

LUNDI, 16 FÉVRIER 1970

4. La grâce des grâces : rencontrer Jésus

Hier soir, je disais que la grâce des grâces — et ce sera le fil conducteur de cette retraite, même si ce fil a l'air d'aller en zigzag d'un côté et de l'autre —, que la grâce des grâces aujourd'hui plus que jamais, c'est d'aimer Notre Seigneur Jésus comme on aime quelqu'un au sort de qui on est lié corps et âme. Aimer Jésus comme on aime un vivant, et il est vivant : il est la vie. Il nous faut donc rechercher non seulement qui il est, ce Jésus, mais comment essayer de le faire connaître et découvrir par les hommes d'aujourd'hui. Nous savons, nous, qu'il est ce qu'il dit être, un homme concret, réel, mais bien plus qu'un homme : le Seigneur... Cette certitude, comment la vivre si fortement qu'elle brille devant les hommes et les illumine ?

Commençons par la lecture de ce que l'on pourrait appeler le « Benedictus », ou si vous préférez le « Magnificat », de saint Pierre. C'est dans sa première lettre. Je l'appelle le Benedictus parce qu'il commence par : « Béni soit Dieu le Père », mais on peut dire aussi son Magnificat, parce qu'il emploie deux fois le mot

lui-même que Notre-Dame prononce dans son Magnificat, le mot « tressaillir de joie ». Pour nous — et nous mettrons cela en relation avec ce que Jésus peut être pour les hommes d'aujourd'hui —, pour nous, le Seigneur Jésus est cela : la source de notre propre tressaillement de joie. Mais écoutons saint Pierre (1 P 1, 3-9) :

« Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ : dans sa grande miséricorde, il nous a fait naître à nouveau par la Résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, pour une vivante espérance », — à côté de ces hommes qui sont « sans Dieu ni espérance dans le monde », comme dit saint Paul (*Eph* 2, 12), oui, Dieu nous a fait naître pour une vivante espérance —, « pour un héritage exempt de corruption... Vous en tressaillez de joie », — voilà son Magnificat ! — « vous en tressaillez de joie, bien qu'il vous faille encore quelque temps être affligés par diverses épreuves (...). Sans l'avoir vu (ce Jésus-Christ), vous l'aimez : sans le voir encore, mais en croyant, vous tressaillez d'une joie indicible — (pour la deuxième fois !) —, et pleine de gloire, sûrs d'obtenir l'objet de votre foi : le salut des âmes ». Eh bien ! en face de ce texte si beau, si communicatif de ce tressaillement de joie, ne croyons pas trop vite que cette grâce des grâces est réalisée pour les chrétiens d'aujourd'hui. Et l'est-elle pour chacun de nous ?

Ce matin, j'évoquais devant vous les pauvres, ces *anawim*, ces pauvres de Yahvé qui sont aujourd'hui au Brésil, en Afrique et en Europe aussi. En les écoutant nous dire ce qu'est leur prière, cette « prière par le

silence », nous comprenons mieux qu'ils sont vraiment les bienheureux de la première béatitude, celle qui englobe toutes les autres : « Heureux ceux qui se savent pauvres. » Mais à côté de ces bienheureux — et ils sont nombreux dans le monde ! — de ces petits et de ces pauvres d'aujourd'hui, il y a, se multipliant, ceux dont saint Paul nous dit qu'ils sont « étrangers aux alliances de la Promesse, n'ayant ni espérance ni Dieu en ce monde » (*Eph 2, 12*). Et quand on est ainsi, sans rien d'autre que le visible immédiat, on en vient vite à désespérer.

J'ai reçu, il y a quelques jours, un texte de Ionesco, ce grand dramaturge, Ce texte est intitulé : « Je cours après la vie. » Permettez-moi de vous le lire même s'il est un peu long : rien ne nous situera mieux le vide poignant de tant d'hommes de notre temps qui courent après la vie sans espoir de rien rattraper, la misère de tant d'hommes, véritables miséreux du monde, même s'ils sont en apparence puissants, tournant comme des cosmonautes égarés dans l'espace jusqu'à épuisement de leur oxygène :

« Les satisfactions que je cherchais pour combler une vie, un vide, une nostalgie, et que j'ai obtenues, ont réussi parfois, mais si peu, à masquer le malaise existentiel. Elles m'ont distrait mais elles ne peuvent plus le faire. Les douleurs, chagrins, échecs m'ont semblé toujours plus vrais que les rencontres ou le plaisir. J'ai toujours essayé de vivre, mais je suis toujours passé à côté de la vie. Je crois que c'est ce que ressentent la plupart des hommes. Je n'ai pas su m'oublier. Pour m'oublier, il faut oublier non seulement ma propre

mort, mais oublier que ceux que l'on aime meurent et que le monde a une fin.

« L'idée de la fin m'angoisse et m'exaspère. Je n'ai été vraiment heureux que saoul. Hélas ! l'alcool tue la mémoire et je n'ai gardé que des souvenirs brumeux de mes euphories. La vie est malheur. Cela ne m'empêche pas de préférer la vie à la mort, exister à ne pas exister, car je ne suis pas sûr d'être une fois que je n'existerai plus. Exister étant la seule manière d'être que je connaisse, je m'accroche à cette existence car je ne puis m'imaginer, hélas ! une manière d'être hors de l'existence.

« Il y a l'âge d'or : c'est l'âge de l'enfance, de l'ignorance ! Dès que l'on sait que l'on va mourir, l'enfance est terminée. Comme je l'ai dit, elle a fini pour moi très tôt. On est donc adulte à sept ans. Puis je crois que la plupart des êtres humains oublient ce qu'ils ont compris, retrouvent une autre sorte d'enfance qui peut se perpétuer, pour certains, toute la vie, pour très peu. Ce n'est pas une véritable enfance, c'est une sorte d'oubli. Les désirs et les soucis sont là qui vous empêchent de penser à la vérité fondamentale.

« Je ne suis jamais tombé dans l'oubli, je n'ai jamais retrouvé l'enfance. En dehors de l'enfance et de l'oubli, il n'y a que la grâce qui puisse nous consoler d'exister ou qui puisse nous donner la plénitude, le ciel sur terre et dans le cœur. L'enfance, l'oubli par l'agitation, la grâce. Il n'y a pas d'autre état que cela. Comment peut-on vivre sans la grâce ? On vit cependant.

« Si je fais toutes ces confidences, c'est parce que je

sais qu'elles ne m'appartiennent pas et que tout le monde a, à peu près, ses confidences sur les lèvres, prêtes à s'exprimer et que le littérateur n'est que celui qui dit à haute voix ce que les autres se disent ou murmurent. Si je pouvais penser que ce que je confesse n'est pas une confession universelle, mais l'expression d'un cas particulier, je le confesserais tout de même dans l'espoir d'être guéri ou soulagé. Cet espoir, je ne l'ai pas : cet espoir, nous ne l'avons pas : nous communions dans la même peine. Alors pourquoi ? A quoi cela peut-il servir ? C'est parce que, malgré tout, nous ne pouvons pas ne pas prendre conscience, ne pas prendre une conscience plus aiguë, d'une réalité, de la réalité du malheur d'exister, du fait que la condition humaine est inadmissible : une conscience inutile et qui ne peut pas ne pas être et qui se manifeste, c'est cela la littérature.

« Je suis à l'âge où l'on vieillit de dix années en un an, où une heure ne vaut que quelques minutes, où l'on ne peut même plus enregistrer les quarts d'heure. Et cependant, je cours encore après la vie dans l'espoir de la rattraper au dernier moment comme l'on saute sur les marches d'un wagon du train qui a commencé à partir (1)... »

Voilà, me semble-t-il, le cri de désespoir d'un homme. Or, ce texte m'a été communiqué il y a moins de quatre jours, au moment où j'allais venir à Rome, par une jeune fille de vingt-deux ans. Et elle en a souligné

(1) Ionesco. *Journal en miettes*. Gallimard.

des passages pour bien montrer, me disait-elle, que c'est cela qu'elle-même, à vingt-deux ans, éprouvait. Quelle urgence alors, pour nous, de faire pressentir à ces hommes qui « courent après leur vie », le tressaillement de joie indicible de saint Pierre. Notre rôle, à nous qui savons qu'il n'y a pas d'autre nom que celui du Seigneur Jésus, c'est de préparer ces rencontres, d'aider véritablement à ces rencontres : préparer les hommes à une religion du Christ vivant et non pas à une religion de Jésus Christ mort.

Les premiers chrétiens appelaient le christianisme naissant « la voie » (*Ac* 18, 25). Rien de plus urgent que cet effort de mise en route, au sens primitif du mot, de mise sur le chemin où l'on rencontre le Seigneur Jésus. Mais comment ? Oh ! je ne vais pas vous dire comment le rencontrer ! Le Seigneur ressuscité a tant de possibilités ! Mais il me semble que nous avons, tracées, deux voies d'accès complémentaires et nécessaires dans la foi et qu'il faut les employer toutes deux. Pour rencontrer le Seigneur Jésus, pour le trouver comme une réalité vivante, il faut d'abord, — c'est une lapalissade — le regarder *vivre*, voir l'homme. Je découvre, comme les premiers apôtres, un homme, si exceptionnel, mais bien homme, si exceptionnellement humain. Je le regarde vivre et, comme Simon-Pierre, un jour, à partir de ce personnage Jésus de Nazareth, j'en arrive à dire : « Oui, tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » (*Mt* 16, 16).

C'est bien la méthode, et j'emploie ce mot de *méthode*, qui signifie étymologiquement chemin, qu'utilise le même saint Pierre lorsque, dans son pre-

mier discours de Pentecôte, il fait au peuple sa première catéchèse, la toute première prédication apostolique :

« Hommes d'Israël, écoutez ces paroles. Jésus le Nazaréen, cet homme » — il parle bien de l'homme — « que Dieu a accrédité auprès de vous par les miracles, prodiges et signes qu'il a opérés par lui au milieu de vous », — tout ce qui vous fait découvrir peu à peu qu'il est quelque chose de plus qu'un homme —, « cet homme qui avait été livré selon le dessein bien arrêté et la prescience de Dieu, vous l'avez pris et fait mourir en le clouant à la croix..., mais Dieu l'a ressuscité. » Et saint Pierre conclut : « Que toute la maison d'Israël le sache donc avec certitude : Dieu l'a fait Seigneur et Christ », — son Nom divin —, « ce Jésus » — son nom humain —, « que vous, vous avez crucifié » (*Ac 2, 22-24, 36*). C'est donc un mouvement ascendant de l'homme à Dieu que nous livre, ici, l'Écriture : de la vision de l'homme au pressentiment divin.

Mais il y a également un mouvement descendant que l'Écriture emploie aussi quand elle nous fait découvrir celui que saint Paul appellera le « oui des promesses », celui en qui aboutit et qui accomplit toute promesse :

« Car le Fils de Dieu, le Christ Jésus, que nous avons annoncé parmi vous..., toutes les promesses de Dieu ont leur oui en lui, aussi bien est-ce par lui que nous disons notre « AMEN » à la gloire de Dieu » (*II Co 1, 19-20*). Ce n'est plus la montée de l'homme à Dieu mais un mouvement descendant où toute une histoire divine vient s'accomplir dans un homme.

La grandeur de ce deuxième mouvement est de ne pas rapetisser notre Seigneur Jésus à un moment de l'histoire, au temps d'Hérode, roi de Judée, de César Auguste et de Quirinius. Cette approche grandiose de Jésus est celle-là même que saint Matthieu et saint Luc proposent en nous livrant les généalogies de Jésus. Autrefois, le 8 septembre, on relisait la généalogie du Seigneur Jésus ; en latin, il y avait tous ces « genuit » au milieu des noms hébreux. Le malheureux célébrant avait envie d'escamoter cette généalogie en se disant : « Qu'est-ce que les gens vont y comprendre ? » Or, ce n'est pas sans raison que Matthieu et Luc donnent la lignée de Jésus. Dans saint Matthieu (*Mt* 1, 1 ss.) c'est la « généalogie de Jésus Christ, fils de David, fils d'Abraham ». Dans saint Luc (*Lc* 3, 23 ss.), elle remonte encore plus loin : « ce Jésus, âgé d'environ trente ans, était fils de Joseph..., fils de Seth, fils d'Adam, fils de Dieu ».

Jésus avait affirmé lui aussi que les grands patriarches et les prophètes étaient tournés vers lui : « Abraham exulta à la pensée de voir mon Jour ; il l'a vu et il s'est réjoui » : (*Jn* 8, 56). « Si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi, car c'est de moi qu'il a écrit » (*Jn* 5, 46). Car Moïse avait annoncé, en effet, « le don de Yahvé : Yahvé ton Dieu suscitera pour toi, du milieu de toi, parmi tes frères, un prophète comme moi, que vous écouterez » (*Dt* 18, 15). Saint Pierre parlant au peuple de Jérusalem (*Ac* 3, 22), saint Etienne avant sa lapidation reprennent cette prophétie.

A notre tour de scruter les Ecritures : rien n'est plus vital que cette découverte « comme le guetteur attend

l'aurore » des pressentiments que les hommes de la Bible avaient du Christ :

« Oracle de Balaam, fils de Béor,
oracle de l'homme au regard pénétrant
oracle de celui qui écoute les paroles de Dieu,
de celui qui sait la science du Très-Haut.
... Il obtient la réponse divine et ses yeux s'ouvrent :
Je le vois, — mais non pour maintenant.
Je l'aperçois, mais non de près. » (*Nb* 24, 15).

Comme l'aiguille aimantée, à des milliers de kilomètres, est tournée vers le pôle, ainsi l'Ancien Testament vers la personne du Christ.

C'est là ce qui nous fait vraiment saisir la dimension de notre Christ Jésus, Seigneur, sans le rapetisser à un moment de l'histoire, mais bien dans toute sa plénitude d'âge en âge. C'est la même révélation que nous présente saint Jean dans son Prologue, — car son Prologue c'est ce grand mouvement descendant qui nous met en face de ce Jésus antérieur à toute chose, celui qui dira un jour : « Avant que le monde fût, Je suis » (*Jn* 8, 58). « Au commencement le Verbe était et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu, il était au commencement, tout fut par lui, sans lui rien ne fut fait... Et le Verbe s'est fait chair, et il a demeuré parmi nous » (*Jn* 1, 1-3, 14).

Nous avons là deux temps complémentaires, deux chemins d'approche du Seigneur Jésus : Avant l'exis-

tence humaine de Jésus et dans le temps de son existence humaine, « dans les jours de sa chair » comme dit saint Paul (*Hé* 5, 7). Plus tard viendra le temps de Jésus dans la plénitude de son Corps Mystique, l'Eglise.

Jamais nous ne contemplerons assez cette humanité de notre Seigneur Jésus car c'est bien elle qu'il nous faut, en effet, aimer : Pierre, m'aimes-tu ? M'aimes-tu dans mon humanité, tel que je suis, avec ma divinité bien sûr, mais m'aimes-tu, moi Jésus ? Cette humanité, c'est elle qu'il nous faut imiter, d'elle nous vivons, il nous faut la continuer, nous l'achevons, comme dit saint Paul. Et nous savons en même temps que cette humanité de notre Seigneur Jésus ne prend sa taille et sa vérité que dans la lumière de sa divinité, mais celle-ci, pour nous, trouve sa dimension à travers cette histoire dont les généalogies de Luc et de Matthieu et le premier verset de saint Jean nous donnent la table des matières.

Or Jésus, ressuscité lui-même, ne s'y prend pas autrement avec les pèlerins d'Emmaüs : les rencontrant, il va leur expliquer son mystère :

« Commençant par Moïse et parcourant tous les Prophètes, il leur interpréta dans toutes les Ecritures ce qui le concernait » (*Lc* 24, 27).

Plus tard, dans sa dernière instruction aux apôtres, Jésus fera de même : « Alors il leur ouvrit l'esprit à l'intelligence des Ecritures, et il leur dit : « Ainsi était-il écrit que le Christ souffrirait et ressusciterait d'entre les morts, le troisième jour » (*Lc* 24, 26).

Nous voyons donc le seigneur Jésus — et pouvons-nous faire mieux que lui ? — commencer par Moïse,

parcourir les Prophètes, la Bible, interpréter toutes ces Ecritures et, dans ces Ecritures, ce qui *le* concernait, ce qui, de lui, était déjà contenu.

De cette manière de faire de Jésus ressuscité nous avons, me semble-t-il, un commentaire dans la lettre même de saint Pierre que je vous citais au début et qui nous parle aussi de la manière de rencontrer le Seigneur. C'est à propos de l'espérance des prophètes « qui ont prophétisé sur la grâce à vous destinée » (1 P 1, 10) : ce ne sont donc pas des choses anciennes, en l'air : c'est pour nous, c'est « à vous destiné ».

Ces prophètes « ils ont cherché à découvrir quel temps et quelles circonstances avait en vue l'Esprit du Christ, qui était en eux, quand il attestait à l'avance les souffrances du Christ et les gloires qui les suivraient », — les souffrances et les gloires ! — « Il leur fut révélé que ce n'était pas pour eux-mêmes, mais pour vous, — (c'est toujours pour nous) — qu'ils administraient ce message, que maintenant vous annoncent ceux qui vous prêchent l'Evangile » (1 P 1, 11-12).

Nous voilà donc invités et par le Christ lui-même et par son Apôtre, à rechercher le Seigneur Jésus à travers ce que j'ai appelé cette généalogie de lui-même, à travers les Ecritures. Les prophètes, selon saint Pierre, ont donc perçu dans la grâce et l'illumination de l'Esprit, ou au moins pressenti, la dimension de leur message, Jésus Christ, Fils de Dieu, Envoyé du Père, mort pour tous les hommes — « ses souffrances » comme dit saint Pierre —, ce Jésus ressuscité et vivant, — « ses gloires » comme dit aussi l'apôtre. Mais c'est aussi ce Jésus dans sa postérité, c'est-à-dire dans son Eglise qui est son

Corps, qui annonce aujourd'hui l'Evangile pour le salut de tout croyant.

Nous allons donc tenter à la manière de Jésus, si l'on peut oser dire une chose pareille, disons au moins à son imitation, d'interpréter dans toutes les Ecritures ce qui *le* concerne. Il me semble que l'Ecriture, et elle seulement, nous introduit dans la connaissance du Christ et dans une triple connaissance indivise : la connaissance de la personne de Jésus Christ ; la connaissance de la postérité du Seigneur Jésus Christ qui est l'Eglise, le Corps dont il est la tête ; la connaissance de nous-mêmes enfin dans notre accueil de cet admirable dessein de Dieu.

Je citais saint Pierre. Saint Paul ne dit pas autre chose quand il nous parle de la promesse adressée à Abraham et accomplie en Jésus Christ (*Gal 3, 16*). Voilà pourquoi cet Ancien Testament a tant de valeur pour nous, puisqu'il nous révèle sans cesse ce qui est l'actualité la plus immédiate : ce combat incessant entre notre Dieu qui appelle et l'homme qui résiste. Ce n'est pas seulement le Seigneur Jésus que nous pressentons, mais nous pressentons déjà ses souffrances, c'est-à-dire l'homme qui résiste à ce que Jésus vient nous apporter et cela jusqu'au paradoxe si l'on peut dire inimaginable de la croix et jusqu'aux mots plus inimaginables encore : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Nous convertir, c'est accepter à la fois ce paradoxe et ce combat, sachant que jusqu'au bout nous serons, tous et toujours, en lutte entre Dieu qui nous appelle dans la personne du Seigneur Jésus et nous-mêmes qui lui résistons.

LUNDI, 16 FÉVRIER 1970

5. Et vous, qui dites-vous que je suis?

« Arrivé dans la région de Césarée de Philippe, Jésus posa à ses disciples cette question » — dans saint Luc, chacun des évangélistes nous parle de cet épisode, il est dit que Jésus était en prière (*Lc* 9, 18) —, donc Jésus pose cette question :

« Au dire des gens, qu'est le Fils de l'homme ? Ils dirent : « Pour les uns, il est Jean Baptiste ; pour d'autres, Elie ; pour d'autres encore, Jérémie ou quelqu'un des prophètes. » — « Mais pour vous, leur dit-il, qui suis-je ? », — pour vous, pour toi, pour chacun. « Prenant alors la parole, Simon-Pierre répondit : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » En réponse, Jésus lui déclara : « Tu es heureux, Simon, fils de Jonas, car cette révélation t'est venue, non de la chair et du sang, mais de mon Père qui est dans les cieux... » (*Mt* 16, 17).

La question que nous nous posons ce soir, au cours de ces journées de recueillement, de profondeur, c'est l'interrogation permanente de Jésus à chacun : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » Il nous pose cette question aujourd'hui. Jésus ne nous demande pas ce

que disent les manuels, ce qu'énonce la Somme de saint Thomas elle-même avec toute sa grandeur et sa splendeur. Et encore moins : « Que pensent les théologiens les plus en vogue, aujourd'hui, de ce que je suis ? » Non. Mais il interroge directement chacun d'entre nous en vue d'une réponse toute personnelle. Nous sommes là au cœur de la réalité la plus actuelle.

Les réponses diffèrent. Je passe sur une première explication qui fut donnée non pas ce jour-là, mais quelque temps auparavant lorsque, marchant sur les eaux, Jésus a rejoint la barque des disciples ; avant que saint Pierre n'aille à sa rencontre, quelques-uns s'écrient : « C'est un fantôme ! » Il y avait de quoi, d'une certaine manière, à vues humaines, en voyant ainsi un homme marcher sur les eaux ! C'est un mythe, comme disent tant de gens aujourd'hui, manière facile et d'ailleurs périmée pour éviter d'expliquer ce personnage. « C'est un fantôme », laissons cela de côté !

Une autre réponse : « C'est Elie ou Jean Baptiste, ou encore Jérémie, ou quelqu'un des prophètes. » Un des évangélistes, Luc, nous rapporte : « C'est un des anciens prophètes ressuscité » (*Lc* 9, 19). Là nous sommes en pleine actualité, bien au-delà du mythe. On a beaucoup parlé, ces temps-ci, de Roger Garaudy. Il ne s'agit évidemment pas d'entrer dans l'actualité politique, ce n'est pas mon domaine ; mais il est intéressant de noter une réponse faite par lui à une enquête de Noël d'une revue franciscaine (1). Il avait écrit — on

(1) *L'Évangile aujourd'hui*. Cité dans *La France catholique*, par J. de Fabrégues.

ne peut dire sa foi, il ne s'agit pas de foi — mais, à sa manière, il a répondu à la question du Seigneur : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? Toi, Roger Garaudy, qui dis-tu que je suis ? » On ne peut lire sans émotion ces lignes écrites à propos de Jésus : « Il a dû vivre de telle manière que toute sa vie signifiait... Pour crier jusqu'au bout la Bonne Nouvelle, il fallait que lui-même, par sa résurrection, annonce que toutes les limites, la limite suprême : la mort même, a été vaincue. » Ce Christ, dit Garaudy, « il a défatalisé l'histoire... C'était comme une nouvelle naissance de l'homme... ». Ce Christ, R. Garaudy le revendique : « Vous les receleurs de la grande espérance que nous a volée Constantin, gens d'Eglise, rendez-Le-nous. Sa vie et sa mort sont à nous aussi, à tous ceux pour qui elle a un sens. A nous qui avons appris de lui que l'homme est créé créateur. »

Ainsi, pour Garaudy et pour beaucoup d'hommes droits de notre génération, Jésus est l'humanité atteignant ce qu'elle porte en elle de plus beau et de plus grand : Jésus est l'Homme, le Fils de l'homme par excellence, mais il n'est évidemment que cela, et cette humanité, poussée à l'extrême, parasite, si je puis dire, la divinité de Jésus qui disparaît. Oui, ce Jésus, pour ces hommes, il serait « quelqu'un des prophètes », un des « anciens prophètes ressuscité », marquant d'une trace ineffaçable l'humanité.

Cette réponse n'est pas seulement celle d'incroyants. Pour combien de chrétiens leur foi en Jésus ne va pas plus loin ? Je voudrais vous faire part de ce qui est devenu ma conviction dans ces années de vie en Amé-

rique latine, mais je peux dire aussi en Europe. Il me semble que souvent se côtoient deux religions qui portent le même nom de catholique. Il faudrait nuancer beaucoup ce que je dis là, mais il semble qu'en employant les mêmes mots, en vénérant les mêmes saints, en présentant les mêmes sacrements, on se trouve parfois en face d'une religion très différente de la religion fondée par et sur le Seigneur Jésus Christ. Je ne parle pas de ce qui est au fond du cœur de chaque homme, de l'attitude qui est au secret de chacun d'entre nous. Je pense que beaucoup de ces hommes d'Amérique latine ont une foi analogue à celle du temps d'Abraham, une foi très secrète, enfouie, très belle et que je ne diminue en rien. Un prêtre brésilien qui connaît admirablement son pays disait : « Pour le peuple, malgré ses superstitions, Dieu est une personne, il est Quelqu'un. » Et il ajoutait avec un brin de malice : « Mais pour les curés, c'est une vérité à croire. » Ce n'est pas la même chose !

Donc, encore une fois, je ne parle pas de ce que seul Dieu peut juger — lui qui voit le cœur de l'homme — et que j'ai admiré si profondément. Mais si nous regardons la religion telle qu'elle apparaît, vécue extérieurement par ces hommes et ces femmes si pleins de bonté et de sens religieux, en même temps que si éloignés de l'athéisme d'Europe, elle manque de la réalité qui la constitue dans son être même : le Seigneur Jésus Ressuscité. Jésus Christ n'est pas la pierre angulaire qui fait que tout l'édifice ensuite se tient. Il n'est pas inconnu bien sûr, mais il n'est qu'une dévotion, si j'ose dire, parmi d'autres dévotions dont

quelques-unes l'emportent à certaines heures sur lui. Je ne donne pas trop de détails, mais, comme au temps d'Abraham chaque peuple emportait ses idoles locales, chaque missionnaire est tenté d'apporter avec lui son culte national : nous, les Français, nous installons la Grotte de Lourdes ; il y a de même quelques saints d'importation italienne qui parfois semblent prendre le pas sur Jésus lui-même, et cela finit par estomper la réalité même de ce Seigneur et Christ dont saint Paul nous dit qu'il l'écrit devant les gens en « gros caractères » d'affiche (*Gal* 6, 11). Jésus, certes, n'est pas inconnu ; mais il est l'objet d'une « dévotion » qui le noie parmi beaucoup d'autres et, du coup, l'Ecriture sainte, l'Eucharistie, la Vierge Marie, l'Eglise, ne sont plus illuminées par la réalité du Verbe divin fait chair, de Dieu devenu homme. De ce fait, elles perdent leur caractère unique et deviennent des « pratiques » parmi d'autres, augmentant le nombre des trop multiples dévotions et se dévaluant. Encore une fois, je ne sous-estime pas le cœur de ces hommes et de ces femmes ; mais il nous faut comprendre qu'une telle « foi » ne résistera pas au développement et à la culture.

Dans une chapelle où jusqu'alors il n'y avait pas la présence continue de l'Eucharistie, j'avais proposé, puisque j'y célébrais régulièrement, d'installer le Très Saint-Sacrement. Les gens en étaient tout heureux : « Oh ! quel bonheur ! On va avoir le Santissimo ! » Et je me réjouissais de leur joie. On a cherché un tabernacle, de la soie, tout ce qu'il fallait pour installer le Seigneur pauvrement, mais aussi dignement que possible dans cette chapelle minuscule où il y avait déjà

seize statues de saints (il y avait même deux saintes Philomène, une qui avait 70 cm de haut et l'autre 1,20 m). Mais quand le « Santissimo » a été installé avec le tabernacle, le voile, la lampe et tout, je me suis aperçu que j'avais installé, à leurs yeux, une dix-septième dévotion ! Et — chose plus terrible — pour ce peuple si concret, cette dix-septième dévotion était de l'art abstrait ! Car enfin saint Georges, ou saint Michel, avec leur fourche et leur dragon, étaient d'un art plus réaliste que cette Hostie, « sans apparence ni beauté » malgré tout ce dont on pouvait l'entourer.

Dans ces conditions Jésus est un grand saint, le plus grand, le meilleur peut-être, le plus miraculeux, le plus aimant au point de donner sa vie. Il n'est pas l'Alpha et l'Oméga, la Lumière, la seule, qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il n'est pas le Seigneur, le Nom au-dessus de tout nom.

En Suisse, il y a quelques jours, j'étais à table avec des chrétiens qui discutaient. Vous devinez bien de quoi ils s'entretenaient à l'heure actuelle : *Humanae vitae*, le célibat des prêtres, la collégialité, tout y passait. Mais dans leurs discussions toutes pleines de psychologie, de sociologie, de physiologie et d'herméneutique à perte de vue, un seul n'était jamais nommé, le seul, l'Unique, Jésus Christ, lui, la clef de tout. Nous sommes là au cœur de tous les soubresauts que nous constatons à l'heure actuelle autour de nous. Nous constatons des tremblements de terre. Il ne s'agit pas alors de regarder telle maison qui s'écroule ou telle lézarde qui sillonne un édifice qui semblait solide. Il s'agit de chercher où est l'épicentre, le point de départ

de tous ces tremblements de terre. Et ici l'épicentre du séisme est dans la réponse que l'on donne à la question : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? »

J'étais il y a un an dans une des régions explosives du Brésil (ce n'était pas chez Dom Helder, je m'empresse de le dire parce qu'on pourrait le croire !). Une vingtaine de prêtres étaient réunis. Pendant deux jours, ces hommes ont vraiment cherché ; ils étaient tourmentés par de multiples problèmes et questions, par leur avenir, etc. Au bout du deuxième jour — je vois encore le moment, l'heure, à cinq heures de l'après-midi —, un de ces prêtres, qui avait environ trente-huit ans, eut comme une illumination qui vint éclairer toute son existence : il a eu nettement l'explication de sa vie et ce qu'il a exprimé à ce moment-là, on sentait que cela sortait du plus secret de son inconscient. Il a dit ceci : « Ah ! je m'aperçois aujourd'hui que j'ai choisi librement le métier de prêtre » (et dans un bon sens, pas seulement pour manger, boire et vivre) ; mais, ajoutait-il, « je m'aperçois à l'instant que je n'ai jamais choisi de suivre Jésus Christ ». Quelle découverte tragique pour cet homme à qui jamais, finalement, la question n'avait été posée : « Et toi, qui dis-tu que je suis ? » et qui honnêtement ne pouvait répondre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. »

On comprend bien alors que le célibat se posait pour ce prêtre à peu près dans les mêmes termes que pour les hôtes de l'air qui, autrefois, par contrat, n'avaient pas le droit de se marier et qui, non sans raison, disaient : « Je ne vois vraiment pas pourquoi vous m'empêchez de me marier, cela ne regarde que mon

mari et moi, s'il accepte que je navigue. » Pour ce prêtre, s'il n'avait pas vraiment choisi Jésus Christ, on ne voit vraiment pas pourquoi, au nom de quoi, il pouvait renoncer à des projets semblables.

Or, ce qu'il nous disait là, un Père Maître d'un des plus grands Ordres religieux qui existent — il y en a plusieurs, donc ne cherchez pas lequel ! — découvrait tout d'un coup, au bout d'un an de sa charge de Père-Maître, qu'il pouvait former de parfaits religieux — au moins au sens extérieur du mot —, mais qui n'avaient jamais été évangélisés. Oh ! bien sûr, ils savaient mettre leur capuchon, ils savaient prier, ils connaissaient même la vie du Seigneur dans l'Evangile, mais ils n'avaient jamais *rencontré* la personne vivante et unique du Christ.

Vous savez qu'en France, il y a quelques années, des hommes politiques se disaient « les inconditionnels » du Général. Eh bien ! nous, chrétiens, nous devons être les inconditionnels de Jésus Christ. Si un baptisé n'est pas d'abord un inconditionnel de Jésus Christ, comment peut-il vraiment vivre son baptême et les autres sacrements, mariage ou sacerdoce ? Lorsque, au plan chrétien, nous rencontrons toutes les difficultés que nous connaissons à l'heure actuelle, qu'elles soient prises, comme vous-mêmes les rencontrez, au plan mondial et au plan des structures, ou bien que l'on se trouve soi-même tout petitement à la base avec des hommes qui peinent et sont en recherche, toute la question est de savoir qui est Jésus Christ, lui-même en sa personne, et lui dans sa forme d'Eglise. Si la description du but et des tâches de l'Eglise est présentée

comme si la mission de celle-ci était purement terrestre, et si Jésus Christ est seulement « un grand prophète », nous poursuivrons des discussions sans fin.

C'est par rapport à la réalité de Notre Seigneur Jésus Christ et à celle du Royaume des cieux qu'il faut se battre, sinon l'Eglise sera quelque grande association avec un secrétaire général genre « Nations unies », puisque Jésus ne sera qu'un des beaux grands moments de l'histoire, un Socrate super-inspiré. Non, « tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant », c'est-à-dire : tu es mon Dieu qui vit en moi, mon Seigneur et mon Dieu. Oh ! nous pouvons, nous aussi, avoir des doutes, comme l'apôtre Thomas, mais il faut que nous arrivions comme lui jusqu'au « Mon Seigneur et mon Dieu ». Et c'est cela qu'il nous faut dire « à temps et à contre-temps » aux hommes qui nous entourent, même s'ils ne nous écoutent pas plus que les Athéniens n'ont écouté saint Paul. Ne nous battons pas seulement sur le terrain où ils nous proposent le combat, mais posons-leur la question : « Et toi, qui dis-tu qu'est le Seigneur Jésus ? »

Peut-être revenons-nous au temps des premiers siècles chrétiens où tout le Credo s'appliquait à cerner le mystère de la personne du Seigneur Jésus. Peut-être devons-nous revenir à la formule du pèlerin russe, celle qui est la clé de la foi et de la piété orthodoxes : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu vivant, aie pitié de moi, pécheur. » Tout y est dit : Jésus et nous-mêmes y sommes définis. Certains, bien sûr, penseront que nous restons attachés à un mythe, que notre âge mental reste celui d'un enfant de huit ou de douze ans : Mais

nous le savons bien : « Je te bénis, Père, de ce que tu as révélé cela aux petits et que tu l'as caché aux savants et à ceux qui se croient malins » (*Lc* 10, 21-22 ; *Mt* 11, 25).

Lorsque dans le désert, au moment des murmures, des convoitises brûlantes, il a fallu trouver un remède contre les serpents brûlants, il n'y en a pas eu d'autre que le serpent d'airain et en le regardant, — pas simplement en le regardant des yeux, mais en le regardant d'un regard de foi et de confiance —, on restait en vie. Eh bien ! il n'y a pas d'autre serpent d'airain, à l'heure actuelle, et toujours, pour guérir les blessures des hommes, celles que nous connaissons et celles qui pourront arriver, il n'y a pas d'autre mode de guérison que de regarder ce Fils de l'homme élevé maintenant au-dessus de terre, dont les blessures seules peuvent nous guérir. Saint Jean nous le dit : « Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme, afin que tout homme qui croit ait par lui la vie éternelle » (*Jn* 3, 14). Mais à condition que nous sachions répondre comme l'apôtre Pierre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. »

MARDI, 17 FÉVRIER 1970

6. Abraham : « Quitte... »

Pour donner à la personne de Jésus sa dimension, pour que nous marchions vers la « science éminente de Jésus Christ » (*Ph* 3, 8), pour que ce mot de « Seigneur » ne soit pas une simple formule, si souvent redite en conclusion des oraisons : par Jésus Christ Notre Seigneur, pour que le mystère de ce nom soit vécu avec toute notre admiration indicible et l'adoration la plus totale possible, il nous faut continuer à regarder ce Seigneur Jésus, le Verbe fait chair, et le regarder en ses trois dimensions.

La première est celle où nous trouvons le Seigneur Jésus préparé prophétiquement, réellement préfiguré à chaque page de la Bible. Le Concile nous invite avec force à cette considération :

« L'économie de l'Ancien Testament avait pour raison d'être majeure de préparer l'avènement du Christ, Sauveur du monde, et de son Royaume messianique, d'annoncer prophétiquement cet événement et de le signifier par diverses figures » (*Dei Verbum*, n° 15).

Eh bien ! à l'heure où les hommes aspirent à une dimension mondiale, cosmique, il me semble que

prendre conscience de cette dimension de Notre Seigneur Jésus Christ, prophétiquement, réellement préfigurée à chaque page de la Bible, est une nécessité. Nous ne lui donnerons sa taille véritable que si nous le retrouvons dans cet élan et cette présence à travers l'histoire. Il y a là comme la ligne qui marque aux automobilistes le milieu de la route. Par là, nous allons au Seigneur, refaisant le chemin que lui-même a tracé.

La deuxième dimension du Seigneur Jésus Christ, que nous verrons ensuite, est ce que nous appellerons sa dimension d'expansion à la mesure du Corps mystique, ce Jésus-Eglise qui ne cesse de grandir, comme une sphère immense qui se dilate à la taille de l'humanité.

Et entre les deux, les trente-trois ans de Jésus. « Quand vint la plénitude du temps où Dieu envoya son fils né d'une femme » (*Gal 4, 4*).

Voilà donc le fil conducteur de ces entretiens : regarder sans cesse Notre Seigneur Jésus dans ses trois grandes dimensions, sa dimension linéaire qui le prépare, celle du Verbe fait chair demeurant au milieu de nous, et sa dimension globale d'expansion de Christ homme Dieu ressuscité. Et, bien sûr, elles ne s'opposent pas ! La Trinité est la Vie divine. L'Incarnation est cette vie divine communiquée à l'humanité du Christ. L'incarnation du Corps Mystique est cette vie divine englobant l'homme dans l'humanité du Christ.

Voilà pourquoi, regardant aujourd'hui Abraham, il me semble que je ne ferai que parler de Jésus comme en filigrane. Mais justement ce qui montre qu'un billet

est vrai, c'est le filigrane qui est inscrit dans le billet. Je ne ferai donc que parler de Jésus, notre bien-aimé Sauveur, et je ne ferai que parler de son Eglise qui est son Corps, « la postérité d'Abraham » que nous sommes.

Parler d'Abraham, c'est reprendre cette généalogie de saint Matthieu que j'évoquais hier : Jésus Christ, fils de David, fils d'Abraham. C'est reprendre la parole de saint Paul : « Abraham, notre père à tous » (*Rm* 4, 16). Et s'il me fallait une avocate pour aborder ce thème de la journée d'Abraham, c'est à Marie, cette vraie fille d'Abraham que je m'adresserais, car c'est en le nommant qu'elle achève son Magnificat :

« Le Tout-Puissant a porté secours à Israël son serviteur, se souvenant de sa miséricorde, — ainsi qu'il l'avait promis à nos pères, — en faveur d'Abraham et de sa descendance à jamais ! » (*Lc* 1, 54-55).

Marie ne cite pas d'autre nom, elle ne donne pas beaucoup de références, elle parle peu ; mais quand elle nous parle de quelqu'un, elle nous parle d'Abraham, de la Promesse faite à Abraham et à sa descendance et donc à nous, postérité d'Abraham.

Avec Abraham tout commence : et d'abord le dialogue que Dieu noue avec l'homme. Dieu en quête de l'homme... Il faudrait ponctuer ces mots par un long silence. La merveille merveilleuse est que Dieu qui n'a besoin de rien, qui est au-dessus de tout, qui possède tout en lui-même, vienne chercher l'homme. C'est incroyable et folie ! Cela m'a arrêté longtemps, étant incroyant, jusqu'au jour où j'ai pressenti — car nous ne pourrons jamais le comprendre — que Dieu étant

l'Amour absolu, hors de toute limitation, pouvait aller jusque-là... Et quel que soit le péché, ou l'infidélité de l'homme, c'est toujours Dieu qui fait et refait les premiers pas, qui reprend le dialogue que nous avons interrompu. Mais avec Abraham, une réponse d'homme est donnée aux avances de Dieu. D'Abraham nous n'avons pour ainsi dire pas de paroles : sa vie même est réponse.

Après le « Voyez » dont nous parlions le premier jour, — « Venez et voyez » —, après le « Ecoute » qui était le thème d'hier, se détache avec Abraham cet autre thème majeur, cette autre Parole de Dieu qui n'est pas la plus facile à vivre : « Quitte... » « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de tes pères pour le pays que je t'indiquerai. » Et quand Abraham voudra parler de lui-même, il dira au roi Abimélek : « Quand Elohim me fit errant. » Lorsqu'il est dit à Abraham de quitter, il ne s'agit pas simplement d'un pur déplacement local de nomade, mais d'un véritable déracinement : Abraham va se mettre en route, « Abraham partit comme le lui avait dit Yahvé » (*Gn* 12 4), et cela déclenche un double mouvement : un changement de domicile d'abord — ce n'est pas le plus important —, mais surtout une modification de son attitude d'âme. Ce n'est pas tellement de changer de lieu qui compte, c'est le changement intérieur en un mode d'existence qui est désormais commandé par la foi. Car, en définitive, c'est de la foi d'Abraham que nous parlons. Ce mode d'existence caractérisé par la foi reste essentiel à tout croyant.

Un déracinement : qui dit déracinement parle de

quelque chose qui appartient au passé pour un enracinement qui se construira dans le futur. Entre ce déracinement et cet enracinement il y a le présent d'une mise en route : on part, on quitte et c'est l'histoire de tout homme en marche vers Dieu. Mais attention ! La Bible nous fait connaître des arrachements très divers dans leur cause. Avec Abraham nous assistons à un déracinement mais qui est un déracinement d'obéissance, alors que trois déracinements précédents dont nous parle la Bible étaient dus au péché : le déracinement d'Adam, Adam renvoyé de l'Eden, rejeté du lieu de ce paradis où il se trouvait, est déraciné ; le déracinement de Caïn qui, après le meurtre de son frère, va se trouver, dit l'Ecriture, maudit, chassé, errant, parcourant la terre (*Gn* 4, 11-12) ; le déracinement enfin de la tour de Babel où Dieu « les dispersa sur toute la face de la terre » (*Gn* 11, 9). En effet, il n'y a pas que la volonté de Dieu qui nous déracine, le péché aussi nous déracine, même quand nous y sommes pernicieusement enracinés.

Avec Abraham voilà, au contraire, le déracinement de l'obéissance : « Quitte ton pays. » Et ce déracinement de l'obéissance est essentiellement une confiance en Dieu pour l'avenir. Tous les verbes que nous allons entendre adressés à Abraham sont des verbes au futur. Ce sont des promesses. « Quitte », oui ; mais quitte pour quelque chose qui viendra plus tard, dans le futur : « Je ferai de toi, je te bénirai, je magnifierai, je réprouverai », tout cela c'est du futur. La promesse faite à Abraham est ce qu'il y a de plus tenu : comme toutes les promesses, son poids c'est celui d'une parole

seulement, et pour enregistrer cette parole il ne faut pas être lourd ! il faut être comme ces balances tellement sensibles des savants d'aujourd'hui qui enregistrent le moindre souffle. Elle est toute orientée, cette promesse, vers un avenir, au sens fort du mot, « inimaginable ».

Notre foi, aujourd'hui, n'est pas autre . Jésus ressuscité n'est jamais du passé, lui, le « oui des promesses », comme nous disions hier avec saint Paul. Il *est* plus que quiconque et il est aussi toujours en avenir. « Il est, il était et il vient. » Il est toujours, il était, mais il vient ; dans l'Apocalypse, nous le voyons comme le cavalier sur son cheval blanc de victoire qui s'en va vainqueur, — il l'est déjà —, « et pour vaincre encore » (*Ap* 6, 2). Il est toujours un futur. Il est toujours un avenir. Il n'y a donc pas dans notre vie de foi de situation immuable, de réalité achevée, il y a partout un devenir ; même quand nous possédons déjà du présent et des promesses réalisées, dans le déracinement du « Quitte » nous sentons bien que nous allons vers plus loin. L'existence et l'avenir du peuple élu, — puisque en Abraham nous découvrons et Jésus, et ce peuple élu que nous sommes — l'existence et l'avenir du peuple élu dépendent et de cette promesse et de cet acte de foi dans le futur qu'Abraham va faire. Il ne s'agit pas simplement, en effet, de sa descendance charnelle, mais de tous ceux que la même foi rendra fils d'Abraham, notre père, père de tous les croyants.

Lisons maintenant parallèlement le texte de la Genèse et le commentaire de saint Paul dans l'épître aux Hébreux. Il n'y a pas de commentaire de maître

plus grand que celui de saint Paul ; il suit pas à pas le texte et il est inspiré de Dieu :

« Yahvé dit à Abraham : « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays que je t'indiquerai. Je ferai de toi un grand peuple, je te bénirai, je magnifierai ton nom, je bénirai ceux qui te béniront, je réprouverai ceux qui te maudiront. Par toi se béniront toutes les nations de la terre. » Abraham partit comme lui avait dit Yahvé » (*Gn 12, 1-4*).

« Par la foi », — c'est l'obéissance de la foi dont nous parlait saint Paul —, « par la foi, Abraham obéit à l'appel de partir vers un pays qu'il devait recevoir en héritage, et il partit ne sachant où il allait » (*Hé 11, 8*).

Tout d'abord Abraham écoute, lui aussi. Il écoute et ne discute pas, mais il fait ce qui lui est dit. Il part, dans l'absence de toute sécurité, ne sachant où il allait, abandonnant tous ses appuis — comme saint Pierre marchant sur les eaux, alors que nous avons si souvent le désir de sentir sous nos pas la terre ferme, l'appui solide.

« Par la foi », poursuit saint Paul, « il vint séjourner dans la Terre promise comme en un pays étranger, y vivant sous des tentes » (*Hé 11, 9*). Un pays étranger, c'est, fruit du déracinement, la pauvreté. Quand il arrive dans cette terre promise il y trouve la famine (*Gn 12, 10*). Quand nous avons vécu nous-mêmes, dans un pays étranger, ne sachant pas la langue des gens, nous avons fait l'expérience de ce qu'est la pauvreté : ne pas pouvoir s'exprimer, ne pouvoir dire que le

dixième, le vingtième de ce que l'on voudrait et avoir 80 % enfoui, qu'on ne peut pas dire.

Abraham a connu cette pauvreté de l'émigrant. Un jour cependant, il deviendra « très riche en troupeaux, en argent et en or » et ce sera la source de disputes entre les bergers d'Abraham et ceux de Lot. Le « Quitte » retentira à nouveau quoique autrement, au plus profond de son cœur : Abraham, le chef du clan, laissera à son neveu Lot le choix de la meilleure part :

« Aussi Abraham dit-il à Lot : « Qu'il n'y ait pas discorde entre moi et toi, entre mes pâtres et les tiens, car nous sommes des frères ! Tout le pays n'est-il pas devant toi ? Sépare-toi de moi. Si tu prends la gauche, j'irai à droite, si tu prends la droite, j'irai à gauche. »

« Lot leva les yeux et vit toute la plaine du Jourdain qui était partout irriguée, comme le jardin de Yahvé, comme le pays d'Egypte jusque vers Çoar » (*Gn 13, 10*).

De même, lorsqu'il va secourir et délivrer le roi de Sodome, et que celui-ci lui dira : « Rends-moi mes hommes et garde tous les biens », Abraham lui répondra : « Ni un fil ni une courroie de sandale, je ne prendrai rien de ce qui est à toi, et tu ne pourras pas dire : « J'ai enrichi Abraham. » Rien pour moi » (*Gn 14, 23*).

Mais pourquoi cette pauvreté et ce détachement ? Saint Paul nous l'explique : « C'est qu'il attendait la ville pourvue de fondations dont Dieu est l'architecte et le constructeur » (*Hé 11, 10*). Abraham est dans l'attente de la réalisation du plan de Dieu, de cette ville dont Dieu est l'architecte : « Si le Seigneur ne

bâtit la cité, en vain peinent les maçons » (*Ps* 127, 1). Cette cité, la Jérusalem céleste qui descend d'en haut, est tout le contraire de la tour de Babel. La tour de Babel c'est quand nous, les hommes, nous nous mettons à faire nos plans et à vouloir construire par nous-mêmes et à partir de nous pour aller à Dieu. La cité sainte de Jérusalem, celle de l'Apocalypse, elle, descend du ciel comme une épouse que l'on reçoit dans ses bras.

« Par la foi, — continue saint Paul —, Sara, elle aussi, reçut la vertu de concevoir, et cela en dépit de son âge avancé, parce qu'elle estima fidèle celui qui avait promis » (*Hé* 11, 11). Tout est possible à Dieu : « Je peux tout en celui qui me rend fort » (*Ph* 4, 13). Voilà ce qui est la contrepartie, si l'on peut dire, merveilleuse des arrachements de l'obéissance. Ne passons pas trop vite sur cette vertu de concevoir de Sara, et sur cette confiance d'Abraham qui, à ce moment-là, « espère contre toute espérance » (*Rm* 4, 18) : Où en sommes-nous dans cette attitude essentielle du croyant ? Et qui, en définitive, portait le Peuple de Dieu. C'est ainsi d'ailleurs qu'Abraham deviendra, dit saint Paul aux Romains, « le père d'une multitude de peuples ». Il est si beau, ce passage :

« C'est d'une foi sans défaillance qu'il considéra son corps déjà mort — il avait quelque cent ans —, et le sein de Sara, mort également ; devant la promesse de Dieu, l'incrédulité ne le fit pas hésiter, mais sa foi l'emplit de puissance et il rendit gloire à Dieu, dans la persuasion que ce qu'il a une fois promis, Dieu est assez puissant pour l'accomplir » (*Rm* 4, 18-22). Notre

Dieu est fidèle : « Le Seigneur fit pour moi de grandes choses. » « Voilà pourquoi ce lui fut compté comme justice », achève saint Paul.

La naissance de cet enfant de la promesse avait, de bien des manières déjà, été une épreuve de foi. Il avait fallu chercher obscurément. Que de questions Abraham s'est posées quand il était là sans descendance alors que Dieu lui avait promis une si innombrable postérité : « Quand on pourra compter les grains de poussière de la terre, alors on comptera tes descendants » (*Gn* 13, 16). Mais Abraham songe : « Mais je suis vieux et sans enfant. » Alors il cherche comme un homme, il tâtonne : « Mon Seigneur Yahvé, que me donnerais-tu ? je m'en vais sans enfant. Voici que tu ne m'as pas donné de descendance et qu'un des gens de ma maison héritera de moi... » (*Gn* 15, 2). Il va donc choisir son serviteur Eliézer pour que celui-ci soit le début de cette postérité. Et Dieu lui répond : « Non, celui-là ne sera pas ton héritier, mais bien quelqu'un issu de ton sang » (15, 4). C'est alors que Yahvé le conduisit dehors et dit : « Lève les yeux au ciel et dénombre les étoiles si tu peux, telle sera ta postérité » (*Gn* 15, 5). Abraham crut en Yahvé, comme Marie à l'Annonciation. Abraham n'a pas de doutes, mais se demande : « Comment cela se fera-t-il ? »

Mais le temps passe encore. Alors pourquoi ne pas prendre l'enfant né de la servante ? Et Yahvé va répondre : « Non, non, un fils de ta femme ; ce n'est pas ta servante, c'est Sara qui te donnera un fils et tu l'appelleras Isaac » (cf. *Gn* 17, 19-20). Mais cela ne se réalisera pas tout de suite ; il faudra encore une longue

patience, une inlassable attente avant que les trois visiteurs mystérieux ne réalisent cette promesse.

« C'est bien pour cela, — reprend saint Paul aux Hébreux —, que d'un seul homme, et déjà marqué par la mort (à cause de cette longue patience, de cette absolue confiance en la fidélité de celui qui a promis), naquirent des descendants comparables par leur nombre aux étoiles du ciel et aux grains de sable sur le rivage de la mer, innombrables » (*Hé* 11, 12 ss.). Et nous en sommes... Nous voyons, en effet, déjà la personne de Jésus lui-même qui transparaît à travers cet Isaac, le fils de la promesse, mais aussi cette génération issue de la foi en Dieu, « tous ceux qui croient en lui, qui ne sont pas nés ni du sang, ni de la chair, ni d'une volonté d'hommes, mais que Dieu a engendrés » (*Jn* 1, 13).

« C'est dans la foi qu'ils moururent tous sans avoir reçu l'objet des promesses » (*Hé* 11, 13) (Je te donnerai une terre à toi et à ta postérité), « mais ils l'ont vu et salué de loin, et ils ont confessé qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre », comme Moïse qui n'entrera pas dans la terre promise mais qui la verra de loin, de l'autre côté du fleuve : « Ceux qui parlent ainsi font voir clairement qu'ils sont à la recherche d'une patrie » (*Hé* 11, 14). Nous aussi sommes en marche vers la cité permanente, vers la cité stable et il ne faut pas que tout ce que nous avons à faire sur terre, aussi grand soit-il, puisse cacher un instant, aux yeux des hommes, que notre cité définitive est dans les cieux.

Je me souviens qu'étant encore incroyant, j'avais

demandé aux chartreux de la Valsainte s'ils m'accueilleraient pour quelques jours de réflexion. J'avais tout de suite reçu un simple mot d'une merveilleuse écriture : « Venez. » Un jour, le grand chartreux maigre qui m'avait accueilli m'a fait visiter le monastère : j'étais très impressionné par le silence, les cellules, cette vie de tous ces hommes ne parlant quasi jamais. Mais ce qui m'avait le plus frappé, moi l'incroyant, c'était un petit écriteau sur une porte de la maison d'un moine : « En retraite. » Là, vraiment, pour moi, un chartreux en retraite, ça représentait un silence « au carré », au « cube », je ne savais combien ! Et il y avait écrit sur cette même porte, en latin : « Nostra conversatio in caelis est. » Eh ! oui, notre cité, notre « conversation », ce vers quoi nous sommes tournés, cela se trouve dans les cieux. Nous sommes, selon saint Pierre, comme des étrangers et des voyageurs (1 P 2, 11). Jésus nous dira : « Pas de retour en arrière ! »

Vous-mêmes vous le savez bien, le déracinement prend de multiples formes : il consiste à ne pas s'accrocher à des postes permanents, à être capable de les quitter, d'aller plus loin, de prendre sa retraite... La foi d'Abraham est telle : « C'est dans la foi qu'ils moururent... Ceux qui parlent ainsi (sans avoir vu la patrie, ne l'ayant saluée que de loin), font voir clairement qu'ils sont à la recherche d'une patrie. Et s'ils avaient pensé à celle d'où ils étaient sortis, ils auraient eu le temps d'y retourner. (« Quand vous mettez la main à la charrue, ne regardez pas en arrière, vous pourriez revenir en arrière. ») Or, en fait, ils aspirent à une patrie meilleure, c'est-à-dire céleste (Hé 11, 14-16). C'est à

cela que nous aussi, nous tendons. C'est cela qui fait que nous sommes chrétiens, c'est cela le message que nous avons à donner aux hommes d'aujourd'hui. Souvenons-nous de ce texte de Ionesco, hier : « Je cours après la vie et je cours comme un homme qui essaie d'attraper un train en marche et de monter sur le dernier wagon », mais ce wagon n'aboutira à rien. Eh bien ! nous, nous aspirons « à une patrie meilleure, c'est-à-dire céleste. C'est pourquoi, Dieu n'a pas honte de s'appeler leur Dieu : il leur a préparé, en effet, une ville... » (*Hé* 11, 16).

C'est dans cette patience, cette fidélité, dans cette constance d'Abraham que nous pouvons relire la parole de Jésus : « Vous sauverez vos vies par votre constance ! » (*Lc* 21, 19.) Cette constance, elle est justement le trait d'union entre le déracinement consécutif à la promesse et l'accomplissement de celle-ci : c'est elle qui remplit tout l'entre-deux. C'est pourquoi saint Paul nous dit : « Vous avez besoin de constance pour que, après avoir accompli la volonté de Dieu (le « Quitte... »), vous bénéficiiez de la promesse. »

Car encore un peu, bien peu de temps
Celui qui vient arrivera et il ne tardera pas.
Or mon juste vivra par la foi... » (*Hé* 10, 36-38).

Les préfigurations du Christ

MARDI, 17 FÉVRIER 1970

7. Abraham : Le sacrifice d'Isaac Une longue patience à travers l'incompréhensible

Après cette longue épreuve des promesses successives et toujours en attente jusqu'à la naissance du fils bien-aimé, — Isaac, le fils de la promesse —, survient l'incompréhensible : l'épreuve suprême de la foi d'Abraham. Et dans cet épisode extrême du sacrifice d'Isaac, le calvaire est déjà présent, pressenti, préfiguré. Comme le dira saint Pierre dans sa lettre : « l'Esprit du Christ attestait à l'avance les souffrances du Christ et les gloires qui les suivraient » (1 P 1, 11). Avec ce sacrifice d'Isaac, nous sommes engagés sur des voies qui nous déconcertent : il nous faut les regarder en face, car pour nous aussi, un jour les voies de Dieu ne seront pas nos voies et alors la réponse de l'homme fidèle à son Dieu sera pour nous « dé-routante ». Si nous avions dû écrire la Bible, il est bien probable que l'écrivain, même le plus imaginatif, n'aurait jamais inventé des choses aussi déconcertantes, notamment qu'« il fallait qu'il souffrît pour entrer dans la gloire », que Jésus, le véritable Isaac, s'applique à lui-même (Lc 24, 26).

C'est donc l'épreuve incompréhensible, l'épreuve de la foi.

« Il arriva que Dieu éprouvât Abraham (comme on éprouve la solidité d'un pont) et il lui dit : « Abraham ! Abraham ! » Il répondit : « Me voici. » — Seule réponse pour l'homme prompt à écouter Dieu. « Dieu dit : (Prenons conscience de ces mots pleins de tendresse : on dirait que le Seigneur veut appuyer, sans faire grâce de rien, sur tout ce qu'il va demander à Abraham) : « Prends ton fils, ton unique » (le fils de la promesse et de ta vieillesse, tu n'as que lui, en lui est contenue ta postérité), « celui que tu chéris » (ce petit enfant que tu aimes, le fils de ta dilection, « Isaac », ce nom que tu prononces avec émerveillement), et « va-t'en au pays de Moriyya et là tu l'offriras en holocauste sur une montagne que je t'indiquerai » (*Gn 22, 1-2*). De nouveau nous retrouvons le futur : même là Abraham ne sait pas où il ira souffrir et offrir : « une montagne que je t'indiquerai ». Au-delà d'Isaac, le fils de Sara, le fils de la promesse, il y a Celui qui sera sa descendance, Jésus, et les enfants de la promesse que nous sommes. Et le mont Moriyya est localisé par la Bible elle-même, là où s'élèvera le Temple de Jérusalem (*2 Chr 3, 1*), à 250 mètres de Gethsémani, à 500 du Calvaire.

Une exigence incompréhensible de la parole divine frappe Abraham en plein cœur. L'épreuve d'Abraham n'est pas simplement une épreuve, comme l'on dit, de double fidélité : on a trop souvent abusé — nous le verrons ce soir — de ce mot de « double fidélité » car, avec Dieu, il ne peut y avoir qu'une seule fidélité. L'épreuve est d'abord ce déchirement entre Dieu qui parle d'une part et l'amour paternel de l'autre. Je sais bien que les historiens nous disent qu'au temps d'Abra-

ham ce n'était pas chose inouïe de sacrifier son premier-né et l'on retrouve dans les fondations des villes des squelettes d'enfants sacrifiés. Mais ici, le premier-né, c'est le fils donné par Dieu même, celui sur qui tout était concentré. Ce n'est donc pas simplement un choix entre Dieu qui parle et l'amour d'Abraham pour cet unique, « cet enfant que tu chéris, ton Isaac, le tien ». Il y a là quelque chose de plus obscur, de plus terrible, car c'est la même parole divine, apparemment destructrice d'elle-même, qui ordonne l'immolation d'Isaac alors que cette parole l'avait désigné solennellement comme le père d'une postérité plus innombrable que les étoiles et comme le bénéficiaire de l'alliance à jamais.

Dieu ne veut pas que nous nous habituions aux dons que nous avons reçus de lui et surtout au don suprême de la grâce, à notre filiation divine. Comme Isaac nous sommes les fils de la promesse, nous sommes fils de Dieu par grâce. Dieu détruit-il ce qu'il construit avec l'homme ? Non, mais Abraham aurait pu s'habituer à cette paternité qu'il avait reçue. Cet enfant qui était l'enfant de sa propre chair, Dieu veut qu'Abraham en devienne de nouveau père au nom de Dieu lui-même : « Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ? » Ne sois pas un habitué du don que je t'ai fait, mais remets-le de nouveau entre mes mains, et reçois-le à chaque instant de moi. Ne sois pas comme le fils aîné de la parabole qui a oublié son bonheur d'être toujours avec son père.

Où est la grandeur d'Abraham ? c'est qu'il ne va pas chercher la solution d'une double fidélité : vais-je obéir à Dieu ? vais-je vivre l'amour paternel que j'ai pour cet

enfant ? Il entrerait dans un conflit insoluble. L'obéissance totale d'Abraham, c'est d'avoir donné son consentement conjointement aux deux exigences de l'alternative, en abandonnant à Dieu seul la solution du conflit (1). Ce n'est pas lui, Abraham, qui va essayer de peser le pour et le contre, c'est Dieu qui doit le sortir de là, fût-ce au prix d'un miracle. « L'obéissance de la foi », c'est cela (*Rm* 16, 26) et le dessein de Dieu alors se réalise.

C'est bien ce que nous dit le texte si plein de fraîcheur : (*Gn* 22, 3 ss.) « Abraham se leva tôt, sella son âne », — ces gestes humains au milieu de tant d'événements si extraordinaires, — « et prit avec lui deux de ses serviteurs et son fils Isaac. Il fendit le bois de l'holocauste et se mit en route pour l'endroit que Dieu lui avait dit. » Même là, il ne choisit pas, il obéit : le lieu que je t'indiquerai. « Le troisième jour, Abraham, levant les yeux, vit l'endroit de loin. Abraham dit à ses serviteurs : « Demeurez ici avec l'âne. Moi et l'enfant nous irons jusque là-bas, nous adorons et nous reviendrons vers vous. » Vient alors cette scène au-delà de toute littérature : ce vieil homme avec son jeune fils qui marche à côté de lui... « Abraham prit le bois de l'holocauste et le chargea sur son fils Isaac — comment ne pas penser à la croix du Seigneur Jésus ? —, lui-même prit en main le feu et le couteau, et ils s'en allèrent tous deux ensemble. Isaac s'adressa à son père Abraham et dit : « Mon père ! » (ce dialogue si direct !) — Il répondit : « Oui, mon fils ! » — « Eh

(1) Cf. Helmut Thielike, cité par Läßle, *Des patriarches à l'annonce du Messie*. Fayard-Mame.

bien ! reprit Isaac, voilà le feu et le bois, mais où est l'agneau pour l'holocauste ? » Et vous connaissez la réponse d'Abraham, qui est justement la réponse de l'homme qui ne cherche pas la double fidélité : « Que vais-je faire ? », mais qui remet tout entre les mains de Dieu. « Abraham répondit : « C'est Dieu qui pourvoira à l'agneau pour l'holocauste, mon fils. » C'est là le sommet du langage de la foi où l'épreuve même nous montre qu'il ne pourra jamais y avoir de contradiction pour nous quand nous acceptons d'être de la race d'Abraham, et crucifiés par la Parole même de Dieu.

Nous pouvons reprendre la lecture de l'épître aux Hébreux : « Par la foi, Abraham, mis à l'épreuve, a offert Isaac, et c'est son fils unique qu'il offrait en sacrifice, lui qui était le dépositaire des promesses, lui à qui il avait été dit : c'est par Isaac que tu auras une postérité portant ton nom. Dieu, pensait-il, est capable même de ressusciter les morts » (voilà le commentaire de « Dieu y pourvoira ») ; « c'est pour cela qu'il recouvra son fils, et ce fut un symbole », littéralement, une parabole (*Hé* 11, 17-19).

Quelle parabole vivante ! Ce salut d'Isaac, c'est, selon la tradition constante de tous les Pères de l'Eglise, la passion et la résurrection de Jésus. « Dieu y pourvoira, mon fils. » Quand Jésus expliquera aux disciples d'Emmaüs « tout ce qui le concernait » — nous ne savons pas, bien sûr, ce que Jésus a pu dire —, mais ce sacrifice d'Isaac le concerne directement, lui, le Seigneur Jésus.

Lorsque saint Pierre nous parle « des souffrances et des gloires du Christ », c'est bien aussi — avec Jésus —

de notre propre vie qu'il s'agit. Nous sommes concernés par cela. Et quand saint Paul dit aux Romains que « la foi d'Abraham lui fut comptée à justice », il ajoute : « Or, quand l'Écriture dit que sa foi *lui fut comptée*, ce n'est point pour lui seul : elle nous visait également, nous à qui la foi doit être comptée, nous qui croyons en celui qui ressuscita d'entre les morts, Jésus notre Seigneur, livré pour nos fautes, ressuscité pour notre justification » (*Rm* 4, 23). Voilà la dimension de notre Seigneur Jésus... « sa longueur, sa largeur, sa hauteur, sa profondeur », et voilà ce en quoi dans le sacrifice d'Abraham, nous aussi sommes concernés par la foi en « celui qui ressuscita d'entre les morts, Jésus Notre Seigneur, livré pour nos fautes, ressuscité pour notre propre justification ». Nous aussi nous connaissons la contradiction d'Abraham, nous aussi nous sommes en présence d'un Seigneur Jésus que les hommes accepteraient volontiers s'il ne venait pas « exagérer », avec ses prétentions, avec ses miracles, et exagérer surtout avec ce miracle de sa résurrection. Ah ! s'il n'était qu'un grand Sage ! Eh bien ! nous, comme Abraham, nous connaissons cette contradiction, nous savons que Dieu est assez grand pour ressusciter d'entre les morts ce Jésus Notre Seigneur et nous tous avec lui. C'est à cela que nous adhérons.

Mais cela aboutit et débouche dans la joie. Jésus lui-même nous révèle le *Magnificat* d'Abraham : « Abraham votre père a tressailli de joie. » Une fois encore nous retrouvons ce mot « tressaillir de joie », celui de Marie en présence du Seigneur, celui de saint Pierre, en présence de ce Jésus que nous aimons sans l'avoir

vu : « Abraham votre père a tressailli de joie à la pensée de voir mon jour. Il l'a vu et a été rempli de joie » (*Jn* 8, 56). Abraham a vu de loin, à travers cette image de son fils Isaac, parabole vivante, il a vu de loin ce jour de Jésus, le jour de sa résurrection. Il l'a vu dans un événement prophétique, dans cette naissance d'Isaac qui a provoqué sa joie et son rire, mais Jésus se donne, lui, comme le véritable objet de la promesse faite à ce vieillard, la vraie cause de sa joie. « Abraham a tressailli de joie à la pensée de voir mon jour », le jour qui est le jour de Jésus, « et le jour de ses souffrances et le jour de ses gloires ».

Nous sommes là en face du « déjà » et du « pas encore » dont M. Cullmann dit bien que cela représente toute l'attitude chrétienne. C'est bien vrai : déjà nous possédons, et ce n'est pas encore ; et nous aussi nous tressaillons de joie à la pensée de voir ce jour du Seigneur Jésus que nous possédons déjà et que nous ne voyons encore que de loin. Au début de l'histoire du salut, on attendait le vrai fils de la promesse. Nous, nous le possédons et nous l'attendons encore. Tout est promis, déjà réalisé, et il faut encore tout miser sur lui.

Après avoir lu ces textes de la Genèse, nous entendons saint Paul nous dire : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Lui qui n'a pas épargné son propre Fils (ce qui a été épargné à Abraham), mais qui l'a livré pour nous tous, comment avec lui ne nous accordera-t-il pas toute faveur ? » (*Rm* 8, 31-32). Voilà le ferme rocher du « pas encore », de l'espérance chrétienne : « Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais

qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnerait-il pas toute chose avec lui ? »

Dieu est vaincu par sa propre fidélité. Mais sa propre fidélité c'est lui-même ; il ne peut pas en être autrement : parce qu'il est Amour, parce qu'il est vrai, il est fidèle. Au-delà d'Isaac, vient celui avec lequel Dieu a établi alliance perpétuelle, qui sera à la fois Dieu et de notre race. Ce Jésus, le véritable Isaac spirituel, nous le possédons ; nous avons par lui la vie éternelle : « Celui qui croit en moi a la vie éternelle » (*Jn* 5, 24), mais il n'est pas encore totalement manifesté. De même ce que nous sommes, nous ne le voyons pas encore ; enfants de Dieu, nous ne le voyons pas encore dans toute sa splendeur. Il nous faut attendre de le voir, lui, « tel qu'il est » (*1 Jn* 3, 2).

Lorsque, à la fin de ce chapitre 22 de la Genèse, Abraham lève les yeux, voit le bélier et l'offre en holocauste à la place de son fils, il nous est dit : « A ce lieu, Abraham donna le nom de « Yahvé pourvoit », en sorte qu'on dit aujourd'hui : « Sur la montagne, Yahvé pourvoit » (*Gn* 22, 14). Eh bien ! nous, afin que cette histoire d'Abraham notre père continue en nous, afin que tout ce que Dieu Père a fait pour nous — lui qui n'a pas épargné son propre Fils sur le mont Golgotha face à la montagne du sacrifice d'Isaac — ne soit pas simplement paroles mais la réalité de notre propre vie, il faut que notre foi soit sans cesse un don renaissant. Dès que nous devenons en quelque sorte propriétaires de notre foi, comme si c'était un bien de famille que l'on possède, que l'on garde à soi, à moins qu'une

révolution ne vienne l'enlever, notre foi s'atrophie. Elle ne vit plus son espérance, si l'on peut dire.

La leçon que nous donne notre père Abraham, Madeleine Delbrêl — je la cite encore, mais c'est vraiment une fille de l'Eglise qui a voulu la servir au milieu de l'athéisme français le plus dense —, l'exprimait ainsi : « Le chrétien missionnaire » (et le chrétien tout court puisque nous devons tous être missionnaires !), « est donc celui qui doit marcher sur de l'inébranlable et de l'inchangeable (1). » Cet inébranlable, c'est la parole de Dieu, la source de sa promesse, c'est la fidélité de Dieu et pour nous, le roc de l'Eglise, et cela nous le possédons : « Tu es, Seigneur, mon bouclier, ma citadelle, le roc de mon salut », comme dit le psaume. Parfois ce roc est trop haut pour moi, mais alors je supplie : « Au rocher trop haut pour moi, daigne, Seigneur, me conduire. » Et Madeleine poursuit : « Le chrétien missionnaire est donc celui qui doit marcher sur de l'inébranlable et de l'inchangeable et sur un tracé imprévisible, fait de circonstances particulières, d'événements immédiats, de rencontres et d'influences. » Toutes ces rencontres imprévisibles, ces événements déconcertants ont tissé la vie d'Abraham, mais c'est vrai aussi du chrétien et vrai de notre Eglise, la descendance d'Abraham : elle aussi est fondée sur l'inébranlable et l'inchangeable et en même temps, au cours des siècles, elle vit sur un tracé imprévisible, fait de tout ce qui marque l'histoire des hommes. A cause de cela, disait Madeleine, le chrétien missionnaire doit

(1) *Nous autres, gens des rues*, p. 183

être prêt à changer « tout ce qu'il est libre de changer ». Il n'est pas libre de changer n'importe quoi à son gré ; elle disait aussi que le chrétien est un « captif », captif de la parole de Dieu, captif de la volonté du Seigneur Jésus, captif du dessein de Dieu qui va bien au-delà de nos propres visions d'homme. Mais tout ce qui n'est pas l'inébranlable et l'inchangeable de la foi, il faut comme Abraham que nous soyons prêts à le quitter, à le changer.

En définitive, il faut que nous sachions vivre le « rien de plus » et le « rien de moins » que l'Evangile. Rien de plus que l'Evangile : « que ton oui soit oui, que ton non soit non, tout ce que tu ajouteras en plus vient du Malin » (*Mt* 5, 37). Il se peut qu'au cours des temps, l'Evangile se soit alourdi de ce qui n'était pas lui ; l'aggiornamento est un désencombrement : il émonde, comme le veut l'Evangile lui-même, des manières d'être qui ont été bonnes, mais que les événements ont rendues caduques n'étant pas directement l'Evangile.

Et rien de moins que l'Evangile : ne rien laisser tomber, pas même un iota de tout ce qui nous est donné dans et par l'Evangile, l'Evangile et la Tradition (avec ce T majuscule) dont l'Eglise est le garant. Je pense à la parabole des *nova et vetera*, le père de famille qui tire de son trésor les merveilles toutes neuves et les choses anciennes toujours précieuses. Et là vous êtes concernés en premier : Pie XI, ou Pie XII, — je ne sais et je m'en excuse ! — disait, en effet, que seul le père de famille est capable de faire ce discernement, c'est sa charge et il en a la responsabilité ; seule

L'Eglise peut le faire et non pas n'importe quel chrétien. Ce n'est pas moi, ce ne sont pas mes frères, ce ne sont pas tous ceux qui sont au milieu des hommes qui peuvent dire : « Voilà le nouveau et voilà l'ancien, voilà ce qui n'est plus valable, voilà ce qui reste actuel. » Le père de famille avisé, celui qui a été mis à la tête de la maison pour cela, c'est vous-mêmes, établis pasteurs de l'Eglise. Mais justement pour tirer de l'Evangile son contenu total, sans le mutiler ni l'alourdir, il faut la foi d'Abraham allant jusqu'au « Dieu y pourvoira », acceptant de sacrifier ce qui nous est le plus cher dans la conviction que « Dieu nous garde pour quelque chose de meilleur » (*Hé* 11, 40) et que « tout contribue au bien de ceux que Dieu aime » (*Rm* 8, 28).

MARDI, 17 FÉVRIER 1970

8. Le piège de la double fidélité

Ce matin, nous considérons Abraham dans son unique fidélité, celle du « Dieu y pourvoira » : Abraham refuse d'entrer en conflit à l'intérieur de lui-même entre son amour pour Isaac avec tout ce que ce fils représentait pour lui, à la fois son « chéri » et le fruit de la Promesse, et l'ordre si incompréhensible du Seigneur.

Ce soir, je ne voudrais pas vous ramener en plein au milieu des problèmes et des agitations d'aujourd'hui. Je sais bien que cette retraite où vous êtes doit être spirituelle, et que Jésus vous dit comme aux apôtres quand ils étaient surmenés : « Venez à l'écart, reposez-vous », et tous, alors, partent dans un lieu désert (*Mt 14, 13, Mc 6, 31-32*). Mais, vous le savez aussi, à peine les apôtres sont-ils arrivés dans ce lieu plus tranquille où Jésus les a menés, que l'on accourt de tous côtés, on les devance même et quand ils débarquent à l'endroit où ils devaient faire cette retraite, si l'on peut dire, voilà qu'il y avait « une grande foule » et Jésus « a pitié d'elle » et « se met à les instruire ». Nous aussi, sans perdre un regard vraiment spirituel sur notre Sei-

gneur Jésus et l'Eglise, nous revenons ce soir au milieu des hommes et de leurs angoisses, nous arrêtant au drame de l'unique ou de la « double fidélité », suivant une expression qui a fait fortune en France. En effet, ce mot fut employé pour la première fois à propos des prêtres-ouvriers lors de la crise de 1953-54 : on parlait alors d'une double fidélité au monde ouvrier d'une part et à l'Eglise de l'autre. Mais je crois que ce mot de *double* fidélité est un piège. Je ne vous en parlerais certes pas si ce n'était qu'un épisode d'un douloureux événement du passé : mais nous sommes là au cœur d'un des problèmes les plus actuels chez les chrétiens d'aujourd'hui.

Je m'excuse également de partir ainsi d'un exemple français : Vous savez que c'est un défaut qu'on nous reproche souvent : il semble que nous, Français, nous croyons toujours que nous avons des solutions à apporter au monde entier ! Etant un jour en Pologne, je rencontrai Mgr Kominek qui m'ouvrit ses bras avec un sourire plein de bonté, démentant ainsi la malice de ce qu'il allait me dire : « Ah ! père Loew, vous voici en Pologne ! Eh ! bien, qu'est-ce que vous venez nous apporter pour nous réformer l'Eglise de Pologne ? En France, ça ne marche pas toujours très bien vos affaires..., mais vous, les Français, vous avez toujours des remèdes pour tous les autres pays ! » Et j'ai répondu : « Oh ! vous savez, Monseigneur, ce n'est pas que nous ayons tellement de remèdes ! Seulement, en France, nous avons souvent attrapé la maladie avant les autres. Ce n'est pas que nous soyons meilleurs médecins, mais nous avons été malades bien avant tous :

alors peut-être savons-nous mieux, parce que nous sommes passés par-là, non pas le remède, mais ce qu'est la maladie elle-même. »

Si je vous parle donc de la maladie de cette double fidélité, ce n'est pas que je prétende apporter des remèdes ! mais il y a là simplement un mal que je connais bien, un mal qui n'est pas seulement celui d'un groupe d'hommes restreint, mais bien celui qu'on rencontre dès que l'on a à vivre des fidélités apparemment contradictoires, et qu'il nous faut cheminer dans les patiences obscures de la foi : prêtres-ouvriers, fidèles au monde ouvrier et fidèles à l'église ; crise de missionnaires dans les pays du tier-monde, ayant à choisir entre évangélisation ou révolution, valeurs humaines ou valeurs du Royaume — je veux être fidèle à toutes les valeurs humaines et je veux être fidèle aux valeurs du Royaume comme si elles s'opposaient, c'est le drame de la crise moderniste d'autrefois —, fidélité à la raison et à la science ou fidélité à la foi ? Fidélité à l'Eglise ou fidélité au monde ? Il me semble qu'à travers tout cela, nous devons vivre, imitant Abraham, dans une unique fidélité.

On cherche à l'heure actuelle — et le Concile a bien été cela aussi — à renouer une « communauté de destin » avec les hommes de notre temps, à combler cette coupure, ce fossé qui empêchait le cardinal Suhard de dormir, à être compris des hommes, ainsi que le dit si bien *Gaudium et spes*. Or, cette idée de communauté de destin mérite qu'on s'y arrête. Deux hommes, comme le père Lebreton, quand il était encore

tout débutant dans *Economie et Humanisme*, et Gustave Thibon, l'avaient senti profondément.

Le père Lebret avait connu ce qu'était la communauté de destin à travers les marins-pêcheurs de l'Atlantique, des gens dont la vie était pauvre, difficile, mais où tous étaient unis dans une solidarité réelle. En effet, quand la barque de pêche ou le chalutier revenait au port avec sa cargaison de poissons, il n'y avait pas de salaires pour les uns et les autres, mais on partageait le produit de la pêche en un certain nombre de parts. Le bateau, le commandant, les marins, chacun avait droit à un certain nombre de parts et le mousse avait droit à une demi-part ou à un quart de part. Si la pêche était bonne tout le monde avait une part plus forte, si la pêche était mauvaise tout le monde avait une part plus réduite.

Gustave Thibon, dans son village de la vallée du Rhône, avait bien vu, lui aussi, cette communauté de destin : il y avait des paysans riches avec des terres plus vastes, des paysans pauvres avec des terres plus petites, mais tout le monde regardait le ciel, le ciel météorologique ! avec la même angoisse, sachant que s'il pleuvait ou s'il grêlait, la récolte de tous serait abîmée, et si le temps était beau, la récolte de tous serait belle. Tous, à cause du soleil et de la pluie, étaient en communauté de destin. Et même le marchand de galoches regardait le ciel avec autant d'inquiétude que le paysan, car si la récolte était mauvaise, il savait bien que les paysans ne lui achèteraient pas de souliers cette année-là. Tandis que, lorsque plus tard est venu un fonctionnaire, facteur ou instituteur, plus ou moins bien payé, parfois

mal payé, mais payé vaille que vaille à la fin du mois, que le temps soit beau ou que le temps soit mauvais, il n'était pas en communauté avec les paysans du village, son destin était différent.

Le destin d'un individu est donc l'ensemble des événements qui affectent son existence et il y a communauté de destin entre plusieurs hommes lorsque ces hommes partagent spirituellement ou matériellement la même existence. Et lorsque nous, prêtres-ouvriers, avons tenté de vivre en communauté de destin avec le monde ouvrier, il nous semblait qu'il fallait essayer de vivre spirituellement, matériellement la même existence que lui, être soumis aux mêmes risques et poursuivre les mêmes buts. Et il est certain que cet effort de communauté de destin produit de beaux fruits et qu'il n'est pas autre chose que le levain qui se mêle à la pâte, le sel mélangé au plat qu'il doit saler : si le sel reste dans la salière, à quoi sert-il ?

Mais, c'est là où j'arrive à la double fidélité, il s'est produit un choc. Et si je vous en parle, c'est que j'ai vu se produire ce même choc dans certains pays d'Amérique latine, et que je pense qu'il entre pour beaucoup dans le drame de tant de chrétiens et de prêtres à l'heure actuelle. A partager totalement la vie d'un groupe d'hommes on subit un choc, on découvre dans cette communauté de destin, dans ces mêmes risques partagés et cette manière de vivre semblable à la leur, quelque chose que l'on ne soupçonnait pas. Pour reprendre l'exemple des prêtres-ouvriers, mais à seul titre d'exemple, nous connaissions auparavant le

monde ouvrier « du dehors », à travers des livres, des statistiques, même des rapports de militants ouvriers, et nous connaissions notre Eglise, dont nous étions, « du dedans ». Mais lorsque nous sommes allés travailler comme ouvriers, nous avons connu le monde ouvrier du dedans et un tas de petits événements qui n'avaient l'air de rien réagissaient profondément sur nous. J'insiste : de petits événements. Ça peut être une brouette mal graissée lorsque, comme docker, on a à pousser et tirer toute la journée de lourdes charges de 100, 200, 300 kilos : cela va assez bien si la brouette est bien graissée, mais si elle est mal graissée, la fatigue est triple, plus rien ne va et on est tout prêt à prendre à témoins le ciel et la terre que le patron pourrait vraiment faire graisser le chariot.

Je me souviens d'un tout petit fait qui n'est guère à mon honneur, je le reconnais, mais qui vous fera peut-être sentir ce que c'est : j'étais un jour à travailler dur, peinant, soufflant, lorsque passa un groupe de techniciens visitant le port, — des hommes bien habillés, avec un beau veston, une belle cravate, des gens qui respiraient la joie de vivre et, mon Dieu, c'était tout normal ! Ils étaient en excursion, que sais-je ? ou bien en voyage d'étude. Et moi, fatigué, suant, voyant ces hommes à l'aise, heureux, devisant, je me suis dit : « Mon Dieu, si l'un d'entre eux pouvait se prendre le pied dans un cordage et se flanquer par terre, on rirait bien cinq minutes ! » Vous voyez, je ne souhaitais pas qu'il se casse une jambe, non, vraiment pas ! Mais enfin qu'il soit un peu ridicule, cinq minutes seulement, et ça aurait fait plaisir. Voyez, je ne présente pas

cela comme un exemple de sainteté, loin de là, mais j'ai bien compris, ce jour-là, ce qu'est le monde ouvrier vu du dedans et non plus du dehors !

Et de même on ne comprend ce qu'est le monde, ce grand monde si agité, en ébullition, d'Amérique latine, d'Afrique ou d'ailleurs que si on le voit du dedans, avec des injustices que l'on ne soupçonnait pas, des complicités, des omissions dont on n'avait pas idée et qui viennent souvent de ceux-là mêmes dont nous faisons partie. A ce moment-là, se produit en nous ce que l'on peut appeler un choc au sens le plus fort du mot, un choc traumatique comme on parle d'un choc chirurgical. Je vous en donne la définition médicale : une dépression profonde de l'organisme avec baisse de pression sanguine, absence de réaction des centres nerveux, modification des vaisseaux capillaires. Transposez cela au plan spirituel : l'homme intérieur se déprime devant ce choc parce qu'autrefois il voyait le monde ouvrier du dehors et l'Eglise du dedans, et maintenant il voit le monde ouvrier du dedans et l'Eglise du dehors, à travers les yeux des incroyants. Alors tout s'enchaîne : dépression de l'organisme, baisse de pression — baisse de pression spirituelle —, absence de réaction de nos centres nerveux qui sont la foi, l'espérance, la charité.

Or, chaque fois que l'on découvre un nouvel univers, on reçoit ce choc. Les cosmonautes qui, les premiers, sont partis dans ces accélérations ou ces décélérations prodigieuses, connaissent ce qu'ils appellent le voile noir, un moment pendant lequel ils savent qu'ils perdent conscience — et c'est pour cela qu'on éduque

leurs réflexes d'une manière telle qu'ils continuent à faire ce qu'il faut pendant ce voile noir, même s'ils n'ont plus très bien conscience. Pour un chrétien c'est l'obéissance, une obéissance qui doit être suffisamment vive pour qu'à ce moment-là, même s'il ne voit plus très clair, il sache avoir les réflexes voulus. Vous savez aussi que les premiers plongeurs sous-marins, qui ont franchi les profondeurs extraordinaires qu'on atteint à l'heure actuelle, ont connu ce qu'ils ont appelé, eux, l'ivresse des profondeurs : à un moment donné, par l'effet d'échanges gazeux dans le sang, ils ont été pris dans un état d'euphorie, ont enlevé leur masque et sont morts horriblement.

Pour le chrétien, laïc ou prêtre, le choc aboutit à une tentation qui n'est pas vulgaire, c'est la tentation noble, celle même que Notre Seigneur Jésus Christ a éprouvée après le miracle de la multiplication des pains, lorsque les Juifs sont venus le trouver et lui ont dit : « Sois notre roi » (*Jn* 6, 15). Que signifiait cet appel ? Si les Juifs venaient chercher ce rabbi Jésus pour être leur roi, ce n'était pas pour leur faire de la liturgie, c'était vraiment pour chasser les Romains dehors, pour prendre en main tout le temporel !

Où, je pense que c'est cela le choc et la raison du choc qu'ont éprouvé, hier, tant de prêtres qui étaient généreux, des prêtres de valeur ; c'est cela le choc qu'éprouvent aujourd'hui tant de prêtres dans les pays en ébullition : une tentation noble, mais une tentation quand même, devant des situations nouvelles et un monde inconnu jusqu'alors. C'est peut-être aussi le choc que le monde a connu au moment de la décou-

verte de l'Amérique, quand on a réalisé qu'il y avait vraiment des hommes qui n'avaient jamais pu entendre le message du Sauveur. La théologie d'alors a vacillé.

Quel est le remède à ce choc initial ? Ne pas envoyer ? Ce n'est pas une solution. Notre Seigneur Jésus a dit : « Allez jusqu'aux confins du monde, allez partout », et la foi n'est pas faite pour être protégée dans une serre, mais bien pour être vécue en plein vent et en plein air. Une autre solution serait d'aller se plonger au milieu des hommes comme plonge un sous-marin : les sous-marins sont totalement immergés dans l'eau, mais au fond sont très peu nautiques, si j'ose dire ! Un sous-marin s'arrange pour n'avoir vraiment aucun contact intérieur avec l'eau. C'est tout différent de la barque de l'apôtre Pierre qui, elle, était sur l'eau : et les embruns et les vagues entraient dans la barque ; elle n'était pas du tout ce sous-marin, — ghetto vraiment entouré d'eau et complètement séparé d'elle. Posons-nous la question : Ne croyons-nous pas bien souvent être en plein au milieu des hommes, nos frères, alors que nous y sommes comme un sous-marin bien préservé d'eux tandis que la barque de Pierre, elle, connaît toutes les fluctuations de la tempête, de la navigation. Elle est vraiment, elle, en communauté de destin avec les flots.

Il me semble que, pour échapper au piège de la double fidélité, il nous faut distinguer soigneusement deux choses (1). Dans la communauté de destin que

(1) Tout cela avait été dit dans l'un des tout premiers numéros d'*Économie et Humanisme*, dès 1947, par Gustave THIBON.

nous voulons vivre avec les hommes, il y a la communauté de ressemblance : je veux devenir semblable, comme un paysan d'Italie ressemble à un paysan de France ou à un paysan du Brésil ; ils ont les mêmes rythmes de vie, la même dépendance des intempéries, du soleil. Ils se ressemblent. De même un métallurgiste de la Fiat et un métallurgiste de chez Renault ont une vie semblable, comme l'ont deux matelots, même si l'un navigue sur le Pacifique, et l'autre dans la Méditerranée : mêmes travaux, même genre de vie, leurs destinées se ressemblent. Mais cette communauté de ressemblance ne peut être poussée jusqu'au bout. Elle doit exister, sans quoi il n'y a pas de contact ; mais si nous voulons pousser la ressemblance jusqu'au bout, nous aboutissons à l'absurde et à la catastrophe.

J'ai eu bien souvent la visite de jeunes filles pleines de bonne volonté qui me disaient : « Moi, je ne veux pas être religieuse, parce que les religieuses sont trop différentes des autres femmes ; moi, je veux être comme la femme la plus malheureuse du quartier. Je veux être semblable — et elles appuyaient sur le mot semblable — à la femme la plus malheureuse du quartier. » Alors je répondais : « Mais c'est merveilleux cela, de vouloir être comme la personne la plus malheureuse du quartier. Mais qu'allez-vous faire pour être semblable ? Eh bien ! d'abord vous allez vous marier, parce que les personnes du quartier sont mariées ; mais surtout vous allez chercher un mauvais mari parce que si vous trouvez un bon mari, vous ne serez jamais malheureuse, — par définition vous serez heureuse ! Donc, trouvez un mauvais mari, un mari qui boive, qui

vous batte, qui vous fasse un enfant aussi souvent que ça peut se faire, avortements compris... Mais, quand vous en serez là, je doute que vous soyez la femme la plus malheureuse du quartier, car en fait, elle, elle n'a pas choisi d'être malheureuse tandis que vous, vous l'aurez choisi et vous ne serez donc jamais semblable à la plus malheureuse. »

Non, nous ne serons jamais tout à fait semblables. Je ne serai jamais semblable aux pauvres du Brésil qui sont nés pauvres, et même si je devenais aussi pauvre qu'eux matériellement, j'aurais tout le trésor de la foi, tout le trésor de la culture, toutes ces choses que je ne peux pas enlever de moi-même. La communauté de ressemblance aboutit à une impasse. Encore une fois, il faut une certaine ressemblance, s'il n'y a pas de ressemblance, ce sont deux mondes qui n'ont aucun contact l'un avec l'autre ; mais cette ressemblance ne peut pas être poussée jusqu'au bout.

La vraie communauté, celle qui peut être poussée jusqu'au bout, c'est la communauté d'interdépendance ou de solidarité organique. Lorsque nous sommes semblables, l'inondation du paysan de France n'affecte pas le paysan d'Italie, la faillite d'une firme automobile n'affecte pas l'autre firme, le naufrage de l'un ne fait pas naufrager l'autre. Tandis que deux métallurgistes associés, deux matelots associés, deux paysans associés, au contraire, non seulement vivent l'un *comme* l'autre et se ressemblent, mais surtout ils vivent l'un *par* l'autre. Ils ne sont pas seulement semblables, mais ils sont solidaires, et c'est à cela, à cette solidarité que nous devons tendre.

Quand la communauté de ressemblance, de similitude, s'érige en absolu, elle engendre la division et le conflit, car elle s'oppose fatalement à d'autres, son intérêt particulier lui cachant le bien commun plus large. Elle crée des exclusivismes, des blocs, et aboutit forcément à des luttes de classes, de milieux ou de nations. Tandis que lorsqu'on est d'abord solidaire, alors on peut avoir vraiment une communauté de destin totale sans renoncer à rien de ce que l'on est soi-même ni à ce que l'on doit donner aux autres.

Le plus bel exemple de la communauté de destin totale dans la dissemblance la plus absolue, c'est mon cerveau et mon cœur. Il n'y a pas deux organes aussi dissemblables qu'un cerveau et un cœur, mais ils sont tellement liés l'un à l'autre, tellement solidaires l'un de l'autre, tellement interdépendants l'un de l'autre que si l'un ne fonctionne pas, l'autre est au plus mal. Et mon cerveau est beaucoup plus proche de mon cœur que du cerveau de mon voisin qui peut bien attraper une attaque d'apoplexie pendant que je continue à me porter au mieux ! Mais de mon cerveau à mon cœur, il y a communauté d'interdépendance. Il ne s'agit plus tellement alors d'être exactement semblable aux autres. Nous ne mettons plus notre espoir dans une ressemblance que nous poussons jusqu'à l'absolu, même si, encore une fois, il faut une certaine similitude : pour sauver un noyé, il faut que je me jette à l'eau avec lui, ce n'est pas du bord du rivage que je lui dirai : « Fais comme ça pour te sauver. » Il faut bien que je me jette à l'eau avec lui, mais il faut quand même que je sache

nager mieux que lui, sinon il y aura probablement deux noyés au lieu d'un seul.

Voilà donc ce qui, me semble-t-il, est le piège de la double fidélité, piège parce que chaque fois nous prenons cette double fidélité au plan matériel qui est le plan de la similitude et non pas au plan formel qui est le plan de la solidarité.

Une sécularisation qui ne peut se justifier par une finalité apostolique prochaine, et donc une solidarité profonde, aboutit fatalement à une désintégration. Permettez-moi de conclure à nouveau par un texte de Madeleine Delbrêl, car elle a connu, elle aussi, le même drame, elle a été tentée, elle aussi, à un moment donné de devenir semblable aux communistes. Or, voilà ce qu'elle disait, et transposez cela à tous les problèmes d'aujourd'hui : « Il nous faut savoir » — elle parlait là du monde ouvrier, mais c'est vrai pour le tiers-monde, c'est vrai pour ceux qui seront en contact avec le monde nouveau du milieu scientifique —, « il nous faut savoir que le partage de la mentalité et de la sensibilité d'un milieu ouvrier, le partage de ses aspirations et de ses rejets, même si nous les rectifions et si nous les épurons, constitue s'il est notre seul témoignage un contre-témoignage de notre mission, même si nous l'épurons, même si nous le rectifions. Nous ne devons jamais laisser s'établir une équivoque sur le fait que Dieu pour nous est le seul bien absolu et grâce à qui tous les autres biens sont bons parce que venant de lui (1). »

(1) Madeleine Delbrêl. *Nous autres, gens des rues*, p. 167. Le Seuil.

(2) *Ibid.* p. 274.

C'est cela la grande solidarité et en même temps la grande dissemblance avec les hommes. Dieu est le seul bien absolu, mais bien sûr ce Dieu, ce Bien que nous disons absolu « ne présentera une hypothèse de vraisemblance que si nous prenons au sérieux, comme venant de lui, les biens réels que désirent les hommes et les maux réels que sont pour les hommes la privation de ces biens ». Cette solidarité profonde, Madeleine l'exprimait encore dans ces quelques mots : « Quand nous pleurerons avec ceux qui pleurent parce qu'un enfant est mort qui aurait pu ne pas mourir ; parce qu'un homme mutilé aurait pu ne pas l'être ; parce qu'un homme a passé vingt ans en prison et qu'il aurait pu ne pas les passer, alors peut-être saurons-nous espérer avoir un cœur qui ressemble, par l'espoir, au cœur même de Jésus Christ (2). »

MARDI, 17 FÉVRIER 1970

9. Le déraciné qui loge Dieu

Lorsque, et il en fut ainsi pour Abraham, une seule fidélité remet tout entre les mains de Dieu et marque la vie d'un homme, Dieu manifeste alors sa générosité incomparable. Nous allons le voir en prolongeant notre regard sur Abraham, — qui est en même temps un regard sur notre salut, sur Jésus, l'Isaac spirituel, sur la postérité d'Abraham qui est l'Eglise —, en voyant Abraham le déraciné recevoir chez lui son Dieu. Voilà, en effet, qu'Abraham qui a tout quitté, va loger son Dieu. Cette rencontre avec le père des croyants, est aussi la plus étonnante apparition de Dieu :

« Yahvé lui apparut au chêne de Mambré, tandis qu'il (Abraham) était assis à l'entrée de la tente, au plus chaud du jour. Ayant levé les yeux, voilà qu'il vit trois hommes qui se tenaient debout près de lui : dès qu'il les vit, il courut de l'entrée de la tente à leur rencontre et se prosterna à terre. Il dit : « Mon Seigneur, je t'en prie, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, veuille ne pas passer près de ton serviteur sans t'arrêter. Qu'on apporte un peu d'eau, vous vous laverez les

pieds et vous vous étendrez sous l'arbre. Que j'aille chercher un morceau de pain et vous vous réconforterez le cœur avant d'aller plus loin ; c'est bien pour cela que vous êtes passés près de votre serviteur ! » Ils répondirent : « Fais comme tu as dit » (*Gn 18, 1-5*).

Ainsi, pour la première fois, Dieu prend place à la table des hommes. Et il le fait comme quelqu'un qui demande l'hospitalité. Il est bon de contempler la simplicité de la scène : nous connaissons même le menu qu'Abraham va commander à Sara ; des galettes, du caillé, du lait, du veau tendre ! Quelle intimité dans cette toute première théophanie sans nuées, ni tonnerres, ni éclairs ! Et quelle disponibilité chez Abraham : Il « se hâta vers la tente auprès de Sara et dit : « Prends vite trois boisseaux de farine, pétris et fais des galettes. » Puis il courut au troupeau et prit un veau tendre et bon ; il le donna au serviteur qui se hâta de le préparer. Il prit du caillé, du lait, le veau qu'il avait apprêté et plaça le tout devant eux ; il se tenait debout près d'eux, sous l'arbre, et ils mangèrent » (*Gn 18, 6-8*). Et Dieu regarde avec amour ce remue-ménage et attend que tout soit prêt.

Si nous allons maintenant à l'autre bout de la Sainte Ecriture, nous trouvons la même intimité dans le repas de l'Apocalypse : « Voici que je me tiens à la porte et je frappe, dit le Seigneur : si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi » (*Ap 3, 20*) (toujours cette écoute et cette ouverture du cœur).

Eh bien ! entre ce premier repas du Seigneur au chêne de Mambré, avec Abraham, et ce dernier souper

de l'Apocalypse, s'inscrit toute l'histoire des rencontres de Dieu et de l'homme. Et chaque fois Dieu ne s'impose pas, il se propose, il se présente comme quelqu'un, on peut le dire, de nécessaireux. Avec Abraham il est debout devant la tente, il ne dit rien. Dans l'Apocalypse également : « Je me tiens à la porte et je frappe. » Jamais Dieu n'enfoncé la porte. Ce Seigneur qui tient la clé de David et dont il est dit : « S'il ouvre personne ne pourra fermer au monde, s'il ferme personne ne pourra ouvrir » (*Is 22, 22*), ce Seigneur ne vient jamais crocheter la porte avec sa clé pourtant universelle. Il préfère accepter le : « Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu » (*Jn 1, 11*). Cela, il faut le graver dans notre cœur pour ne pas manquer la rencontre de Dieu quand il viendra loger chez nous, c'est toute l'histoire du Cantique des Cantiques.

Rappelons-nous le leitmotiv du Cantique des Cantiques qui revient à la fin de chacun des poèmes jusqu'au dernier, ce que dit le Bien-Aimé, qui est le Seigneur : « Je vous en conjure, n'éveillez pas, ne réveillez pas la bien-aimée avant l'heure de son bon plaisir. » Voilà Dieu qui respecte la liberté de la bien-aimée et la bien-aimée, elle, a aussi son leitmotiv : « Je dors mais mon cœur veille. » Oui, mon cœur veille, il y a bien quelque chose qui attend en lui, mais je dors ! Et notre Dieu attend l'heure de notre bon plaisir : « N'éveillez pas, ne réveillez pas la bien-aimée, ne réveillez pas l'âme de chacun de nous, ne réveillez pas Israël avant l'heure de son bon plaisir, avant qu'elle ne le veuille. » Tout va dépendre de la libre volonté de l'épouse et sera en même temps subordonné à son

repentir. Nous voyons en même temps combien Dieu attend et quelle est la réponse de la bien-aimée, c'est-à-dire les malheureux et pitoyables prétextes que nous invoquons. Elle a entendu les mots les plus tendres : « Ma colombe, ma parfaite », et pourtant elle reste assoupie.

Nous arrivons au quatrième poème et l'épouse redit encore la même chose : « Je dors mais mon cœur veille. » Mais le Seigneur insiste, elle s'éveille : « J'entends mon Bien-Aimé qui frappe », toujours l'écoute et alors suivent les paroles si douces de Dieu : « Ouvre-moi, ma sœur, mon amie, ma colombe, ma parfaite ! » Voilà vraiment comment Dieu s'y prend avec nous quand il veut nous dire des mots d'amour. Oh ! je sais bien qu'à d'autres moments, il nous reprochera : « Tu es une colombe naïve et sans cervelle », mais ici ce ne sont que des mots de tendresse : « Ouvre-moi, ma sœur, mon amie, ma colombe, ma parfaite ! Car ma tête est couverte de rosée, mes boucles, des gouttes de la nuit. » L'Époux est venu de loin, — il a marché durant la nuit. Devant cet appel, que va faire l'épouse ? Ouvrir son cœur et ses bras ? Vous savez la réponse complètement absurde, déroutante de la bien-aimée :

« J'ai ôté ma tunique
comment la remettrais-je ?
J'ai lavé mes pieds,
comment les salirais-je ? »

Invoquer je ne sais quels prétextes de soucis ménagers pour ne pas ouvrir au Bien-Aimé : Je vais me salir

les pieds, je ne suis pas en état, quelles pauvres raisons ! Et vous savez la suite :

« Mon Bien-Aimé a passé la main
par le trou de la porte. »

Il a quand même essayé de voir s'il pouvait entrer ; devant cette muette insistance, le ridicule de son refus apparaît à l'épouse : « et du coup mes entrailles ont frémi ». Elle n'hésite plus : « Je me suis levée pour ouvrir à mon Bien-Aimé, et de mes mains a dégoutté la myrrhe, de mes doigts la myrrhe vierge, sur la poignée du verrou. » Mais il est trop tard, il ne reste plus que la trace du parfum du Bien-Aimé :

« J'ai ouvert à mon Bien-Aimé,
mais tournant le dos, il avait disparu !
Sa fuite m'a fait rendre l'âme.
Je l'ai cherché, mais ne l'ai point trouvé,
Je l'ai appelé, mais il n'a pas répondu ! »

Ah ! oui, maintenant elle peut courir, elle peut aller dans la ville à sa recherche :

« Avez-vous vu mon Bien-Aimé,
celui que mon cœur aime ? »

C'est trop tard ! Les vains prétextes ont tout gâché !

Mais revenons à Abraham qui, lui, est toujours disponible : Abraham donc est là, il voit ces trois

hommes ; il court, il n'attend pas qu'on l'appelle, il court de l'entrée de la tente à leur rencontre, il se prosterne à terre. Il pense offrir l'hospitalité à trois voyageurs : Dieu est devant lui, Abraham ne le sait pas encore.

Devant ce mystère de Dieu qui attend, nos réponses sont tellement différentes : la Samaritaine (*Jn* 4) ergo-tera quand, au puits de Jacob, Jésus lui dira : « Donne-moi à boire. » Et nous, comment réagissons-nous devant le grand repas du sacrifice de Jésus qui, lui, nous dit : « J'ai désiré avec ardeur manger cette Pâque avec vous avant de souffrir » (*Lc* 22, 15). Serons-nous comme les pèlerins d'Emmaüs (*Lc* 24, 13-32) qui, après avoir entendu Jésus leur expliquer « ses souffrances pour entrer dans sa gloire », voulurent sceller la rencontre par un repas : « Il fit semblant d'aller plus loin. Mais ils le pressèrent en disant : « Reste avec nous, car le soir tombe et le jour déjà touche à son terme. » Alors ils le reconnaissent à la fraction du pain parce que, eux aussi, sont disponibles à Dieu comme Abraham. Et tout est aussi simple qu'à Mambré.

A travers tout cela, nous apprenons à reconnaître le visage du Seigneur incognito comme il l'est avec Abraham, avec les pèlerins d'Emmaüs, et nous devenons capables de le reconnaître. Dans ces « trois hommes » de l'apparition au chêne de Mambré, toute la tradition et l'iconographie orthodoxe reconnaissent déjà comme une première présence de la Trinité sainte.

Cette présence à la fois réelle et secrète de Dieu dans l'hôte qui se présente, Jésus la proclamera comme un dogme primordial : « J'ai eu faim et vous m'avez

donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli. nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venus me voir... Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (*Mt 25, 35-40*).

Et accueillir le Christ Jésus est recevoir au plus intime de notre être la Trinité Sainte : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure » (*Jn 14, 23*).

Ainsi chaque fois que nous nous ouvrons au partage fraternel, c'est le Seigneur lui-même que nous accueillons. Et c'est là une question de vie ou de mort, pour tous, dans le monde d'aujourd'hui : pour la moitié des hommes, en effet, la question de vie ou de mort est d'avoir du pain, tandis que pour l'autre moitié des hommes, la question de vie ou de mort spirituelle est de partager le pain...

Mais toutes ces présences ne doivent pas amoindrir la Présence, l'unique et l'incomparable. Au-delà, en effet, infiniment au-delà de toutes ces présences déjà merveilleuses où le Seigneur lui-même est accueilli à travers l'hôte qui vient, le pauvre, le petit, au-delà de tout cela, le Christ est vraiment « Emmanuel », Dieu avec nous. Ce qui n'était qu'un passage fugitif auprès du chêne de Mambré, ce qui ne fut qu'un instant avec la Samaritaine, une marche avec les pèlerins d'Emmaüs, est maintenant pour nous la Présence permanente du Seigneur. C'est là le trésor de l'Eglise qui surpasse tous les autres. Quelle perte irréparable quand

les hommes ne savent plus reconnaître la présence permanente du Seigneur dans son Eucharistie ou la réduisent à un simple repas fraternel. Je voudrais tout simplement ici rappeler deux souvenirs, parce que ceux-là ont changé ma vie.

Je vous disais ce matin qu'étant encore incroyant, j'avais été à la Valsainte. J'avais demandé aux chartreux s'ils voulaient bien m'accueillir pour quelques jours de recherche. Je désirais véritablement savoir si Dieu existait ou non. Or, à la Valsainte, je me suis trouvé comme acculé à ce mystère de l'Eucharistie auquel je ne songeais nullement. Et si aujourd'hui je suis là au milieu de vous, c'est bien à cause de lui. Le père hôtelier m'avait bien reçu. Il m'avait écouté. Je m'attendais à ce qu'il me fasse toute une apologétique et j'étais prêt à cela. Je me disais : « Tu vas chez des curés, ils vont te raconter tout un catéchisme. » Mais lui m'avait écouté et m'avait seulement dit : « C'est bien, vous êtes dans la bonne voie, continuez. » Il m'avait montré la chapelle : « Si vous voulez y aller, vous irez. » Moi, j'allais à la chapelle sans savoir, sans comprendre. Quand un office commençait, je me mettais à genoux parce que je pensais que c'était la tenue correcte : mais ces offices des chartreux n'en finissaient plus, et fatigué d'être à genoux, je m'asseyais enfin. Crac ! c'était l'élévation, tout le monde se mettait à genoux, j'allais exactement à contre-temps ! C'était la Semaine Sainte. Un matin, pendant l'office, je vois à un moment donné les moines quitter leurs stalles et venir se ranger autour de l'autel où célébrait le Père Abbé, puis je vois les frères sortir de derrière les grilles du

jubé et venir également se mettre autour de l'autel : et les retraitants enfin descendre par un escalier en colimaçon, et venir, eux aussi, participer à ce même cercle autour de l'autel. Et, moi, je me trouve seul dans un coin, loin de tous, au moment où la sainte Communion était donnée : c'était la messe du Jeudi saint. Tout seul, dans la tribune ! Et là, vraiment, j'ai senti que ou bien ces hommes, moines, frères, retraitants étaient fous — en allant avaler je ne sais quelle pastille —, ou bien vraiment c'était moi l'aveugle et qui ne comprenais pas ce dont il s'agissait. Or, je voyais ces chartreux, je constatais leur calme, leur équilibre, je découvrais ces hommes capables de vivre une vie entière dans le silence, dans la solitude, je ne pouvais pas me dire qu'ils étaient des fous. J'étais bien obligé de penser, même inconsciemment, que véritablement il y avait là un je-ne-sais-quoi qui me dépassait, une Présence sainte au-delà du visible.

Cela a été le point de départ : je ne croyais toujours pas en Dieu, mais désormais j'allais le chercher avec la certitude que l'invisible pouvait exister. Plus tard, Dieu s'est révélé à moi comme une certitude ; mais Jésus Christ, n'était-ce pas une légende ? Un jour, j'ai pu comprendre que si Dieu était Dieu, au-delà de toutes nos limites, il était capable d'aimer le monde jusqu'à lui donner son Fils ; que si Dieu était l'Amour, il était capable de venir parmi nous dans son Fils : alors j'ai cru au Seigneur Jésus. Mais une question se posait encore : j'avais été baptisé catholique, mais élevé vaguement dans le protestantisme ; allais-je être catholique ou protestant ? Je décidai de fréquenter la Cène

protestante pour voir ce qu'il en était, mais chaque fois que je demandais à des amis protestants ou à des pasteurs de m'expliquer ce qui se passe à la Cène, chacun me donnait sa réponse personnelle : un souvenir,... une mémoire,... un repas fraternel... J'étais seul, je ne voyais aucun prêtre (j'avais quitté la Valsainte au bout de huit jours) ; mais quand je lisais dans l'Évangile : « Ceci est mon Corps ; ceci est mon Sang », je me retrouvais à la Valsainte, à la tribune, seul dans le coin gauche, en face de tous ces moines qui, depuis le temps de Jésus jusqu'à aujourd'hui, redisaient : « Ceci est mon Corps ; ceci est mon Sang » et recevaient avec adoration le corps du Christ.

Et si, en définitive, avec la grâce de Dieu et poussé par elle bien sûr, j'ai choisi le catholicisme, si, après six mois de réflexion, je suis allé voir un prêtre en lui disant : « Je veux être catholique », c'est à cause de ce trésor unique de l'Eucharistie et parce que seule l'Eglise me paraissait être fidèle au : « Ceci est mon Corps ; ceci est mon Sang. » Cela a été plus fort que toutes mes difficultés car étant incroyant, élevé dans une famille socialiste, vous pensez bien que l'Eglise, c'était un gros morceau à avaler, avec toutes les idées fausses qu'on peut avoir dans la tête : il y avait Galilée, il y avait les papes de la Renaissance et il y avait tant encore. Mais tout cela ne pesait guère, en définitive, devant cette fidélité de l'Eglise catholique à la parole : « Ceci est mon Corps ; ceci est mon Sang. » Que rien ne vienne diluer ou énerver la certitude bimillénaire de ce trésor qui porte et rassemble notre foi.

Un second souvenir maintenant, plus récent, nous

ramène à Abraham. Il y a cinq ou six ans, ça n'allait pas bien ; nous avions de grandes difficultés, et je suis allé voir notre évêque, un homme que je vénère, un vrai père pour nous. Mais il s'est trouvé que ce jour-là, par je ne sais quelle mystérieuse circonstance, mon évêque si bon, à qui je voulais parler vraiment à cœur ouvert, m'a répondu, si j'ose dire, à coups de droit canon ! Il n'avait peut-être pas tort, d'ailleurs ; mais ce n'était vraiment pas de cela dont j'avais besoin, en tout cas ce n'était sûrement pas cela que j'attendais, ce jour-là, de lui. Et je me vois encore revenir, non vraiment désespéré, mais profondément malheureux. Tout me paraissait absurde, cette grande ville avec les autos dans tous les sens, les feux verts, les feux rouges, les gens qui s'arrêtent, les gens qui repartent, les piétons qui attendent ou qui passent comme un troupeau de moutons, et je me disais : « Vraiment, mais ce monde est complètement fou ! Tous ces gens que je vois, cette espèce de fourmilière agitée, qu'est-elle ? Qu'est-ce que notre pauvre humanité ? Et mon évêque vaut-il mieux ? »

Dans ma peine je me rappelais les grandes heures où Abraham, debout devant Dieu, intercédait pour Sodome : « Vas-tu vraiment supprimer le juste avec le pécheur ? Peut-être y a-t-il cinquante justes dans la ville. Vas-tu les supprimer ? Ne pardonneras-tu pas à la cité pour les cinquante justes qui sont dans son sein ? Loin de toi de faire cette chose-là ! » Et vous savez le marchandage d'Abraham : « Si je trouve à Sodome cinquante justes dans la ville, répondit Yahvé, je pardonnerai à toute la cité à cause d'eux. » — Abraham

dit : « Je suis bien hardi de parler à mon Seigneur, mais peut-être des cinquante justes, en manquera-t-il cinq : feras-tu, pour cinq, périr toute la ville ? » Il répondit : « Non, si j'en trouve quarante-cinq. » Abraham reprit encore : « Peut-être n'y en aura-t-il que quarante », et il répondit : « Je ne le ferai pas, à cause des quarante. » Alors là, Abraham va un peu plus vite quand même : « Que mon Seigneur ne s'irrite pas, peut-être s'en trouvera-t-il trente. » — « Pour les trente, je ne le ferai pas. » Il dit : « Je suis bien hardi de parler à mon Seigneur ; peut-être s'en trouvera-t-il vingt », et il répondit : « Je ne détruirai pas, à cause des vingt. » Il dit : « Que mon Seigneur ne s'irrite pas et je parlerai une dernière fois : peut-être s'en trouvera-t-il dix », et il répondit : « Je ne détruirai pas, à cause des dix » (*Gn 18, 22-32*).

Et moi, là dans ce brouhaha de la grande ville je me disais : « Il n'y a que des pécheurs, pas un homme juste, pas même mon évêque, incapable de comprendre. » A ce moment-là, voyant une église ouverte, j'y suis entré et tout d'un coup m'est apparue la différence, sans commune mesure, d'avec le temps d'Abraham : maintenant, dans chacune de nos églises, dans la plus misérable chapelle, le Juste par excellence est là présent. Nous retrouvons notre incomparable mystère : ce Christ, qui est vraiment l'Emmanuel, le Dieu avec nous. Jour et nuit, il est au milieu de nous et « habite avec nous, plein de grâce et de vérité » (*Jn 1, 14*) :

« Il invite incessamment à l'imiter tous ceux qui s'approchent de lui afin qu'à son exemple ils apprennent la douceur et l'humilité de cœur, ils

sachent chercher non leurs propres intérêts mais ceux de Dieu, notre Juste par excellence. Ainsi quiconque aborde le vénérable Sacrement avec une dévotion particulière et tâche d'aimer d'un cœur généreux le Christ qui nous aime infiniment éprouve et comprend à fond — non sans joie intime ni sans fruit — le prix de la vie cachée avec le Christ en Dieu. Il sait d'expérience combien cela vaut la peine de s'entretenir avec le Christ, le Juste, l'Emmanuel qui est toujours là ; rien de plus doux sur la terre, rien de plus apte à faire avancer dans les voies de la sainteté. »

Vous reconnaissez dans ces lignes l'encyclique *Mysterium fidei*.

MERCREDI, 18 FÉVRIER 1970

10. Moïse, solitaire et solidaire

Relisons, pour commencer, la parole de saint Paul aux Romains, car elle est la justification de ce que nous tentons en regardant les grands patriarches de notre foi : « Tout ce qui a été écrit dans le passé, le fut pour notre instruction, afin que la constance et la consolation que donnent les Ecritures nous procurent l'espérance » (*Rm* 15, 4). Notez ces trois mots, constance, consolation, espérance, et leur enchaînement : la lecture de l'Ecriture crée en nous la constance, — c'est-à-dire la persévérance, la patience : « Vous sauverez vos vies par votre constance » (*Lc* 21, 19) —, et la consolation, c'est-à-dire la joie : car toute l'Ecriture est la révélation du dessein d'amour de Dieu. Et ainsi constance et consolation engendrent en nous l'espérance.

Ce matin, avec émerveillement, nous regarderons vivre Moïse, le grand Moïse. Nous le regarderons sous deux aspects, qui rejoignent, tout en le dépassant infiniment, ce que je vous disais hier de la communauté de destin — cette communauté de destin que Notre Seigneur Jésus poussera, lui, jusqu'à l'inimaginable — : Moïse solitaire, et Moïse solidaire. Deux aspects qui

s'appellent l'un l'autre : solidaire parce que d'abord solitaire. « Auriez-vous en effet des milliers de pédagogues dans le Christ, que vous n'avez pas plusieurs pères », nous dit saint Paul, en parlant de lui-même (1 Co 6, 15). S'il est vrai qu'Abraham est le père des croyants, on peut affirmer que Moïse a été le pédagogue du peuple de Dieu. Oui, nous avons eu de nombreux pédagogues, et nous en aurons toujours avec ceux que le Seigneur a établis pour être les guides de son Eglise, mais, avec Moïse, nous avons le premier grand pédagogue du peuple de Dieu.

Si Abraham peut nous dire : « Je vous ai engendrés dans le Christ » — infiniment plus que saint Paul lui-même —, Moïse, lui, va susciter et rassembler le peuple de Dieu. Il est le prototype de ceux qui ont à former ce peuple saint. *Dei Verbum* nous le rappelle :

« A son heure, Dieu appela Abraham pour faire de lui un grand peuple — le père de la postérité, de la descendance — ; après les Patriarches, c'est par Moïse et les Prophètes qu'il forma ce peuple » (*Dei Verbum*, 1, 3).

C'est pourquoi nous regardons Moïse à la lumière de cette réalité du peuple de Dieu rappelée par le Concile. *Dei Verbum* dit également un peu plus loin : « Ayant en effet une fois conclu une alliance avec Abraham, puis par l'intermédiaire de Moïse avec le peuple d'Israël, Dieu s'est révélé de telle manière... qu'Israël connut par expérience les cheminements de Dieu avec les hommes... » (4, 14). Tout le dessein de Dieu par Moïse, Jésus Christ, l'Eglise — et Jésus

Christ et l'Eglise, c'est tout un —, tout ce dessein d'Alliance de Dieu prend un relief saisissant dans la même et permanente pédagogie.

Nous avons vu le « venez et voyez », puis le « écoute » ; nous avons entendu le « quitte » ; avec Moïse, il me semble que l'un des mots clés, c'est le mot « va » : « Maintenant va, je t'envoie auprès de Pharaon pour faire sortir d'Egypte mon peuple, les enfants d'Israël » (*Ex* 3, 10). Au Sinäi, le Seigneur lui dira également : « Va trouver mon peuple et dis-leur... ». Et dès ce moment, nous entendons déjà Jésus disant à ses apôtres : « Allez par le monde entier » (*Mc* 16, 15), et plus tard, à saint Paul : « Va, c'est au loin, vers les païens, que, moi, je veux t'envoyer » (*Ac* 22, 21).

Nous entendons le Seigneur dire par Moïse : « Désormais, si vous m'obéissez, si vous respectez mon Alliance, je vous tiendrai pour miens parmi tous les peuples » (*Ex* 19, 5), et Jésus après sa Résurrection dire aux apôtres : « Allez donc, de toutes les nations faites des disciples » (*Mt* 28, 19).

Combien ce mot de *peuple* trouve son origine dans Moïse, nous en avons la preuve dans un texte qui a traversé les siècles sans usure « Je vous tiendrai pour miens parmi tous les peuples : car toute la terre est mon domaine. Je vous tiendrai pour un royaume de prêtres et une nation consacrée » (*Ex* 19, 5-6). Ce n'est pas simplement un peuple qui va sortir des mains de Moïse, mais un royaume, une nation et à quel niveau : un royaume de prêtres, une nation consacrée !

Et l'ordre : « Va » noue les deux réalités qui consti-

tuent cette pédagogie divine : « Va » de la solitude vers la solidarité. Va depuis Madiân, où tu es seul en train de garder les troupeaux de ton beau-père, va depuis le face à face avec Dieu du Sinaï, va vers la solidarité, retourne de ce désert de Madiân vers mon peuple qui est en Egypte, va de ce face à face indicible sur le sommet de la montagne et descends là où se trouve le peuple d'Israël. Et le point de rencontre de cette solitude et de cette solidarité, le point de jonction permanent du solitaire et du solidaire, se situe dans notre cœur. C'est là où il nous faut être à la fois solitaires et solidaires.

Cette double et unique attitude, comme les deux faces d'une même pièce, nous la voyons en Moïse, puis chez les prophètes, elle culmine en notre Seigneur Jésus, elle se transmet aux apôtres, et à l'Eglise aujourd'hui ; tous, tout autant que Moïse, vont entendre sans cesse ce « va » et vont être à la fois solitaires pour Dieu, mis à part, élus par Dieu — cela ils ne devront jamais l'oublier —, et en même temps solidaires de leurs frères, « Juifs avec les Juifs, Grecs avec les Grecs, Barbares avec les Barbares, tous à tous afin de les gagner tous » (cf. 1 *Cor* 9, 20-23).

Nous sommes là en présence du grand appel de l'Eglise, mais qui passe par la faiblesse et la mort. Quel est-il, en effet, ce peuple que Moïse doit rassembler ? Il est bon de le regarder de près car ce peuple que Moïse a pour tâche de réunir est vraiment un rebut d'humanité voué au génocide. On peut dire que le premier génocide, nous le trouvons là, décrit dans l'histoire. Il suffit de parcourir le livre de l'Exode et, par

certaines points, hélas ! nous nous trouvons en pleine actualité, dans l'histoire la plus contemporaine qui soit.

Ce peuple, qui avait si bien débuté en Egypte avec Joseph, le voilà maintenant devenu non seulement un peuple esclave, mais un peuple à la « démographie galopante », comme diraient nos sociologues modernes : « Féconds comme ils l'étaient, ils pullulèrent, ils devinrent nombreux et puissants à l'extrême... » (*Ex* 1, 7). Et l'attitude du gouvernement vis-à-vis d'eux, comme elle est bien dite ! « Prenons d'habiles mesures pour l'empêcher de s'accroître » (1, 10). Que tout cela se fasse avec habileté et souplesse. Il ne s'agit pas de les exterminer n'importe comment, non, non : « Prenons d'habiles mesures », avec une vie plus dure, des travaux plus astreignants. Nous voyons apparaître les camps de travail. Mais c'est peine perdue ; malgré cela, ils continuent, malgré « la vie insupportable par de durs labeurs : la préparation de l'argile, le moulage des briques, les travaux divers dans la campagne » (1, 14)... Je n'ai pas besoin d'insister, tout cela évoque en nous tant d'événements récents ! Malgré donc tous les travaux auxquels on les contraignait, malgré les sages-femmes à qui l'on donnait des conseils de limitation des naissances, c'était peine perdue : « le peuple devint très nombreux » (1, 20). Nous sommes devant un peuple qui est dans un univers concentrationnaire. Je ne pense pas exagérer. Et nous sommes devant un peuple incapable de crier autre chose que les clameurs anonymes arrachées par la souffrance brute. Ce n'est même plus un peuple capable de prier. Et le Seigneur lui-

même dira : « J'ai prêté l'oreille à la clameur que lui arrachent ses surveillants » (*Ex* 3, 7). Ce n'est même plus une prière, c'est simplement une clameur de souffrance arrachée par les surveillants qui battent et abîment ce peuple.

« J'ai prêté l'oreille, dit le Seigneur, à la misère de mon peuple... je connais ses angoisses. » Eux-mêmes ne les savent même plus. Ils crient. Ils sont voués à l'extermination. Je pense qu'il n'y a pas de continent au monde, à l'heure actuelle — sauf peut-être l'Australie —, où nous ne trouvions des peuples qui, d'une manière ou d'une autre, sont dans ce même état. Or, c'est de ce peuple si misérable que va sortir le peuple choisi ; comme c'est peut-être, aujourd'hui, dans ces peuples les plus misérables ou les moins évolués, que se préparent pour notre temps les messagers du salut.

En face de ce peuple écrasé, qui est Moïse ? Un surhomme ? Non. Le sauveur d'Israël ? Non, le sauveur d'Israël est Yahvé, seul. Moïse, tout d'abord, est un arraché aux eaux du Nil. Vraiment un « sauvé ». Il est le premier « tiré d'affaire » : c'est bien le sens du nom qu'on lui donne : « Lorsqu'il eut grandi, on le ramena à la fille de Pharaon qui le traita comme un fils, et lui donna le nom de Moïse, car, dit-elle, « je l'ai tiré des eaux » (*Ex* 2, 10). Et lorsque nous contemplons Moïse dans son cageot de joncs et de bitume, dans ce grand fleuve du Nil, nous ne pouvons pas ne pas apercevoir déjà Jésus « enveloppé de langes et couché dans sa crèche ». Nous ne pouvons pas ne pas regarder l'Eglise dans la barque de l'apôtre Pierre. Tout commence dans la petitesse, dans la faiblesse. Je me souviens tou-

jours de cette parole d'un prêtre, d'un religieux du Brésil, qui, lui aussi, a connu la faiblesse, la maladie, l'hôpital, et qui me disait un jour cette parole inoubliable : « Jésus a sauvé le monde avec quelques centimètres de crèche et moins de deux mètres de bois. » Toute la vie du Seigneur Jésus : quelques centimètres de crèche et moins de deux mètres de croix. « Ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages ; ce qu'il y a de faible dans le monde », le cageot de Moïse, la crèche de Jésus, la barque si fragile de l'apôtre Pierre sur le lac, « voilà ce que Dieu a choisi pour confondre la force » (1 Co 1, 26-31).

Et là me vient à l'esprit un beau texte de Calvin : « Certainement Dieu a tiré Moïse de la tombe, lui qui allait devenir le sauveur de son peuple, pour montrer que le commencement du salut de l'Eglise est comme une création tirée du néant. » Nous savons que déjà au plan de l'existence, de l'être, Dieu ne cesse de nous tirer du néant, qu'il ne cesse de nous soutenir au-dessus du néant. Nous ne sommes que par lui. Mais combien davantage quand il s'agit d'une réalité surnaturelle : le commencement de notre Eglise, nous le trouvons dans ces mots de saint Jean : « Arrivés à Jésus, ils le trouvèrent mort... mais l'un des soldats lui perça le côté » (Jn 19, 33) ; c'est de ce côté transpercé « qu'il sortit du sang et de l'eau », et tous les sacrements de notre Eglise.

De Moïse à Jésus, les deux rassemblements du peuple de Dieu passent par une phase de mort. Ce peuple opprimé de Moïse continue aujourd'hui et ce

n'est pas seulement le tiers-monde affamé, les prisonniers politiques torturés, ce ne sont pas simplement ces villages incendiés au napalm, mais c'est aussi la souffrance de l'Eglise contestée dans ce moment. Aujourd'hui, en effet, notre bien-aimée Eglise souffre, — je ne suis pas pessimiste, car la passion est source de vie —, elle entre plus que jamais dans ce temps décrit par saint Paul, « où les hommes ne supportent plus la saine doctrine, et l'oreille les démangeant, se donnent des maîtres en quantité » (et Dieu sait qu'avec les mass-media, les maîtres ne manquent pas ! Il n'y a pas que les théologiens, il y a tous les journalistes qui deviennent des maîtres...), « et détournent l'oreille de la vérité pour se tourner vers les fables » (II Tim 4, 4).

Un texte de saint Pierre, moins souvent cité, est plus âpre encore : « Il y a eu de faux prophètes dans le peuple, comme il y aura aussi parmi vous de faux docteurs, qui introduiront des sectes pernicieuses et qui, reniant le Maître qui les a rachetés, attireront sur eux-mêmes une prompte perdition » (II P 2, 1-3), — « prompte », car au fond, tout cela passe vite, le temps d'un article de journal ! Et saint Pierre ne manque pas de psychologie quand il dépeint « ces gens dont le jugement depuis longtemps n'est pas inactif et dont la perdition ne sommeille pas ».

Tout cela n'est pas pessimisme, mais invitation pressante à nous remettre en solitude, à nous remettre dans cette corbeille fragile des eaux du Nil, à nous remettre dans la crèche de Bethléem, à nous remettre dans la barque des pêcheurs du lac, secouée par la tempête, et qui contient en germe toute l'Eglise et Jésus qui dort

sur le coussin : « Maître, tu ne te soucies pas de ce que nous périssons ? » (*Mc* 4, 38). Jésus, lui, se tait et dort. Mais après ce que nous, nous appelons les silences de Dieu, Jésus lui-même va imposer silence à la tempête, quand il le voudra. « Silence, tais-toi », « muselle-toi », dit l'un des *Evangelies*. Puis : « Pourquoi avez-vous peur ainsi ? nous dit-il. Comment n'avez-vous pas la foi ? »

Quand le solitaire a vécu l'épreuve de son impuissance, alors, mais alors seulement, il peut devenir solidaire. Moïse va se mettre en communauté de destin avec son peuple, au vrai sens du mot, et nous montrer ce qu'est l'homme appelé par Dieu quand Dieu se met en tête de sauver l'homme par l'homme. Car Moïse est le type parfait de celui qui se met en communauté de destin, en communion de solidarité avec son peuple.

Nous avons vu que la communion n'est pas d'abord une ressemblance, même héroïquement poussée jusqu'au bout : elle aboutit à des impasses. Moïse élevé à la cour de Pharaon n'est pas « ressemblant » aux Hébreux, ses frères : il n'a pas fait de briques tout au long de sa vie, il n'a pas mélangé la paille et l'argile, il n'a pas reçu les coups des contremaîtres. Non, mais une fois devenu grand, il veut devenir solidaire, — et nous retrouvons là l'auteur de la lettre aux Hébreux, au chapitre 11, que nous lisions hier à propos d'Abraham :

« Par la foi, Moïse, devenu grand, refusa d'être appelé fils d'une fille de Pharaon, aimant mieux être maltraité avec le peuple de Dieu que de connaître la jouissance éphémère du péché, estimant comme une

richesse supérieure aux trésors de l'Égypte l'opprobre du Christ » (*Hé* 11, 24-25) :

Ces « trésors de l'Égypte », ce peut être toute la science, la civilisation, ou la culture, — ces choses si bonnes en elles-mêmes. Mais Moïse préfère à ce trésor de l'Égypte, l'opprobre du Christ. Et ce Christ, pour lui, ce n'est pas directement le Seigneur Jésus, mais c'est ce peuple même qui va être oint et sera consacré par Yahvé. « Je ferai de vous un royaume de prêtres, une nation sainte. » Et déjà saint Paul nous dit qu'il faut y reconnaître le Christ, pour la cause de qui, par la foi, souffrait déjà Moïse. Contemplant ainsi Moïse à la fois dissemblable et cependant tellement solidaire, qui renonce à tous ses trésors, un texte vient à notre esprit et, beaucoup plus qu'un texte, une réalité, la plus haute de toutes : Jésus « lui qui, de condition divine » — et il faudrait que nous puissions peser ce que chacun de ces mots représente —, « lui qui, de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'anéantit lui-même — il se « vida » de lui-même, dit exactement le texte —, prenant condition d'esclave, et devenant semblable aux hommes (...) : il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix » (*Phil* 2, 6-8). Ce qui n'était qu'un élan chez Moïse demandant à Dieu de « l'effacer du livre » de vie (*Ex.* 32, 32) devient la réalité même de Jésus mourant pour rassembler son peuple (*Jn* 11, 52).

Nous reconnaissons Jésus, solidaire, qui va franchir trois étapes et descendre ces trois abîmes : homme, esclave, mort sur la croix. « Jésus qui ne rougit pas de

nous appeler frères » (*Hé* 2, 11), suivant cette belle expression de l'épître aux Hébreux. Non, il ne rougit pas de nous appeler frères, nous souvent si méprisables, dans cette humanité malheureuse que nous sommes ; il ne rougit pas de nous appeler frères, lui qui en tout point se fait semblable à ses frères, hormis le péché bien sûr.

Et il en va de même pour notre Eglise, ainsi qu'il est dit dans *Gaudium et Spes* : c'est le même sort, c'est le même effort :

« A la fois assemblée visible et communauté spirituelle, l'Eglise fait route avec l'humanité et partage le sort terrestre du monde, battue par les mêmes tempêtes, assaillie par les mêmes coups ; elle est comme le ferment, et pour ainsi dire l'âme, de la société humaine (et qu'est-ce qui est plus uni au corps qu'une âme ? ça ne fait qu'un...), appelée à être renouvelée dans le Christ, est transformée en famille de Dieu » (*G et S.* IV, 40/2).

Quel relief prend tout cela, quand nous le voyons vécu d'un millénaire à l'autre : Moïse — Jésus — l'Eglise, solitaires et solidaires...

MERCREDI, 18 FÉVRIER 1970

II. Moïse, solitaire et solidaire Le grand intercesseur

Continuons à regarder notre pédagogue Moïse, le pédagogue du peuple de Dieu et de ceux qui ont à servir ce peuple à tous les échelons : le prêtre dans sa paroisse, le vicaire avec les jeunes, tous ceux qui, du sommet de la hiérarchie à la base, ont, dans l'Eglise, une responsabilité de chefs et de pasteurs.

Nous avons vu Moïse à la fois dissemblable et voulant se solidariser. Il est dissemblable : c'est un homme libre, privilège immense par rapport à son peuple esclave. Et parce qu'il est un homme libre, qu'il a bénéficié de la grandeur de la civilisation de l'Egypte, il a un idéal exigeant : il a une haute idée de l'homme, il ne peut accepter l'esclavage de ses frères. Un esclave accepte l'esclavage. Un homme libre ne le peut pas. Notre Seigneur aura la même exigence quand il dira : « La vérité vous rendra libres. » Jésus aussi veut nous apporter la liberté. Et l'Eglise, notre Eglise, continue à être, même incomprise, le défenseur suprême de l'homme, ainsi qu'en témoigne à temps et à contre-temps *Humanae Vitae*, quand elle nous rappelle la

grandeur inaliénable de l'homme, prête en même temps à comprendre et soutenir sa faiblesse.

Moïse veut se solidariser avec son peuple. Comment va-t-il le faire ? En devenant totalement semblable à ses frères ? C'est impossible. Il ne résisterait pas longtemps à leur vie d'esclave. La solution qu'il choisit nous met en plein cœur du drame d'aujourd'hui, et en particulier de ce qui est la tentation si compréhensible de la jeunesse d'aujourd'hui : Moïse, à ce moment-là encore tout jeune homme, choisit la violence.

« Moïse, devenu grand, alla rendre visite à ses frères. Il fut témoin des corvées auxquelles ils étaient astreints, et remarqua un Egyptien qui rouait de coups un Hébreu, un de ses frères. Il jeta un coup d'œil autour de lui et, n'ayant vu personne, il tua l'Egyptien et le cacha dans le sable » (*Ex 2, 11, 12*).

Moïse opte pour la guérilla et la violence. Ce n'est pas moi qui l'invente. Et cela nous fait entrer dans la compréhension de ceux qui, aujourd'hui, comme Moïse dans sa jeunesse, ne voient pas d'autre solution que d'entrer dans des voies de violence. Oserais-je dire que c'est un moindre mal ? Certains le pensent, je ne le crois pas. Mais il me semble que le tort le plus profond n'est pas cet accès de colère juvénile de Moïse, mais d'agir en son nom propre avant que Dieu ne l'envoie :

« Il revint le lendemain, alors que deux Hébreux étaient aux prises » (car il y a des divisions à l'intérieur même de ce peuple esclave). « Pourquoi frappes-tu ton camarade ? » dit-il à l'agresseur. Et vous savez la réplique de l'autre : « Qui t'a constitué notre chef et

notre juge ? Penses-tu à me tuer comme tu as tué l'Égyptien ? » (*Ex* 2, 13-14).

Nous avons un commentaire de ce texte (et de toute l'Histoire d'Israël et la nôtre) dans le grand discours d'Etienne. Avant sa lapidation, Etienne explique que l'image de Jésus — dont Moïse est la figure, ne l'oublions pas — se projette sur celle de Moïse : « Ses frères, supposait-il (Moïse), comprendraient que c'était Dieu qui, par sa main, leur apportait le salut ; mais ils ne le comprirent pas » (*Ac* 7, 25). Ils ne comprirent pas cette bonne volonté initiale de Moïse. Et Etienne ajoute : « Ce Moïse qu'ils avaient renié, voici que Dieu le leur envoyait comme chef et rédempteur » (*Ac* 7, 35). Car dans le dessein de Dieu, Moïse devra être quarante ans éloigné et solitaire — son premier séjour au désert —, pour être ensuite quarante ans solidaire dans le deuxième séjour au désert de l'exode (1).

Newman dira que, lorsque l'homme est en plein dans sa jeunesse ou qu'il aspire à un grand et beau projet, il veut le réaliser immédiatement et « Dieu le fait attendre ». Nous retrouvons là ce que nous disions à propos d'Abraham. Dieu veut qu'Isaac soit deux fois le fils de la promesse — une fois parce qu'Abraham était vieux, et l'autre parce qu'il a failli le sacrifier — : Dieu « éprouve » à certaines heures ce qui est vrai, ce qui est bon ; ici, l'heure n'est pas encore arrivée de la délivrance de ce peuple dont les clameurs pourtant

(1) On trouve dans André NÉHER, *Moïse et la vocation juive*, Col. Maîtres spirituels (Seuil) des pages admirables que seul un Israélite pouvait écrire, en particulier p. 111, sur le désert.

montent vers Dieu. Jésus, lui aussi, parlera souvent de « son heure ».

Devant l'incompréhension de ses frères, Moïse est pris de peur — car Moïse était craintif aussi, finalement, malgré le bouillonnement de sa jeunesse ! « Moïse, pris de peur, se dit : « Certainement la chose se sait. » Pharaon entendit parler de cette affaire et... Moïse s'enfuit loin de lui et se rendit au pays de Madiân » (*Ex* 2, 14-15).

Un épisode vécu au Brésil me semble un symbole à cet égard. Il y a deux ou trois ans, dans notre petite banlieue de São Paulo, des jeunes gens — des jeunes étudiants, des hommes libres, comme Moïse ! — étaient venus, aux environs du premier mai, « conscientiser » des ouvriers de notre quartier. Je ne dirais pas que ceux-ci sont des esclaves, mais ce ne sont sûrement pas des hommes qui jouissent de la liberté, n'ayant ni la liberté de la culture, ni la simple liberté du choix de leur propre vie. Ces étudiants leur avaient expliqué que le premier mai était le jour de la fête du Travail : « Il faut que vous veniez à cette cérémonie qui doit se passer devant la cathédrale de São Paulo, pour manifester la dignité du travail. » Quelques ouvriers plus évolués étaient donc partis ce jour-là, pensant justement affirmer la grandeur du travail, sans autre idée préconçue. Mais ce que les étudiants — les jeunes Moïse — ne leur avaient pas dit, c'est qu'une centaine d'entre eux s'étaient munis soigneusement de pierres pour que, au moment où le gouverneur de l'Etat de São Paulo apparaîtrait, ils lui lancent des cailloux à la tête. Je ne sais pourquoi, d'ailleurs, très

gentiment ils avaient entouré ces cailloux avec du papier, mais enfin il y avait quand même des cailloux dans le papier... Dans leur idée, c'était un moyen de « conscientiser », comme ils disaient, ces ouvriers ; ils pensaient bien, en effet, que le gouverneur, recevant des pierres, lâcherait la police contre tous, et que les ouvriers, matraqués par elle, s'en trouveraient « conscientisés » et entreraient ainsi dans la voie de la révolution.

Le gouverneur reçut un caillou, une goutte de sang coula — ce n'était pas terrible, une toute petite goutte de sang ! Se trouvant devant la cathédrale, il y entra, et la cathédrale joua son rôle antique de droit d'asile. Fin politique, le gouverneur eut l'habileté de n'envoyer sa police contre personne. Nul ne fut matraqué, et les ouvriers ne furent pas « conscientisés » comme les étudiants l'espéraient. La seule ressource fut de brûler l'estrade officielle...

Sans juger personne, j'ai vu là combien il est grave de vouloir « conscientiser » des hommes qui ne sont pas prêts à cela. On transforme en manœuvres de la révolution des manœuvres du capitalisme. C'est le danger des intellectuels, de droite ou de gauche, quand ils entendent mener les masses sans, au préalable, une longue et patiente gestation de leur liberté.

La solidarité de Moïse le ramène à la solitude. Solitaire, élevé à la cour de Pharaon, après cet essai de solidarité, Dieu le renvoie à la solitude : quarante ans, il gardera les moutons de son beau-père, dans le désert. Ce rythme de présence et de solitude, c'est toute la vie du Seigneur Jésus : « Alors, il s'enfuit dans la mon-

tagne. Il passait la nuit dans un lieu désert. » Il passe du temps au désert. Il s'en va la nuit à Béthanie : il va au Jardin des Oliviers. Sa solidarité n'est pas toujours comprise, ni ses temps de solitude — une solitude qui n'est pas un refuge où l'on se dit : « J'en ai assez de tous ces gens-là, au revoir ! » — mais bien l'anticipation de l'Eglise qui est du monde (solidaire) et pas du monde (solitaire). C'est la vie des contemplatifs. C'est notre porpre vie de prière et d'oraison, de solitude sans laquelle il n'y aura pas de solidarité vraie. C'est le désert dans lequel nous devons tous entrer.

Quarante ans d'attente ! « Non pas ma volonté, Seigneur, mais la tienne. » Pour Jésus, ce seront trente ans de silence, trois ans de parole ; après quarante jours au désert, trois jours de passion ! Et nous, bien souvent, nous voudrions trente ans de parole, d'action, trois ans de demi-solitude ! Durant ces quarante ans d'attente, il y a une préparation à long terme, de Moïse, prototype de la nôtre, prémices de l'attente de l'Eglise aujourd'hui, pendant laquelle il faut savoir reconnaître les signes, attendre que Dieu dise : « Viens donc, que je t'envoie en Egypte » (*Ac* 7, 34).

Les étapes sont tracées d'une main sûre, celle de Dieu : d'abord, tout quitter : quitter l'Egypte, le pays où l'on est enraciné. Puis se quitter soi-même, quitter son impulsivité, sa violence, quitter sa crainte et sa peur. C'est ce que nous dira Jésus : « Si l'on te frappe sur la joue gauche, tends la droite », « Ne crains rien, petit troupeau, car il a plu à ton Père de te donner le royaume ». Troisième étape : passer par l'humilité. En fin de compte, c'est cela l'éloge suprême de Moïse,

dans le livre des Nombres : « Moïse était un homme très humble, l'homme le plus humble que la terre ait porté » (*Nb* 12, 1-3), et dans l'Ecclésiastique : « dans la fidélité et la douceur de Yahvé, Dieu le sanctifia » (*Eccl* 45, 4). « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur », nous dira Jésus, montrant ainsi la voie à son Eglise, à notre Eglise, pour que les hommes reçoivent son enseignement. Quatrième étape : pendant ce temps de désert, l'homme écoute Dieu et entre dans l'intimité divine : « Mon serviteur Moïse, lui, est à demeure dans ma maison, et je lui parle de bouche à bouche » (*Nb* 12, 7-8), dans le dialogue le plus proche qui soit. « Il lui donna face à face les commandements, une loi de vie et d'intelligence », dit encore l'Ecclésiastique (45, 5). Enfin, vivre en communion avec Dieu : « Moïse, dans l'évidence, voit la forme de Yahvé » (*Nb* 12, 8). « Si quelqu'un m'aime, nous viendrons à lui, nous ferons en lui notre demeure. Mon père l'aimera » (*Jn* 14, 23). Tel est le fruit des quarante ans dans le désert qui suivent l'initiative prématurée de Moïse.

Mais un jour Dieu lui-même prend l'initiative d'envoyer son serviteur. Moïse alors résiste longuement quand Dieu l'appelle : « Qui suis-je, Seigneur, pour une telle mission ? » — « A supposer que j'y aille, s'ils me demandent ton nom, que dirai-je ? » — « Quel signe leur donnerai-je que c'est bien Toi qui as parlé ? » — « Ah ! je ne sais pas parler. » — « Ah ! Seigneur, envoie qui tu voudras » (*Ex* 3, 11 ss.). Voilà ce que nous disons quand ce n'est plus nous-mêmes qui nous envoyons, mais bien le Seigneur qui nous envoie.

Moïse, sans trop le voir clairement, pressent que sa Passion va commencer. Il retrouvera le désert durant quarante années, mais un désert qui abritera une masse humaine dont il devra faire un peuple. Et à quel prix !

Est-il possible de tenter un rapprochement entre les quarante années de désert qui vont suivre la libération d'Égypte, telles que les décrit l'Exode, et la période post-conciliaire où nous sommes ? L'Exode, c'est la marche du peuple vers Dieu. Le Concile n'a-t-il pas cherché à remettre l'Eglise dans l'attente des promesses ? L'Exode nous dépeint la marche au désert comme un long murmure de la part d'Israël, et Moïse en fera les frais :

« Myriam (la prophétesse) ainsi qu'Aaron, parla contre Moïse » — on va rappeler alors de vieilles histoires — « à cause de la femme kushite qu'il avait prise. Car il avait épousé une femme kushite. Et ils dirent », — n'est-ce pas ce que nous entendons un peu de tous les côtés ? — : « Yahvé ne parlerait-il donc qu'à Moïse ? » — n'y a-t-il que Moïse à avoir l'esprit de Dieu ? Le Saint-Esprit, mais il est partout !... — « Yahvé ne parlerait-il donc qu'à Moïse ? N'a-t-il pas parlé à nous aussi ? » (*Nb* 12, 1-2). Mais à ce moment-là, nous avons la réponse du Seigneur : « Yahvé entendit. Or, Moïse était un homme très humble, l'homme le plus humble que la terre ait porté » (*Nb* 12, 3). Il ne monopolise pas son Dieu, mais au contraire il supplie : « Ah ! puisse tout le peuple de Yahvé être prophète, Yahvé leur donnant son Esprit ! » (*Nb* 11, 29).

Quarante ans de murmures contre la soif. A Mara,

« les eaux amères » (*Ex 15, 23 ss.*) : « Nous ne voulons pas de cette eau amère, donne-nous un peu d'eau douce, d'une eau facile, d'une eau agréable, d'une eau pétillante. Qu'est-ce que cette amertume dont tu nous abreuves ? » A Meriba, ce moment si mystérieux où Moïse lui-même a failli à sa propre foi : c'est à cause de ce moment-là qu'il n'entrera pas dans le pays que Dieu veut lui donner : « Puisque vous ne m'avez pas cru capable, dit Yahvé, de me sanctifier aux yeux des enfants d'Israël, vous ne ferez pas entrer cette assemblée dans le pays que je lui donne. » A Meriba donc, nouveaux murmures : « Ce sont les eaux de Meriba où les enfants d'Israël s'en prirent à Yahvé, et où il manifesta par elles sa sainteté » (*Nb 20, 12-13*).

Quarante ans de murmures contre la faim. Cette manne qui trois millénaires plus tard nous paraît si belle, puisqu'elle est le signe avant-coureur de l'Eucharistie et du Corps du Seigneur, fut d'abord quelque chose d'insipide, toujours la même chose... Et vous vous souvenez du regret des marmites, des oignons d'Egypte ! Les oignons d'Egypte, c'est vrai qu'ils sont magnifiques ! J'en ai déchargé des tonnes, des années durant, docker, à Marseille. Ils existent toujours, et l'Egypte en exporte. Murmures contre la faim : « Mais donne-nous un peu de viande. »

Murmures contre la guerre, c'est-à-dire contre la peur d'avoir à conquérir Canaan : « Ne nous fais pas passer le Jourdain » (*Nb 32, 5*). La révolte gronde contre Moïse : on ne veut plus aller vers ce pays dont on dit que les habitants sont si forts : ils sont des géants

et nous des sauterelles ! Cela me remet en mémoire cette parole à la fois si pleine d'humour et si souvent nôtre, d'un général sud-américain qui, se trouvant dans le corps expéditionnaire, en plein milieu des combats les plus meurtriers de la dernière guerre soupirait : « Ah ! quand retrouverons-nous les si belles manœuvres du temps de paix ! » Ah ! que la guerre était belle quand tout se déroulait selon les prévisions de l'état-major ! Eh oui ! Nous voudrions que la foi soit un bel exercice, bien en ordre, comme un salut du Saint Sacrement ! Or, la foi est un combat, c'est la guerre contre soi-même et contre les « esprits mauvais qui cherchent à perdre les hommes ».

Quarante ans de murmures. Il nous faut comprendre, à travers eux, la pédagogie divine de l'épreuve. Moïse lui-même l'enseigne à son peuple avant de mourir : « Souviens-toi, dit Yahvé, des marches que Yahvé, ton Dieu, t'a fait faire pendant quarante ans dans le désert, afin de t'humilier, de t'éprouver, et de connaître le fond de ton cœur : allais-tu ou non garder mes commandements ? » (*Dt* 8, 2). Voilà le sens profond de ces marches qui nous déconcertent souvent quand nous tournons en rond — car la Bible le dit littéralement : « Pendant de longs jours, nous avons tourné autour de la montagne » (*Dt* 2, 1).

Pour ce peuple « à la nuque raide » que nous sommes, adolescent sinon enfant, quand tout semble aller mal, c'est que Dieu l'appelle à choisir librement entre les deux chemins qui sont proposés à Moïse par Yahvé : « Je te propose la vie ou la mort, la bénédic-

tion ou la malédiction. Choisis donc la vie... aimant Yahvé ton Dieu, écoutant sa voix, vous attachant à lui » (*Dt* 30, 19). Et quand tout va bien, c'est l'autre parole que Dieu ne cesse de redire à son peuple : « Garde-toi d'oublier... quand je t'ai fait marcher, quand je t'ai sauvé, quand je t'ai guéri de tous les maux par lesquels tu passais » (*Dt* 8, 11-16). « Garde-toi de dire en ton cœur : « C'est ma force, c'est la vigueur de ma main qui m'ont procuré ce pouvoir » (*Dt* 8, 17-20). « Gardez et mettez en pratique », c'est ce que dit le Seigneur, « ne vous écartez ni à droite ni à gauche, vous suivrez tout le chemin que Yahvé, votre Dieu, vous a tracé » (*Dt* 5, 32).

Un autre épisode survient encore dans le désert où Moïse mène son peuple à travers mille remous. Ce n'est pas facile ! Moïse avait laissé chez son beau-père Jéthro, sa femme, Çippora, et ses deux enfants. Jéthro ayant appris tout ce qui s'était passé, vient. Il est témoin du labeur écrasant que Moïse s'imposait pour le peuple :

« Comment t'y prends-tu pour traiter les affaires du peuple ? Pourquoi sièges-tu seul, alors que tout le peuple se presse autour de toi du matin jusqu'au soir ? » Et Moïse répond :

« C'est que les gens viennent à moi pour consulter Dieu. Ils viennent à moi, je tranche le différend qui les oppose et je leur enseigne les lois de Dieu et ses décisions » (*Ex* 18, 15-16).

Et Jéthro va se montrer le premier conseiller en organisation du travail :

« Tu t'y prends mal ! dit-il. A coup sûr, tu t'épuise-

ras, et aussi ces gens qui sont avec toi. La tâche excède tes forces. Ecoute donc le conseil que je te donne. » Et Jéthro lui conseille de nommer des chefs de milliers, des chefs de cinq cents, de cent, de cinquante, de dix, c'est-à-dire de créer des petites communautés de base avec un responsable. Et à Moïse lui-même, il donne ce conseil :

« Emploie-toi personnellement pour le peuple devant Dieu et porte-lui leurs litiges » (*Ex* 18, 19). Fais-leur connaître la voie à suivre et la conduite à tenir une fois que tu auras porté à Dieu leurs difficultés. Tu as ce rôle. Mais en même temps, essaie de trouver des aides — et ce n'est d'ailleurs pas facile, car Jéthro, décidément bon psychologue, ajoute :

« Choisis-toi, parmi tout le peuple, des hommes capables, craignant Dieu, des hommes sûrs, incorruptibles et fais-en des chefs du peuple : chefs de milliers, de cinquantaines, de dizaines et autres » (*Ex* 18, 21).

Ainsi Moïse, rassembleur d'Israël, devient, grâce à Jéthro, le grand intercesseur. Lui, le chef, il va être l'homme de la prière. Et cela non plus n'ira pas tout seul. Vous vous souvenez que le peuple en révolte a voulu lapider Moïse. Comme on voudra lapider Jésus, comme on veut lapider l'Eglise.

« Et ils se disaient l'un à l'autre : « Donnons-nous un chef et retournons en Egypte » (*Nb* 14, 4). Revenons au pays des idoles.

« La communauté tout entière parlait de les lapider. Quand la gloire de Yahvé apparut dans la Tente de Réunion, à tous les enfants d'Israël, Yahvé dit à Moïse : « Jusques à quand ce peuple va-t-il me

mépriser ? Jusques à quand refusera-t-il de croire en moi malgré les signes que j'ai produits chez lui ? Je vais le frapper de la peste, je le déposséderai » (*Nb* 14, 11). « Je vois bien que ce peuple a la nuque raide. Maintenant, laisse-moi, ma colère va s'enflammer contre eux et je les exterminerai. Mais de toi, je ferai une grande nation » (*Ex* 32, 9-10). Moïse alors intercède. Et il intercède de deux manières. L'une consiste à dire : Si tu fais périr ce peuple, les nations qui ont entendu parler de toi diront : « Yahvé n'a pas pu réaliser ses promesses », et elles se moqueront de toi. L'autre manière d'intercéder de Moïse est, une fois encore, de se rendre solidaire de son peuple. Il n'accepte pas ce marché que Dieu en quelque sorte lui propose : d'exterminer le peuple, de recommencer à neuf avec Moïse et de faire de lui une nouvelle grande nation. Non. Moïse n'accepte pas, mais il dira : « Ce peuple a commis un grand péché. Pourtant, s'il te plaisait de pardonner leur péché. Sinon, efface-moi, de grâce, du Livre que tu as écrit » (*Ex* 32, 30-32).

Et c'est ainsi que Moïse va entrer profondément dans la prière : « Je me jetai donc à terre devant Yahvé et je restai quarante jours et quarante nuits » (*Dt* 9, 25). Voilà la première attitude des responsables d'Israël et de l'Eglise. Mais nous, nous avons aussi notre tâche en ce domaine. Il nous faut, nous, les enfants de l'Eglise, nous rappeler et rappeler à tous nos frères que nous pouvons et devons aider Moïse dans sa tâche, non pas forcément comme ces responsables qu'il a institués pour l'aider, mais bien le soutenir dans sa tâche d'intercesseur. Un autre passage nous le rappelle,

qui est si beau à lire, mais qu'il nous faut aussi tâcher de vivre :

« Les Amalécites survinrent et attaquèrent Israël. Moïse dit alors à Josué : « Choisis-toi des hommes, et demain matin, sors combattre Amaleq. Moi, je me tiendrai sur le sommet de la colline, le bâton de Dieu à la main. » Josué se conforma aux instructions de Moïse pour combattre Amaleq. Moïse, Aaron et Hur étaient montés sur le sommet de la colline. Or, tant que Moïse tenait ses bras levés, Israël était le plus fort » (*Ex* 17, 9 ss.). C'est l'intercession de Moïse devant Dieu qui va sauver l'Eglise. « Quand il les laissait retomber, Amaleq avait l'avantage. Comme les bras de Moïse étaient engourdis, ils prirent une pierre et la disposèrent sous lui. Il s'assit dessus tandis qu'Aaron et Hur lui soutenaient les bras, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Ainsi les bras de Moïse ne fléchirent plus jusqu'au coucher du soleil. Josué décima Amaleq et ses gens par le fil de l'épée. »

Comment ne pas penser au Seigneur Jésus qui, lui aussi, demande, non pas à Aaron et à Hur, mais à ses trois plus fidèles disciples, de le soutenir dans son agonie ? Et les disciples dorment... Que le Seigneur nous fasse la grâce, aujourd'hui, de soutenir celui qui intercède devant Dieu pour nous, et de ne pas dormir.

MERCREDI, 18 FÉVRIER 1970

12. Sang et clameur

Après les paroles du *Notre Père* et de la *salutation à Marie* il n'en est pas qui soient davantage répétées dans le monde que celles-ci : « Voici mon sang versé pour vous et pour la multitude. » Depuis le début de l'Eglise jusqu'à aujourd'hui, et jusqu'à la fin du monde, chaque jour, chaque prêtre redit : « Ceci est le calice de mon sang, le sang qui est versé pour vous et pour la multitude. »

On parle souvent à l'heure actuelle d'extravagances dans la célébration de l'Eucharistie et je n'entends pas les défendre. Mais il y avait autrefois — il y a toujours — beaucoup de routine, également triste et très dommageable... Dans l'un et l'autre cas, ce ne sera pas simplement par des rubriques et des directoires que l'on pourra remettre dans la vérité et aider à comprendre que le sacrifice de la Messe n'est ni un rite intouchable, ni une quelconque paraliturgie où l'on invente des modes de communion fraternelle. Ce n'est, je pense, que dans la mesure où nous retrouvons le sens trois fois millénaire de ce « sang versé » que ce sacrifice prend toute sa profondeur et sa densité, et que nous

nous trouvons accordés aux paroles que l'Eglise nous fait redire, après les avoir apprises du Seigneur Jésus lui-même.

Pour nous approcher à la fois avec crainte et tremblement tout autant qu'avec tendresse et amour, du sang de l'Agneau, il nous faut prendre conscience, me semble-t-il, de deux choses : d'abord que la Bible ne cesse de nous enseigner que le sang a une valeur sacrée ; ensuite que nous vivons dans un monde dur, dans un monde où le sang — celui des hommes mêlé au sang du Christ — est versé à flots, avec toute la profusion des moyens de l'homme moderne : la société de consommation est une consommatrice de sang. Or, l'Ancien Testament nous montre ceci : Israël, — le véritable Israël — a toujours préféré opter pour une destinée tragique où Dieu attend beaucoup de l'homme, plutôt que pour un destin confortable, ou au moins supportable, mais limité dans sa grandeur. Et le choix du chrétien aujourd'hui, à cause même du sang du Christ et de celui de ses frères, est celui qu'indiquait Jésus : « Large et spacieux est le chemin qui mène à la perdition, mais étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la vie » (*Mt 7, 14*). Ces deux voies, il en est déjà question dès le Psaume premier, comme il en est question dans toute la Bible. L'une est une voie difficile, tragique parfois, mais digne de l'homme et merveilleuse dans son aboutissement ; l'autre, c'est la voie de la facilité qui va se perdre.

Revenons à cette affirmation fondamentale de l'Histoire Sainte : Le sang a un caractère sacré. Pour

l'Hébreu, en effet le sang, c'est la vie, l'âme, le souffle, cette haleine divine que Dieu lui-même a mise dans l'homme. Dès la toute première Alliance avec Noé, il nous est dit que « le sang, c'est l'âme, et » — à cause de cela, prescription qui peut changer, mais qui a sa grandeur —, « tu ne dois pas manger l'âme avec la chair » (*Dt* 12, 23). De plus, le Lévitique ajoute : « Oui, la vie de la chair est dans le sang. Ce sang, je vous l'ai donné, moi (Yahvé), pour faire sur l'autel le rite d'expiation par la vie qui est en lui » (*Lv* 17, 11). Non seulement le sang a quelque chose de sacré, mais il est capable de réparer pour une faute, il est porteur de vie, « car, c'est le sang qui expie pour une vie » (*Lv ibid.*).

On comprend dès lors cet ordre, et comme cet équilibre fondamental du monde : « Qui verse le sang de l'homme, par l'homme aura son sang versé. Car à l'image de Dieu l'homme a été fait » (*Gn* 9, 6). Quand nous parlons de la dignité de la personne humaine, nous ne faisons que rejoindre au fond, mais d'une manière moins concrète, moins parlante, cette importance du sang. Celui qui verse le sang aura son sang versé par un autre. Tout sang, animal ou humain, appartient à Dieu, mais éminemment le sang de l'homme fait à l'image de Dieu et Dieu, alors, le vengera. Il délègue pour cela l'homme lui-même, soit la justice publique du pouvoir ou celle, privée, du « vengeur de sang », le Goël, le plus proche parent de la victime : « Le meurtrier sera mis à mort. C'est le vengeur de sang qui mettra à mort le meurtrier. Quand il le rencontrera, il le mettra à mort » (*Nb* 35, 19).

Mais cette manière de faire, quand même assez rude

et, disons, primitive, source inépuisable de vendetta, va s'intérioriser peu à peu. Au temps des rabbins, il n'est même plus nécessaire de verser le sang au-dehors pour être coupable du sang. Il y a là quelque chose de très beau. Les rabbins palestiniens du début de notre ère, du temps de Jésus, estimaient qu'on peut « vider un homme », donc se rendre coupable de meurtre, sans qu'aucune goutte de son sang ne coule au-dehors (1). Il suffit, disaient-ils, de faire pâlir par l'insulte la face de son prochain : l'insulté, en effet, — et nous l'avons tous expérimenté — a l'impression que son propre sang se retire de lui ; insulter un homme, le vider de son propre sang, sans effusion extérieure, c'est déjà l'assassiner. Jésus entre dans cette vue : « Celui qui dit « raqa » (imbécile !) à son frère, il en répondra au Sanhédrin ; et s'il lui dit (je ne sais comment traduire) « renégat », — ou « sale impie », expression encore plus forte que « raqa » —, il en répondra dans la géhenne du feu » (Mt 5, 22). Cela va loin ! La géhenne, non point pour un meurtre de sang, mais pour l'insulte qui a fait pâlir un homme. Au-delà des tribunaux humains, c'est Dieu qui vengera au Jugement dernier.

A cette lumière non périmée de la Parole divine, regardons maintenant la dureté du monde actuel face à ce sang, ces flots de sang versés et à toutes ces insultes, à toutes ces clameurs d'insultes dans l'humanité d'aujourd'hui.

Or, le sang crie vers Dieu. C'est, pourrait-on dire,

(1) Ce fait est signalé par le P. D. BARTHÉLEMY, *Dieu et son image* (Cerf), p. 208, dans le chapitre « Du sang à boire » qui a inspiré cet entretien.

une des propriétés du sang, dans la Bible, que de crier vers Dieu. Le sang injustement versé, crie, et la vie d'un homme ne peut être compensée par de l'argent (*Nb* 35, 31).

Caïn a l'impression de la plus totale clandestinité : « Caïn dit à Abel son frère : « Allons dehors », et, comme ils étaient en pleine campagne », — là où personne ne sera pour voir, là où l'on est vraiment bien tranquille —, c'est là qu'a lieu le meurtre. Or, le sang versé injustement crie : « Qu'as-tu fait ? » dit Yahvé. « Ecoute le sang de ton frère crier vers moi du sol » (*Gn* 4, 8-10). Chaque goutte de sang injustement versée crie vers Dieu. Si nous croyons à l'inspiration de tous ces textes, si chaque goutte de sang versée crie vers le Seigneur, devant quel terrible drame ne nous trouvons-nous pas, aujourd'hui comme hier ?

Plus tard, Ezéchiel, prophétisant contre Edom, dit : « Parce que tu nourrissais une haine éternelle (non seulement le sang, mais la haine)... eh bien ! par ma vie, oracle du Seigneur Yahvé, je te mettrai en sang et le sang te poursuivra. Je le jure : tu as péché en versant le sang. Le sang te poursuivra » (*Ez* 35, 5-6).

Et c'est Dieu qui se charge de la vengeance du sang versé. Malheur à nous si nous sous-estimons ce plan divin. « Et moi, dit Dieu, je me charge de la vengeance » (*Dt* 32, 35). Il fait retomber le sang innocent sur la tête de ceux qui le versent. Pourquoi les peuples diront-ils : « Où donc est leur Dieu ? » lisons-nous dans le Psaume 79 (v. 10). Les gens pensent, en effet, que Dieu ne s'occupe pas de nous, c'est un refrain de tous les temps : « Pourquoi les peuples diront-ils :

« Où donc est leur Dieu ? » Mais voilà la réponse du psalmiste : « Que, sous nos yeux, les païens connaissent la vengeance du sang de tes serviteurs, qui fut versé ! » (*ibid.*). Le sang qui crie depuis le sol sera un jour vraiment vengé.

Souvenons-nous du chapitre 63 d'Isaïe, de ce texte qui nous fait contempler le Seigneur Jésus, puisque chaque fois que nous parlons du sang, nous pensons à « l'Agneau, celui qui efface le péché du monde », l'Agneau qui verse son sang pour nous. Isaïe alors décrit Dieu comme le grand vendangeur qui, au jour de sa colère, au jour de vengeance, fera gicler le sang des coupables jusqu'à en avoir les habits tachés de pourpre :

« Quel est donc celui qui arrive... en habits tachés de pourpre ?... »

« Pourquoi te drapes-tu de rouge et te vêts-tu comme un fouleur au pressoir ? »

« A la cuve, j'ai foulé, solitaire. »

« Des gens de mon peuple, nul n'était avec moi. »

« Alors, dans ma colère, je les ai foulés..., leur jus a giclé sur mes habits. » Ce n'est plus maintenant le sang des innocents, c'est le sang des coupables qui gicle jusque sur les habits du vendangeur divin.

« J'avais au cœur un jour de vengeance, l'année de ma Rédemption était échue (...). Alors mon bras me secourut et ma fureur me soutint. »

« J'écrasai les peuples dans ma colère, »

« Je les piétinai dans ma fureur, »

« Et je fis ruisseler à terre leur jus ! » (*Is* 63, 1-6).
Quel réalisme !

Dans l'Apocalypse, la clameur des humiliés rejoint la clameur du sang répandu : « Et j'entendis l'Ange qui disait : « Tu as raison, ô toi qui es et qui étais, ô Saint, d'avoir ainsi châtié ; c'est le sang des saints et des prophètes qu'ils ont versé, c'est donc du sang que tu leur as fait boire, ils le méritent bien ! » (*Ap* 16, 5-6). Le sang versé injustement, il faudra que les bourreaux le boivent eux-mêmes pour expier.

Devant cette situation, les hommes inventent alors une technique, ou plutôt croient imaginer un subterfuge pour échapper à la colère de Dieu. Si le sang innocent doit être payé par le sang du coupable, s'il faut que le coupable lui-même se mette à boire le sang qu'il a versé, que va-t-il faire ? La technique qu'on essaie, c'est de recouvrir de terre et de poussière le sang versé pour qu'il ne crie plus. Ce sang qui crie jusqu'à Dieu, on va le cacher, le recouvrir, amonceler sur lui la terre et la poussière pour qu'il disparaisse et ne crie plus. C'est l'invention des frères de Joseph au moment où ils pensent à tuer le gèneur : « Quel profit y aurait-il à tuer notre frère et à couvrir son sang ? » (*Gn* 37, 26). Il est sûr qu'il ne convient pas de laisser le sang exposé comme ça, en plein air, et qu'il crierait devant Yahvé, mais nous pourrions couvrir son sang et on ne l'entendrait plus...

Devant ce subterfuge de l'homme qui essaie de couvrir perpétuellement le sang de l'injustice, Dieu n'est pas dupe. Nous aurons beau inventer des commissions d'enquête, signer des manifestes, bref recouvrir sous des montagnes de papiers le sang versé, nous aurons beau l'étouffer : Dieu n'est pas dupe. Et je pense là à

ce texte si extraordinaire de Pie XII, dans son message de Pentecôte 1943 où il disait :

« Comment l'Eglise, Mère si aimante et si soucieuse du bien de ses fils, pourrait-elle faire comme si elle ne voyait pas et n'entendait pas des situations sociales qui rendent pratiquement impossible une vie chrétienne ? » Je pense que jamais un Karl Marx n'a prononcé une parole aussi forte que celle-là de Pie XII, parole qui nous concerne, qui nous fait peur. Pie XII nous prévient : nous aussi, l'Eglise elle-même, nous pourrions tenter ce subterfuge de faire « comme si on ne voyait pas », de fermer les yeux, de faire « comme si on n'entendait pas ». En fait, c'est la parabole du Bon Samaritain (*Lc 10, 28 ss.*) où l'on oblique, où l'on passe « de l'autre côté » de la route, pour ne pas être en face du blessé de Jéricho. Le lévite, le prêtre, ceux qui passent, ils « obloquent », nous dit simplement le texte.

Que nous obliquions ou non, Dieu n'est pas dupe. Le sang recouvert sous des monceaux de terre ou d'imprimés, il le fera verser sur le roc nu ; ce sang que nous aurons enfoui, Dieu le mettra sur le rocher où on ne peut ni le recouvrir ni le cacher (*Ez 24, 6-8*).

Le sang enfoui en terre, Dieu le fera ressortir à la fin du monde, nous dit Isaïe : « Car voici que Yahvé va sortir de sa demeure pour punir de leurs crimes tous les habitants de la terre. La terre dégorgera son sang et cessera de couvrir ses égorgés » (*Is 26, 21*). Ce sang que nous aurons si péniblement caché, Dieu le fera sortir de la terre, la terre dégorgera ce sang.

« Jusques à quand », — est-il dit dans l'Apocalyp-

se —, « jusques à quand, Maître vrai et saint, tarderas-tu à faire justice, à tirer vengeance de notre sang sur les habitants de la terre ? » (*Ap* 6, 10). C'est le cri des martyrs, et de ce fleuve de sang innocent qui ne cesse de courir d'un bout du monde à l'autre.

En définitive — car Dieu qui prend tout cela au sérieux veut que nous entrions plus avant dans le mystère de l'innocent qui souffre injustement —, c'est là en définitive que Job va nous apporter sa grande trouvaille d'espérance. Job est en procès, il plaide contre Dieu car sa souffrance ne vient ni de son propre péché, ni de l'injustice des hommes. Dieu en effet le reconnaît juste. Il est éprouvé dans sa propre chair, il est éprouvé dans le sang de ses enfants. Alors, il entre en litige avec Dieu, il assigne Dieu au tribunal de Dieu lui-même. Il blasphème à certaines heures, mais au fond, malgré tout, il y a en lui quelque chose de plus grand que son blasphème : il prend le Seigneur comme avocat. Il va mourir en ayant conscience que c'est Dieu qui le met à mort. Il est à bout de sang et de fiel, il a conscience de mourir injustement persécuté. Ses amis lui sortent l'apologétique de leur temps, l'apologétique optimiste des scribes et des sages. Job n'accepte pas cela. Que lui survive au moins, dit-il, « cette protestation qui va plaider contre Dieu ». Que de sa mort injuste naisse une protestation qui demeurera criante. Ce sont alors les grands thèmes de Job, où il en appelle de l'injustice de sa situation à la justice de Dieu :

« O terre, ne couvre point mon sang, et que rien n'arrête mon cri. Dès maintenant, j'ai dans les cieux un

témoin, là-haut se tient mon défenseur (1). Ma clameur est mon avocat auprès de Dieu, tandis que devant lui coulent mes larmes. Qu'elle plaide la cause d'un homme aux prises avec Dieu, comme un mortel défend son semblable. Car mes années de vie sont comptées et je vais prendre le chemin sans retour » (*Jb* 16, 18-21).

Mon défenseur, dit Job, « mon Goël ». Il n'est pas possible que tout ce sang versé soit versé en vain, que tant de peine reste éternellement vaine. Alors, c'est à cette clameur même, à ce sang même auquel Job fait appel, et il prononce ces paroles vraiment prophétiques (et elles le sont, puisque nous les lisons encore aujourd'hui, et qu'il demandait qu'elles soient inscrites pour toujours) :

« Oh ! je voudrais qu'on écrive mes paroles,
qu'elles soient gravées en une inscription,
avec le ciseau de fer et le stylet,
sculptées dans le roc pour toujours !

« Je sais, moi, que mon Défenseur est vivant,
que Lui, le dernier, se lèvera sur la terre.
Après mon éveil, il me dressera près de lui
et, de ma chair, je verrai Dieu.

Celui que je verrai sera pour moi,
celui que mes yeux regarderont ne sera pas un étranger.
[ger.

Et mes reins en moi se consomment... » (*Jb* 19, 23-29).

C'est le grand cri d'espérance de Job.

(1) Mon *Goël*, ce mot que nous rendons imparfaitement par défenseur : mon vengeur de sang.

Certains peuvent être tentés de se raidir devant ces mots de « vengeance de Dieu », de « sang qui retombe sur la tête du coupable ». On penserait alors que cette ère est close avec l'Ancien Testament, l'Evangile de Jésus inaugurant le règne de l'amour. Mais la Justice de Dieu est aussi absolue que son Amour et c'est pourquoi Dieu ne peut, sans intervenir, laisser crier vers lui le sang de l'innocent. Cette mystique n'est pas de l'Ancien Testament. Jésus parle de même : « Il retombera sur vous tout le sang des justes répandu sur la terre, depuis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang de Zacharie. En vérité, je vous le dis, tout cela va retomber sur cette génération » (*Mt 23, 35*). Mais nous savons maintenant le nom de notre Goël : notre Défenseur est vivant, ressuscité, il a voulu verser son sang, l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde, Celui en qui toute espérance, celle de Job et celle des martyrs, est réalisée.

MERCREDI, 18 FÉVRIER 1970

13. L'Agneau pascal : Le Sang innocent

Nous nous tournons maintenant vers l'Agneau « comme égorgé », seul digne d'ouvrir le livre de l'univers et d'en réaliser le vrai destin (*Ap 5*). Job ne voyait pas, ne comprenait pas, mais il était conscient que l'homme ne peut libérer l'homme et, dans sa désespérance, il en appelait à son « Goël » — au vengeur de son sang. Quant à nous, nous savons que nous sommes, que nous serions irrémédiablement perdus sans la présence de l'Agneau : et si nous l'oublions, notre christianisme et notre foi perdent leur consistance.

Le détraquement qui pèse sur l'humanité depuis Adam s'est concrétisé dans le sang répandu d'Abel, cette source qui a grossi ensuite à travers tout l'Ancien Testament comme un fleuve, accompagné d'exil et de larmes. Mais il nous faut prendre conscience que ce fleuve de sang atteint aujourd'hui une dimension et une plénitude jamais atteintes. Toutes les techniques sont appelées à la rescousse. La brutalité, la torture, le viol sont de tous les temps, mais jamais la torture, par

exemple, n'a connu les techniques, les subtilités actuelles — et cela dans tous les pays, par toutes les polices, sous tous les régimes, à de bien rares exceptions près : électricité, action psychologique, lavage des cerveaux, brutalités qui ne laissent point de traces apparentes, etc. Et il n'y a pas que la torture, et je pense aux deux extrêmes de la dégradation : aux engins nucléaires d'une part, capables d'anéantir un continent ; à ces machines distributrices de contraceptifs d'autre part, que l'on trouve dans n'importe quel café de certains pays — comme on achète ailleurs un paquet de cigarettes. Quelle prostitution de l'amour ! « La vie m'appartient », dit Dieu.

Ce détraquement, ce n'est pas seulement dans les faits les plus cruels, ou les plus sensationnels qu'on le trouve, il est souvent plus significatif encore dans des événements minuscules. Je me souviens d'un missionnaire du Laos — tué depuis, d'ailleurs — qui me racontait l'histoire à la fois tellement banale et si douloureuse d'une vieille pauvre paysanne prise dans la zone sous influence vietcong : elle avait mis quelques œufs à couver, et voilà qu'elle devait déclarer au commissaire politique le nombre d'œufs mis sous sa poule, ledit commissaire étant à une matinée de marche. Il lui fallut ensuite retourner dire le nombre de poussins qui étaient nés — huit ou neuf peut-être sur les douze œufs, je ne sais plus. Quelque temps après, le commissaire lui-même vint vérifier le nombre des poulets et, au lieu de trouver les huit qui avaient été déclarés, il n'en trouve que six ou sept : « Où sont-ils les deux qui ont dis-

paru ? » — « Ils sont morts, une bête les a mangés. » — « Vous devez montrer les restes »... Ce n'était pas une torture sanglante certes, mais quelle servitude et quelle terreur sur cette pauvre femme !

Un autre exemple encore pris, lui, dans le monde qui se dit libre : un jeune Français était parti faire un voyage au-delà du rideau de fer : là il tombe amoureux de la jeune femme chargée de l'accueil des visiteurs. Vous savez que l'amour fait des miracles, et le sien, surmontant les distances et les obstacles les plus invraisemblables, finit par un mariage. Tout s'achève pour le mieux, et le jeune couple s'installe en France. La jeune femme est alors convoquée par la police : on la soupçonne d'être membre de quelque parti étranger, on l'interroge, on la « cuisine » et, en fait, on ne trouve rien contre elle. Mais on continue à la convoquer, à l'interroger : on la manipule, pour ainsi dire, autant qu'on manipulait la pauvre paysanne avec ses poulets. On était bien persuadé qu'elle n'était pas un agent secret de son pays d'origine, mais on aurait bien voulu qu'elle le devienne pour le compte de la France...

Encore une fois, ce ne sont pas là des « tortures », mais n'y a-t-il pas comme du sang répandu ?

La malédiction aujourd'hui, c'est encore cette invasion foudroyante de la drogue. Je ne connais rien peut-être d'aussi douloureux que ce « Psaume 23 » écrit par un drogué de East Harlem, qui s'était converti, avait essayé de s'en sortir, était retombé dans sa servitude, et en est mort. Ce psaume n'est pas un blasphème : c'est la clameur de servitude, la misère, la détresse poussée jusqu'au plus profond :

« L'Héroïne (la drogue) est mon berger.
J'en aurai toujours besoin.
Elle me fait coucher dans les ruisseaux.
Elle me mène dans une douce démente.
Elle détruit mon âme.
Elle me conduit sur le chemin de l'Enfer pour
l'amour de son nom.
Oui, bien que je marche dans la vallée
de l'ombre de la mort,
je ne craindrai aucun mal,
car la drogue est avec moi.
Ma seringue et mon aiguille m'apportent
le réconfort.
Tu me fais honte en présence de mes ennemis.
Tu oins ma tête de folie.
Ma coupe déborde de chagrin.
La haine et le mal me suivront sûrement tous les
jours de ma vie
et j'habiterai pour toujours dans la maison
du malheur et de la honte (1). »

Quel cri ! La voilà donc, cette malédiction qui pèse sur notre humanité !

Et si ce détraquement, — je ne trouve pas d'autre mot, — ne nous accable pas, on pourrait dire : « vaine est notre foi ». Car, ainsi que je vous le disais, nous nous tournerons vers des révolutions de pratiquants — savoir comment donner la communion dans la main ou non, comment marier ou ne pas marier les gens.

(1) Bruce KENRICK, *La Sortie du désert*, Paris, Seuil, p. 155.

etc. — alors que c'est à un tout autre niveau que se jouent et le drame et la grandeur de l'humanité.

Et comment ne pas penser aussi à ces catastrophes qui ne dépendent ni de la mauvaise volonté des hommes, ni de leur imprudence. Jésus lui-même connaît cela. Dans saint Luc (13, 1-5) : « En ce même temps survinrent des gens qui lui rapportèrent ce qui était arrivé aux Galiléens, dont Pilate avait mêlé le sang à celui de leurs victimes » (ce sang innocent qui est versé). « Prenant la parole, il leur dit : « Croyez-vous que, pour avoir subi pareil sort, ces Galiléens fussent de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens ? Non, je vous le dis, mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de même. Ou ces dix-huit personnes que la tour de Siloé a fait périr dans sa chute (une catastrophe), croyez-vous que leur dette fût plus grande que celle de tous les autres habitants de Jérusalem ? Non, je vous le dis. Mais si vous ne vous mettez à faire pénitence, vous périrez tous pareillement. »

Oui, il y a fondamentalement quelque chose de détraqué dans notre humanité, malgré toutes ses grandeurs que nous ne nions pas, dont nous avons conscience. Il faut appeler cette misère par son nom, et avoir le courage de dire qu'elle existe. Je vous disais hier ce qu'a été la découverte du fait de l'Eucharistie pour l'incroyant que j'étais : à ce moment-là aussi, un autre dogme m'est apparu évident et indéniable lui aussi : celui du péché originel, celui d'un monde à la fois merveilleux et abîmé.

Or, cette « malédiction » pèse sur nous, elle est en nous, elle s'étend à chacun de nous et à tous. Je suis

pécheur. Je suis pécheur de naissance. Voici que je fus enfanté dans l'abjection : ma mère m'a conçu dans le péché. Et nous sommes pécheurs collectivement, en humanité, pécheurs dès l'origine. Par Adam, le péché est entré dans le monde, et tous ont péché. Saint Paul nous le rappelle : « Et ce péché, il habite en nous » (*Rm 7, 20*). Notre Seigneur Jésus nous dit qu'il veut demeurer en nous, Lui et son Père : « Je viendrai, nous viendrons, nous ferons en toi notre demeure » (*Jn 14, 23*). Mais en attendant, c'est le péché qui habite en moi, et qui habite en saint Paul lui-même : « Si je fais ce que je ne veux pas..., c'est que le péché habite en moi... Je me suis vendu au pouvoir du péché » (*Rm 7, 20*). J'ai dans ma chair des passions pécheresses qui fructifient par la mort. « Malheureux que je suis ! Qui me délivrera de ce corps qui me voue à la mort ? » (*7, 24*). Cette demeure qui devrait être la demeure de Dieu, elle est le taudis du péché. Il nous faut être conscients que nous sommes pris dans cette malédiction, sinon notre foi risque de n'être que de surface : la foi n'est pas un accessoire, un enjoliveur de voiture : on met des chromes pour que l'auto soit plus jolie ! Toute la raison d'être du Seigneur Jésus, ce n'est pas d'embellir des voitures, mais bien de sauver de la perdition des autos qui roulent vers le précipice. C'est pourquoi Paul termine : « Qui me délivrera de ce corps qui me voue à la mort ? Grâce soient à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur » (*Rm 7, 25*).

Dans cette perdition générale, seul un être innocent peut me sauver. Mais où le trouver ? Il n'existe pas d'innocents...

A certaines heures, on rencontre des victimes bafouées, traquées. J'ai le souvenir encore, d'une réunion syndicale — très manœuvrée, préfabriquée, — au cours de laquelle un homme, qui n'avait rien d'un enfant de chœur et n'était pas du tout ami des curés, n'était pas de l'avis de la majorité. Et je le vois encore essayant de monter au micro pour tenter d'expliquer ce qu'il voulait dire. Mais la salle était préparée pour l'empêcher de parler. J'ai vu ce jour-là, en effet, une victime bafouée, traquée. Lui, l'incroyant, était vraiment comme le Juste persécuté. Mais quelque temps plus tard, lui-même ayant, si j'ose dire, repris du poil de la bête et ayant retrouvé une certaine autorité, dès qu'il avait pu relever la tête, il devenait à son tour l'opresseur d'un autre innocent. Car il n'existe pas d'innocent total. En chaque innocent opprimé se cache un oppresseur virtuel ou actuel d'un autre innocent. Au niveau de l'homme immolé, il y a bien sûr des innocents, mais ils ne sont en quelque sorte que des images passagères du seul vrai innocent immolé, car eux, dès qu'ils auront retrouvé un peu de force, deviendront à leur tour des oppresseurs. Et c'est pourquoi, sur terre, nous ne pouvons jamais nous livrer totalement à une cause ou à un homme, — aucune solidarité ne peut se nouer définitivement sur la terre avec un être ou une nation quelconque. « O liberté, que de crimes on commet en ton nom ! »

Quand j'étais docker, j'étais entouré de pauvres et de malheureux, tous ces pauvres hommes venus des quatre coins de la Méditerranée, et chacun était bien l'innocent opprimé par le monde capitaliste. Il y avait

une bonne entente, mais chacun, en même temps, méprisait l'autre sur un point. Le Corse me disait : « Tu sais, méfie-toi de celui-là ; hein ! c'est un Italien, fais attention. » Et l'Italien venait ensuite et me disait : « Oh ! tu sais, lui, l'Arménien, ne te fie pas trop à lui, parce que les Arméniens, on ne sait que trop... » Et l'Arménien à son tour : « Tu sais, le Grec, les Grecs... ah ça, ça roule tout le monde ! » Le Grec continuait et me disait : « Les Arabes tu sais, hein... inutile d'en dire davantage. » Et ainsi l'Arabe, le Français, l'Espagnol. C'était toute la Méditerranée qui ne valait pas plus cher aux yeux des uns que des autres. Ils étaient pourtant tous de pauvres innocents opprimés, mais ils étaient tous des « mépriseurs » si j'ose employer ce mot. Le dernier des clochards porte dans un coin de son cœur à côté de la certitude vraie de sa dignité d'homme, d'horribles sentiments de satisfaction et d'auto-respectabilité bourgeoises par rapport à son voisin de cloche. Et nous, qui ne sommes pas des clochards, c'est bien pis ! Jésus le sait et ne cesse de nous le redire dans tous ses discours.

Eh bien ! voilà ce qui nous conduit, et nous conduit de toute la force de notre âme, vers la seule, l'unique au monde victime sans tache, sans souillure, « l'hostie pure, sainte, immaculée », vers l'Agneau, de même que vers lui a été conduit le peuple de Dieu à travers ses espérances successives.

C'est maintenant qu'il nous faut relire le premier récit de l'agneau d'Egypte :

« Yahvé dit à Moïse et à Aaron au pays d'Egypte :
« Ce mois viendra pour vous en tête des autres : vous

en ferez le premier des mois de l'année. Adressez-vous à toute la communauté d'Israël en ces termes : le dix de ce mois, procurez-vous chacun une tête de petit bétail par famille, un agneau. La bête sera sans tares, âgée d'un an. Et vous l'égorgeriez entre les deux soirs. On prendra de son sang et on en mettra sur les deux montants et le linteau de la porte des maisons où on la mangera. Vous la mangerez en toute hâte : c'est une Pâque en l'honneur de Yahvé. Cette nuit-là, je parcourerai le pays d'Egypte et je frapperai tous les premiers-nés dans le pays d'Egypte, ceux des hommes et ceux des bêtes, et à tous les dieux d'Egypte j'infligerai des châtiments, moi, Yahvé. Le sang vous servira à désigner les maisons où vous vous tenez. A la vue de ce sang, je passerai outre, et vous échapperez au fléau destructeur. Ce jour-là pour toutes vos générations, vous le décréterez jour de fête à jamais » (*Ex 12, 1 ss.*). « Et lorsque ton fils demain (quand tout cet événement sera passé, demain, après-demain dans les générations), quand ton fils te demandera « que signifie cette coutume ? » tu lui répondras : « C'est par la force que Yahvé nous a fait sortir d'Egypte, de la maison de servitude. Comme Pharaon s'entêtait à ne pas nous laisser partir, Yahvé fit périr tous les premiers-nés au pays d'Egypte : ceux des hommes et ceux du bétail. Voilà pourquoi j'immole à Yahvé tout premier-né mâle et rachète tout premier-né de mes fils. Ce rite te tiendra lieu de signe sur la main, de bandeau sur le front, car c'est par la force que Yahvé nous a fait sortir d'Egypte » (*Ex 13, 14 ss.*).

Ainsi dans l'Egypte que nous décrivions ce matin au

cœur du premier effroyable génocide d'Israël, naît une espérance, ou plutôt une substitution : substituer au sang de l'homme injustement versé, car les Israélites sont là les innocents en face de leurs persécuteurs — substituer l'agneau pascal. Qu'est-ce que cela veut dire pour l'opprimeur, l'Égypte ? qu'est-ce que cela veut dire pour l'opprimé, Israël ?

Du côté du persécuteur s'exerce la loi du talion. Si les premiers-nés des Égyptiens sont condamnés à l'extermination durant cette nuit-là, c'est parce que les Égyptiens ont condamné à l'extermination le premier-né de Dieu, Israël, le faible, la victime. Et le sang de l'innocent doit être payé par le sang d'un autre innocent qui va être le fils même du bourreau : ce que vous avez fait aux sans-défense que vous haïssez (les Hébreux), retombe sur les sans-défense que vous chérissez (vos enfants) (1).

Mais du côté de l'opprimé ? Pourquoi Israël, qui est la victime, a-t-il besoin d'une victime de substitution pour échapper lui-même au châtiment qui frappe son oppresseur ? Puisqu'il est la victime, il n'a pas besoin d'une victime expiatoire, de l'agneau pascal ! Mais Dieu marque ainsi clairement qu'Israël échappe, non pas en tant que peuple d'Israël (peuple à la nuque raide, qui ne vaut pas mieux que les autres), mais en tant que victime (2). C'est en tant qu'il est victime qu'il échappe. Et le sang de l'agneau sur les portes manifeste la situation de victime d'Israël. Ce sang

(1) Cf. D. BARTHÉLEMY, *Dieu et son image*, p. 212.

(2) *Id.*, p. 213.

répandu mystérieusement devient intercession, et grâce à lui, une portion d'humanité victime, Israël, est libérée. Dans la Loi de sainteté du Lévitique (17, 11), il est dit : « La vie de la chair est dans le sang, c'est le sang qui expie pour une vie. » Mais il s'agit là encore d'une portion toute restreinte d'humanité, affreusement opprimée elle-même, et en faveur de laquelle le sang de la victime sans tache va intercéder.

Nous verrons demain deux autres étapes qui nous mènent de plus en plus directement vers le Seigneur Jésus : celles où il ne s'agit plus simplement de la brebis de Pâque immolée, mais où cette victime se précise dans le Serviteur souffrant et dans l'Agneau de l'Apocalypse. La grande merveille qui va s'opérer, c'est que, tandis que pour l'agneau pascal, le sang intercède seulement pour la victime innocente, peu à peu, avec le Serviteur souffrant d'Isaïe, puis avec celui qui sera le Serviteur souffrant par excellence, Jésus, ce n'est plus simplement la victime qui est délivrée, mais c'est le pécheur lui-même qui est absous. L'agneau pascal en Egypte ne sauve que les premiers-nés d'Israël ; les premiers-nés des Egyptiens meurent. Avec Jésus intercédant : « Père, pardonne-leur », c'est le pécheur lui-même, le bourreau, qui se trouve pardonné.

JEUDI, 19 FÉVRIER 1970

14. L'Agneau : Le serviteur souffrant

Nous demanderons à Notre-Dame de présider à cette journée, non point parce que je parlerai directement d'elle, mais parce qu'elle seule peut nous aider à pénétrer, au moins à pressentir à travers le peuple juif exilé au bord des fleuves de Babylone, le mystère du serviteur souffrant, le mystère de son Fils. Je vous rappelle notre thème, celui que nous oublions toujours, celui auquel il faut sans cesse revenir : « Il fallait qu'il souffrît pour entrer dans la gloire. »

Hier nous parlions du sang, et Dieu sait si dans le monde d'aujourd'hui le sang est versé de toutes parts et avec des raffinements que les rois d'Egypte, d'Assyrie et de Babylone connaissaient à peine ! Hier, nous avons regardé l'agneau innocent, cet agneau de la Pâque qui protège le peuple victime du premier génocide en Egypte. Aujourd'hui, nous franchissons 700 ans, sept siècles : nous nous retrouvons en face d'une nouvelle tragédie. Mais au cœur de cette tragédie, qui a toute sa valeur en elle-même, va se profiler d'une manière beaucoup plus forte encore la figure et la réalité du Seigneur Jésus.

Les circonstances sont tout autres. Nous sommes juste avant la période de la future grande déportation. Mais rien ne la laisse supposer : au contraire. Le roi Josias, quoique né d'un roi pervers, fait vraiment tout son possible et, comme le dit l'Écriture, « il fit ce qui est agréable à Yahvé et il imita en tout la conduite de son ancêtre David, sans en dévier, ni à droite ni à gauche » (II R 22, 2). Si j'ose dire, ni intégriste ni progressiste. Il va tout droit. Et avec lui, vous vous souvenez qu'à lieu un merveilleux « *aggiornamento* » : le Livre de la Loi est retrouvé. A l'avènement de Josias, les immeubles du Temple étaient en bien piteux état. On va essayer d'y mettre un peu d'ordre. On envoie des gens pour faire des réparations, des charpentiers, des maçons, tout un monde vient réparer le Temple. Et ils agissent avec probité d'ailleurs, est-il dit. Dans ce remue-ménage, le Livre de la Loi est retrouvé. Alors, dans un grand mouvement de joie, de paix, le roi Josias va renouveler l'alliance du Sinaï entre Yahvé et son peuple (1).

« Alors le roi fit convoquer auprès de lui tous les anciens de Juda et de Jérusalem et le roi monta au Temple de Yahvé avec tous les gens de Juda et tous les habitants de Jérusalem, les prêtres et les prophètes et tout le peuple, du plus petit au plus grand. Il lut devant eux tout le contenu du Livre de l'Alliance trouvé dans le Temple de Yahvé » (II R 23, 1-3). Ça n'était pas une petite affaire : cela a duré des jours et des jours : un vrai concile : « Le roi était debout près

(1) Voir l'entretien suivant : la Nouvelle Alliance.

de la colonne, et il conclut devant Yahvé la Nouvelle Alliance qui l'obligeait à suivre Yahvé et à garder ses commandements, ses instructions et ses lois de tout son cœur et de toute son âme pour rendre effectives les clauses de l'Alliance écrite dans ce livre. Et tout le peuple adhéra à l'Alliance. »

Voilà donc une période de grande beauté qui s'ouvre : on supprime les idoles et leurs servants, on brise les stèles des hauts lieux, la réforme s'étend jusqu'au royaume du Nord. Un peu plus tard, on va célébrer la Pâque. « Le roi donna cet ordre à tout le peuple : « Célébrez une Pâque en l'honneur de Yahvé votre Dieu de la manière qui est écrite dans ce Livre de l'Alliance. » Et l'Ecriture nous dit : « On n'avait pas célébré une Pâque comme celle-là depuis les jours des Juges qui avaient régi Israël et pendant tout le temps des rois d'Israël et des rois de Juda » (II R 23, 22).

Donc, tout est merveilleux. « Il n'y eut aucun roi qui se fût tourné comme Josias vers Yahvé de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force, en toute fidélité à la Loi de Moïse, et après lui il ne s'en leva pas qui lui fût comparable » (II R 23, 25). Et cependant, c'est le drame. Jérusalem est rejetée malgré tout cela : « Yahvé ne revint pas de l'ardeur de sa grande colère qui s'était enflammée contre Juda pour les déplaisirs que Manassé lui avait causés : Yahvé décida : « J'écarterai Juda aussi de devant moi comme j'ai écarté Israël, je rejetterai cette ville que j'avais élue, Jérusalem, et le Temple dont j'avais dit « Là sera mon nom » (II R 23, 27). Il y a des repentirs sincères et

pleins de promesses, mais les conséquences des fautes précédentes ne peuvent être arrêtées.

Et c'est la tragédie. Le Temple est détruit. Le peuple est déporté. L'exil le plus implacable. Nous sommes de nouveau au plus creux de l'incompréhensible. La destruction. L'écroulement. Que signifie cette mise à mort ? Pourquoi le massacre de ce peuple si sincèrement converti, avec son roi Josias ?

Je voudrais citer ici le texte d'un homme qui a été un des disciples préférés du père Lagrange, quand le Père avait quatre-vingts ans et quelques, et que ce jeune étudiant âgé de vingt ans seulement se lançait dans l'étude de la Bible et des langues de l'Orient ancien. Il est maintenant l'un des plus grands professeurs au Collège de France ; il dit ne pas croire, mais il est toujours resté un grand admirateur de l'Écriture où il voit l'un des plus hauts moments atteints par l'humanité. Voilà ce que, dans un merveilleux livre d'art qui vient de paraître (1), il écrit en réponse à la question que nous nous posons : pourquoi le massacre de ce peuple sincèrement converti ?

« En exposant, comme Il l'avait fait, Son peuple au pilori de l'Univers, Il devait donc avoir un autre but, plus subtil, plus insondable, plus digne de Lui, que le simple châtiment, vindicatif et correctif : par cet exemple inouï et terrible, Il voulait, pour amener à Lui tous les peuples, leur faire connaître le Sien comme Son mandataire, l'accréditer auprès d'eux comme Son témoin, par le spectacle d'un malheur qu'il

(1) *Vérité et poésie de la Bible*, présentés en images par Erich Lessing, avec la collaboration de H. Cazelles, Jean Bottéro, etc., Hatier éd., p. 60.

avait si dignement et courageusement supporté devant tous, *pour expier aussi leurs crimes*. Israël aura donc désormais pour mission de répandre dans l'univers entier la connaissance de Yahvé, l'attachement à Yahvé et tous les privilèges qui en découlaient et qui lui avaient d'abord été réservés, mais que Yahvé, Dieu unique et universel, veut étendre à tous les hommes. La seule prérogative qui demeure acquise, impartageable, à Son peuple, c'est d'avoir été choisi par Lui pour Son héraut, Son vicaire, *Son serviteur*. »

Car en exil, voilà qu'Israël découvre la grandeur de son Dieu incomparable et la manifeste. Il devient missionnaire. Au cœur de l'idolâtrie qu'il découvre, le petit reste comprend ce que c'est qu'être entre les mains du Dieu vivant, même si c'est pour être écrasé par lui.

Quand le peuple juif était chez lui, à Jérusalem, dans son Temple, avec son culte, il était bien décevant : il courait souvent d'une idole à l'autre, ou bien il devenait « pharisien », bien avant la lettre : du moment qu'il avait payé la dîme, qu'il avait fait tout ce qu'il fallait, il se sentait en règle ! Fier de son Dieu, il n'en était que plus médiocre. Mais à Babylone il va se trouver au milieu de vrais païens, quelque chose qu'il n'imaginait pas, il découvre des idoles 100 % ! Alors, par contraste lui apparaît non seulement la vraie grandeur de son Dieu, mais son caractère unique et merveilleux. A ce moment-là, parlant de ces idoles, il pourra dire véritablement, parce qu'il les voit de ses yeux : « Elles ont des mains et ne palpent pas, elles ont des yeux et ne voient pas, elles ont une bouche et ne

parlent pas », tandis que lui, Yahvé, notre Dieu, parle. Oui, c'est parce que ce peuple s'est trouvé au plus profond de l'idolâtrie, immergé dans l'idolâtrie, qu'il va de lui-même découvrir la grandeur de son Dieu. Je suis sûr que nous tous, chrétiens d'aujourd'hui, avons besoin de subir la même épreuve : nous ne voyons que de trop loin les idoles et les idéologies de notre temps. Le cardinal Saliège souhaitait que les chrétiens fassent l'expérience réelle et prolongée d'un athéisme allant jusqu'au bout de ses prémices et ayant évacué tout ce qu'il contient encore de christianisme.

En comparaison des idoles ainsi vues de près, la présence du Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, la tendresse de Yahvé, la pitié de Yahvé, tout ce à quoi on s'était habitué, voilà ce qui va prendre consistance. C'est ce que nous dit le beau livre de Tobie, ce Tobit (1) exemple typique, lui aussi, « du solitaire et du solidaire ». Tobit solitaire quand il était encore à Jérusalem, s'en allant « tout seul » au Temple alors que plus personne n'y allait, Tobit qui suivait toutes les prescriptions et, en exil, continuait seul à les observer, lui qui refusait de se souiller avec des viandes. Mais Tobit en même temps tellement solidaire de ses frères de race qu'il ensevelissait les morts de son peuple, qu'il accueillait tout le monde... Eh bien ! cette histoire de Tobie nous dit ce que le peuple découvre au sein de l'exil ; et je pense qu'au sein des difficultés d'aujourd'hui se prépare merveilleusement la découverte, la redécouverte — car elle a toujours été

(1) Le livre de Tobie est l'histoire de Tobit, déporté, et de son fils Tobie.

connue — mais la redécouverte vitale, existentielle, dans le cœur même du chrétien, de la réalité de Dieu : « Célébrez-le en face des nations, vous, enfants d'Israël. Car s'il vous a dispersés parmi elles, c'est là qu'il vous a montré sa grandeur. » La grandeur de Yahvé apparaît dans la dispersion de l'exil : « Exaltez-le devant tous les vivants. C'est lui notre maître. C'est lui notre Dieu. C'est lui notre père et il est Dieu dans tous les siècles » (*Tob* 13, 3-4).

Donc, première conséquence de l'exil, Israël devient missionnaire, témoin de son Dieu en face des nations. Mais il y a plus : des plaies de ce peuple-serviteur, une nouvelle fois réduit à néant, va surgir un extraordinaire sérum de guérison. Et non seulement la sienne, mais la guérison de tous ceux qui l'entourent. Hier, nous avons vu la substitution en Egypte de l'agneau pascal tenant lieu du peuple victime. Et voilà qu'aujourd'hui, en exil, ce peuple souffrant devient lui-même, dans une deuxième substitution, un nouvel agneau pascal. Mais, à la différence du temps de Pharaon, il englobe dans sa rédemption ceux-là même qui l'écrasent. Au temps de Pharaon, le persécuteur est écrasé et ses fils premiers-nés doivent mourir. Dans cette deuxième étape du serviteur souffrant, la rédemption s'étend à ceux-là même qui le persécutent.

Quand nous lisons le chapitre 53 d'Isaïe, ce texte qui est le premier Evangile de la passion du Seigneur Jésus, devant le réalisme de sa description, nous ne pensons plus assez que le « serviteur souffrant » est d'abord le peuple « assis et pleurant » à Babylone. Par certains traits indéniables, c'est le peuple d'Israël,

certainement pas tout Israël, même déporté, mais ce qui, dans ce peuple, reste fidèle, souffre, espère : « Toi Israël mon serviteur. Jacob que j'ai choisi. Race d'Abraham, mon ami » (*Is* 41, 8), est-il dit dans le livre d'Isaïe, à propos justement de ce serviteur. C'est bien du peuple dont il s'agit : « Maintenant écoute, Jacob, mon serviteur Israël que j'ai choisi. Ainsi parle Yahvé qui t'a fait. Jacob, souviens-toi de cela et que tu es mon serviteur, Israël » (*Is* 44, 1).

Le serviteur souffrant et le peuple en exil ne sont donc qu'un. Et nous avons aussi avec cet Israël qui sème dans les larmes, le prototype, le signe avant-coureur de notre Eglise, peuple de Dieu, dans son élection et sa fidélité, de notre Eglise toujours quelque part persécutée, portant son péché et celui des hommes, souffrant, espérant, luttant répandue à travers les nations. Mais, par-dessus tout, le serviteur souffrant sera le Serviteur Unique, choisi, séparé, innocent, Jésus se livrant librement à la mort, parce qu'il a aimé jusqu'au bout, intercédant pour les pécheurs, celui qui se désignera lui-même, quand, lisant la prophétie d'Isaïe : « L'esprit du Seigneur est sur moi, c'est lui qui m'a envoyé porter la guérison », il ajoutera : « Aujourd'hui s'accomplit à vos yeux ce passage de l'Ecriture » (*Lc* 4, 18, 21). Ainsi, ce serviteur souffrant est à la fois le peuple déporté mais aussi le Seigneur Jésus. « Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères, va glorifier son serviteur », dira Pierre dans les Actes des Apôtres (3, 13). Et c'est aussi ce que le Père lui-même dira au moment du baptême de Jésus : « Voici mon Fils bien-aimé » :

fil et serviteur, dans la Bible, c'est le même mot. A travers l'exil, nous voyons donc transparaître encore une fois en filigrane la figure même de Notre Seigneur et sa dimension qui domine l'histoire.

Relisons maintenant ce texte du Serviteur Souffrant, que la liturgie nous fait souvent méditer, que nous retrouvons tout au long du temps de Carême, et qui me semble le plus bel hommage que nous puissions rendre ensemble et à nos ancêtres exilés à Babylone et au Seigneur Jésus :

« Qui croyait à ce que nous avons entendu dire ?
Qui eût su reconnaître l'intervention de Yahvé ?
Quoi ! cette pousse malingre perdue au milieu d'une
friche,

sans allure ni vigueur...
cette tête qui ne vous revient pas,
ce visage emmuré dans sa souffrance,
ces yeux dont on fuit le regard,
cet être que l'on écarte,
ce laissé pour compte...

Etaient-ce donc nos maux qui l'accablaient,
nos douleurs sous lesquelles il ployait ?
Et nous qui le classions parmi les réprouvés,
le croyions frappé par la main de Dieu et déchu...,
alors que c'était pour nos péchés qu'il saignait,
nos crimes qui le broyaient.
Le châtiment qui nous réconcilie l'écrasait
et de ses blessures suintait notre guérison.

Nous, nous divaguions comme un troupeau épars,
chacun musant à son gré (1). »

Lorsque les chefs du peuple décident de la mort du Seigneur Jésus, en commentant le mot de Caïphe : « Il vaut mieux qu'un seul homme meure pour le peuple et que la nation ne périsse pas », saint Jean nous donne la vraie raison de cette mort : « Le Grand Prêtre prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation, et non seulement pour la nation, mais encore pour rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés » (*Jn* 11, 52). Voilà la raison de la mort du Seigneur Jésus. Voilà ce que chaque jour nous refaisons lorsque nous célébrons le sacrifice de la mort du Seigneur et que « nous annonçons sa mort jusqu'à ce qu'il vienne » (*1 Co* 11, 26) :

« Nous, nous divaguions comme un troupeau épars,
chacun musant à son gré. »

Et lui est venu nous rassembler :

« Alors Yahvé a fait retomber sur lui
tout ce qu'il y a de criminel en nous.

Brutalisé et conspué, il n'a pas desserré les dents,
il s'est laissé mener à l'abattoir comme un agneau...

Par le droit du plus fort, il fut arrêté,
et lequel de ses contemporains eût pu comprendre

(1) *Is.* 52, 13. Traduction du P. Barthélemy, dans *Dieu et son image*, p. 215.

que c'étaient les fautes de son peuple qui le retranchaient des vivants,

des coups à eux destinés qui le criblaient ?

Aussi a-t-on mêlé sa tombe à celles des sans Dieu,

il gît maintenant parmi les exploiteurs

bien qu'il n'ait fait de tort à personne...

Yahvé s'est plu à le briser par la souffrance,

et lui, il a offert sa vie en sacrifice expiatoire.

Aussi il verra une postérité et survivra dans l'avenir.

Les desseins de Yahvé s'accompliront par lui.

A cause des épreuves qu'il a subies, il reverra la
lumière

et comprendra tout (1). »

Si le Seigneur semble s'être acharné sur le petit reste d'Israël exilé et converti, c'est qu'il faut vraiment quelqu'un pour rétablir l'équilibre détruit par le péché du monde. Le monde entier était incapable de porter ses propres péchés dans l'obéissance, et de liquider par lui-même ses propres fautes. Seul un peuple converti pouvait pressentir quelque chose et dire le oui. Et ce oui, c'est déjà le pressentiment de la coupe de l'agonie de Jésus : « Que ce calice passe loin de moi, mais pas ma volonté... la tienne. »

Continuons le texte d'Isaïe :

« Le juste, mon serviteur, justifiera des multitudes,
celles-là même dont les crimes l'accablent.

(1) Trad. Barthélemy, *ibid.*

C'est pourquoi je lui attribuerai des multitudes », (« Voici ce sang livré pour vous et pour la multitude », dira Jésus) (*Mt 26, 28*).

« Avec les puissants il partagera les trophées
parce qu'il s'est dépouillé lui-même de sa vie,
(« Lui qui était de condition divine, qui s'est fait
esclave jusqu'à la mort et à la mort de la croix »)
(*Phil 2, 6-7*).

traité en malfaiteur,
portant les fautes des multitudes
et intercédant pour les pécheurs » (*Is 53, 11b, 12*).

Oui, le Juste justifiera les multitudes. Ainsi dans le peuple hébreu tel qu'il était dans sa captivité d'Egypte et dans le peuple juif tel qu'il est à la fin de son exil de Babylone, c'est la figure mystérieuse du serviteur victime qui transparait deux fois, comme elle transparait toujours dans chacune des douleurs qui apparaissent dans l'Eglise.

Nous sommes là en présence d'une vérité fondamentale et comme constitutionnelle de l'Eglise : qu'il s'agisse de Josias ou de Vatican II, ne croyons pas à la possibilité d'aggiornamento paisible et sans histoires. L'aggiornamento de Josias a débouché dans le plus inattendu des drames, l'exil, mais l'exil a réalisé avec la souffrance du Serviteur un au-delà de tout aggiornamento prévisible : il ne s'agit plus de la Pâque célébrée avec éclat, il s'agit de la rédemption en acte au prix et au poids du sang versé. Dieu va toujours plus loin que nous quand nous nous mettons en route et sa route est celle du Calvaire. Aussi est-il capital, pour

nous, aujourd'hui, de n'envisager la mise à jour de l'Eglise que dans la lumière du Serviteur Souffrant, Jésus. Et lui nous appelle à participer non pas seulement au service, mais plus encore à sa souffrance de serviteur. Cela ne l'oublions pas : l'aggiornamento débouche non dans la liturgie ou la réforme des séminaires, l'insertion ou la promotion des pauvres, mais d'abord dans la Croix avec Jésus et plus tard seulement dans sa gloire.

Un poète peut nous aider, non à prouver, bien sûr, mais à pressentir cette loi fondamentale de tous les temps Pierre Emmanuel écrit :

« Si les sanglots des suppliciés nous demeuraient dans la gorge, la terre entière depuis Caïn aurait péri d'étouffement. En vérité, nous ne pourrions plus vivre, si nous n'étions des créatures nées de l'oubli, vivant d'oubli et promises bientôt à l'oubli. » (Nous sommes les grands distraits, en face de ce serviteur souffrant.) « Et pourtant, rien n'est oublié, chaque pleur versé dans le désert filtre enfin jusqu'à la nappe éternelle, visage de tous les visages, présence dont toute présence éphémère occupe l'entière étendue : chaque pleur de chaque instant, voici qu'il tombe de proche en proche, éveillant les grands cercles de l'histoire, les grands cycles de notre espèce, les grands ordres du ciel de nuit. Tout se tient et nous revient de l'infini, cet instant même que nous sommes en train de vivre, déjà diffusé jusqu'à la courbe extrême de la hauteur et par elle répercuté jusqu'au centre où nous nous tenons, qui est en nous bien plus profondément que nous-mêmes. En vérité, nous ne pourrions plus vivre si nos actes reve-

naient nous frapper en plein front, après cette infinie, cette instantanée trajectoire qu'ils parcourent dans tous les sens de la durée. Ils reviennent cependant, mais c'est un Autre sous eux qui chancelle, qui s'est chargé pour nous de tous les péchés du monde que chacun de nous a tous commis. C'est pourquoi la vieille histoire du Golgotha continue de hanter les hommes. Non parce qu'un homme a souffert la croix, tant d'autres ont souffert pis encore, qui peut-être ont souhaité qu'on les clouât sur les portes pour en finir de leurs tourments. Mais parce qu'un homme au zénith du monde est éternellement en agonie, parce qu'à cette heure éternelle d'il y a deux mille ans, qui est la seule à n'avoir pas fui comme toutes les autres, la seule que chacun de nous, éphémères, vit dans cet homme éternellement, il souffre éternellement dans sa chair qui est la nôtre, et son esprit que nous étouffons au fond de nous souffre chacune de nos souffrances et de nos faiblesses d'homme, chacune de nos injustices et des injustices par nous endurées, et les douleurs de la victime et les délices du bourreau et leur ineffable commune misère et l'insoutenable absurdité de tout cela » (*Babel*, p. 232).

Bien plus que tout poète encore, seule la Mère de Jésus, en définitive, peut nous donner, malgré notre capacité d'oubli, d'entrer dans le mystère de son Fils serviteur souffrant, de ses plaies d'où « suintait notre guérison ». Seule entre toutes, celle qui est restée debout au pied de la croix du Christ, peut nous secou

rir quand le moment est venu, pour chacun de nous à notre tour, d'entrer personnellement dans le mystère du serviteur souffrant et « de compléter en notre chair ce qui manque aux épreuves du Christ pour son Corps, qui est l'Eglise » (*Col* 1, 24).

JEUDI, 19 FÉVRIER 1970

15. « Voici l'Agneau de Dieu » : La Nouvelle Alliance

Nous arrivons à la troisième et dernière étape, qui n'est plus seulement une préfiguration, comme l'étaient la figure mystérieuse de l'agneau pascal et celle du serviteur souffrant, qui nous menaient vers un Autre. Nous en sommes maintenant à la dernière et définitive substitution : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui enlève le péché du monde. » C'est Jésus Seigneur, lui-même devenant Agneau égorgé, tel que l'Apocalypse nous le décrit, tel que nous le voyons à la Cène et au Calvaire, dans le sacrifice de la Nouvelle Alliance. C'est ce Jésus, Seigneur et Agneau, que nous allons contempler maintenant.

L'Agneau pascal, le Peuple victime, le serviteur qui expie pour la multitude, tout cela converge et fusionne en une réalité unique : Jésus, le Messie. « Le lion de la tribu de Juda » se fait Agneau égorgé (*Ap* 5, 5) (1). Mais tandis que l'Agneau d'Egypte ne se substituait qu'aux Hébreux victimes de l'oppression, tandis qu'avec le serviteur d'Isaïe on voyait déjà la multitude qui serait

(1) Le texte de l'Apocalypse renvoie à *Gn*, 49, 9.

sauvée par lui, avec l'Agneau égorgé, c'est maintenant l'universalité, l'humanité totale qui est là, présente, et dont le destin de rédemption s'accomplit.

Relisons ce grand texte de l'Apocalypse :

« Alors j'aperçus, debout (trionphateur) au milieu du trône (qui est la Toute-Puissance de Dieu) entre les quatre Vivants et les Vieillards, un Agneau, comme égorgé, portant sept cornes (la plénitude de la puissance) et sept yeux (la plénitude de la connaissance) qui sont les sept Esprits de Dieu en mission par toute la terre. Et l'Agneau s'en vint prendre le livre dans la main droite de Celui qui siège sur le trône. (Ce livre jusqu'alors fermé et scellé de sept sceaux contient l'histoire de l'humanité, mais nul ne peut l'ouvrir : l'humanité est bloquée dans son destin.) Quand il l'eut pris, les quatre Vivants se prosternèrent devant l'Agneau, ainsi que les vingt-quatre Vieillards, tenant chacun une harpe et des coupes d'or pleines de parfums, les prières des saints (ces prières qui montent comme un encens vers Dieu hâtant l'événement de la venue du Royaume). Ils chantaient un cantique nouveau (comme Moïse avait chanté la délivrance d'Egypte, ils chantent, eux, le règne où tout va être nouveau, l'alliance nouvelle). Ils chantaient un cantique nouveau : « Tu es digne de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux, car tu fus égorgé et tu rachetas pour Dieu (tu nous rachetas pour Dieu), au prix de ton sang, des hommes de toute race, langue, peuple et nation. » C'est là la catholicité de l'univers. C'est là l'Eglise, rachetée par le sang de l'agneau : « Tu as fait d'eux pour notre Dieu une Royauté de Prêtres régnant sur la terre ». Et si par

Moïse il était déjà dit que désormais nous serions un peuple saint, un royaume de prêtres et une nation consacrée, maintenant la réalisation est là, présente, la promesse est accomplie (*Ap* 5, 6-10).

Mais la vision de saint Jean n'est pas terminée : « Et ma vision se poursuivit. J'entendis la clameur d'une multitude d'Anges rassemblés autour du trône, des Vivants et des Vieillards — ils se comptaient par myriades de myriades, et milliers de milliers ! » — (et nous voyons notre Eglise dans sa splendeur, et sa dimension de grandeur qui nous dépasse, du commencement à la fin du monde), « et criant à pleine voix : « Digne est l'Agneau égorgé de recevoir la puissance, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la louange. » Et toute créature, dans le ciel, et sur la terre, et sous la terre, et dans la mer, l'univers entier, je l'entendis s'écrier : « A Celui qui siège sur le trône, ainsi qu'à l'Agneau, la louange, l'honneur, la gloire et la puissance dans les siècles des siècles ! » (*Ap* 5, 11-14).

Voilà la dimension réelle et insoupçonnée de celui dont Jean Baptiste disait : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (*Jn* 1, 29). Tout ce qui était éparé à sept siècles de distance se rassemble. En cet agneau de Dieu qui ôte le péché du monde sont fondus, en une même réalité, et l'Agneau pascal et le serviteur souffrant, mais dans une nouveauté qui explose à la taille même de Dieu.

Le Christ Jésus, dit saint Paul (*Rm* 3, 25), « Dieu l'a destiné à être instrument de propitiation par son propre sang » pour nos péchés. Expiation pour nos

péchés, mais en enlevant pour Jésus, au mot d'expiation, le sens de coupable. Il est vraiment instrument pour effacer nos péchés. Nous avons encore cet autre beau mot de l'épître aux Hébreux : ce sang de Jésus, « plus éloquent que celui d'Abel » (*Hé 12, 24*). Ce sang qui parle mieux encore que celui d'Abel, nous introduit dans la Nouvelle Alliance. Pour en comprendre la signification, pour entendre ce langage, je ne puis que reprendre et suivre une toute petite brochure — petite, mais qui vaut son pesant d'or ! — du père Lyonnet : *Eucharistie et Vie chrétienne*. En une quarantaine de pages, tout l'essentiel de cette Nouvelle Alliance nous est dévoilé. Je ne ferai, en disciple, que reprendre ce qu'il dit.

Cette Nouvelle Alliance, bien sûr, n'est pas un repas quelconque : il faut le redire à l'heure actuelle ! Ce n'est pas seulement la réunion de quelques amis qui partagent le pain, la joie fraternelle et la chaleur humaine. Ce qui constitue le sacrifice de la Nouvelle Alliance, ce n'est pas en premier lieu l'assemblée des fidèles, c'est le Seigneur Jésus, car le repas de l'Eucharistie est celui d'un corps livré et d'un sang versé. Chez les jeunes, à l'heure actuelle, le mot de « Messe » se trouve démodé. Ils n'aiment pas dire « je vais à la messe ». Ils disent plus volontiers « je participe à l'Eucharistie », et cela me semble bon. Mais il faudrait que nous arrivions à dire « je viens participer au sacrifice d'alliance », car c'est cela que chaque matin, ou chaque soir, nous faisons. « Age quod agis », « fais ce que tu fais », et que fais-tu ? Tu renouvelles le sacrifice d'alliance. C'est bien ce que nous rappelle la Constitu-

tion sur la Sainte Liturgie, où il est déclaré que dans l'Eucharistie s'opère la rénovation de l'alliance du Seigneur avec les hommes. D'autres textes du Concile le redisent aussi à plusieurs autres reprises.

Un sacrifice d'Alliance... C'est Dieu lui-même qui, merveille, offre à l'homme cette amitié avant même tout traité ou toute loi. Mais un sacrifice d'Alliance encore une fois, ce n'est pas n'importe quoi laissé à la fantaisie de chacun. Dans notre Bible, tout au long de l'Histoire Sainte d'Israël, un sacrifice d'alliance obéit à un « schéma » toujours identique, — qu'il soit fait entre princes qui concluent une alliance au cours d'un sacrifice, ou qu'il s'agisse du grand sacrifice d'alliance du Sinaï, ou de la Pâque renouvelée du roi Josias.

Dans tout sacrifice d'alliance, nous retrouvons invariablement trois éléments : une loi, un engagement à observer cette loi, et l'aspersion par le sang des deux contractants. Il y a là, encore une fois, une constante que l'on retrouve toujours, et qui remonte aux plus anciens temps. Il y a donc et d'abord une loi. Cette loi qu'a donnée Moïse, c'est le Décalogue : il est le pacte qui justement constitue l'alliance, ce sont les dix clauses du traité. Pas d'alliance, pas d'eucharistie sans une loi.

Puis il y a un engagement à respecter cette loi, à observer les clauses du traité. Il nous est dit, par exemple, dans l'Exode (24, 7) : « Moïse prit ensuite le livre de l'alliance (la loi), il en fit la lecture au peuple qui déclara : « Tout ce qu'a dit Yahvé, nous le mettrons en pratique et nous y obéirons. » Nous l'avons vu aussi, quand Josias renouvelle l'alliance, le peuple répond : « Tout cela nous le pratiquerons. »

Enfin, il y a l'aspersion par le sang des deux contractants : quand il s'agit de deux princes qui concluent leur alliance, c'est facile. Mais quand l'un des contractants est le Seigneur lui-même, c'est l'autel qui va représenter et symboliser Dieu et c'est l'autel que Moïse va asperger de sang : « Moïse recueillit la moitié du sang et la mit dans des bassins, et il projeta l'autre moitié contre l'autel. Alors Moïse prit le sang et en aspergea le peuple en disant : « Ceci est le sang de l'alliance que Yahvé a conclue avec vous moyennant ces clauses » (*Ex* 24, 6-8), c'est-à-dire moyennant l'engagement que vous avez pris.

Eh bien ! dans notre nouvelle alliance, dans le sacrifice, aujourd'hui, de l'Eucharistie, nous retrouvons tous ces mêmes éléments, et Jésus a repris les termes mêmes de Moïse. Ce n'est point par hasard que le Seigneur Jésus choisit le jour de la Pâque, ni qu'il prononce exactement les paroles : « Ceci est mon sang, le sang de l'alliance, qui va être répandu pour une multitude » (*Mc* 14, 24). « Ceci est mon sang, le sang de l'alliance, qui va être répandu pour une multitude » (*Mt* 26, 28). « Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, qui va être versé pour vous » (*Lc* 22, 20).

« Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang » (*1 Co* 11, 25). Ce n'est point par hasard, mais bien voulu : Jésus reprend les termes mêmes de l'Alliance de Moïse, la renouvelant et la rendant éternelle.

Nous retrouvons aussi une loi — nouvelle également —, même si, à première vue, le récit de la Cène ne semble pas mentionner de loi particulière que

les apôtres se soient engagés à observer. Mais elle existe. Cette loi nouvelle, Jésus va d'abord la vivre et la signifier dans le geste du lavement des pieds : « Avant la fête de la Pâque — dit saint Jean (13, 1 ss.) —, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde au Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin », c'est-à-dire jusqu'au bout, jusqu'au bout du temps de sa vie, jusqu'au bout des capacités de son amour. « Au cours du repas, il se lève de table, quitte son manteau, et prenant un linge, il s'en ceignit. Puis il verse de l'eau dans un bassin et il se mit à laver les pieds de ses disciples... Comprenez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appelez Maître et Seigneur et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. Je vous ai donné l'exemple, pour que vous agissiez comme j'ai agi envers vous. » Et après le geste explicite, Jésus nous donne le commandement — car dans cette alliance, il faut un commandement : « Je vous donne un commandement nouveau (une nouvelle alliance) : aimez-vous les uns les autres. Oui, comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres. A ceci tous vous reconnaîtront pour mes disciples : à *cet* amour que vous aurez les uns pour les autres » (*Jn* 13, 34-35).

Et tout le discours après la Cène reprendra ce thème. Ainsi, tout ce qu'il y a de désir de fraternité humaine, de rassemblement, de chaleur humaine, de vie partagée, et que nous sentons chez tant d'hommes et tant de

jeunes de notre temps, tout cela est vrai et cent pour cent chrétien, mais dans la mesure où cet amour fraternel s'origine dans le sacrement, dans le sacrifice d'alliance que Jésus renouvelle sans cesse : « Ceci est le sang de mon alliance, livré pour vous. Toutes les fois vous ferez cela en mémoire de moi. » Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni.

Nous avons donc une loi, « le commandement nouveau » — une loi, redisons-le, qui n'est pas séparable du reste du sacrifice d'alliance, sinon elle devient vague sentimentalisme, qui ne résiste pas à la durée. Il y a aussi, comme dans l'alliance avec Moïse (*Ex* 24, 3-9), le sang versé : « Ceci est mon sang versé pour la multitude ». Il doit y avoir, enfin, de notre part, l'engagement à entrer dans cette loi. C'est le secret de chacun de nos cœurs. Il ne suffit pas de faire les gestes, encore faut-il que nous entrions dans cet engagement. Comme le dit Jésus : « Je vous donne un commandement : aimez-vous les uns les autres, oui, comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres. » C'est cela à quoi nous devons maintenant adhérer.

Cette Alliance est « nouvelle » pour une autre raison encore : elle accomplit merveilleusement ce que Jérémie avait pressenti et prédit (31, 31-33) : « Voici venir des jours où je conclurai avec la maison de Juda et la maison d'Israël une alliance nouvelle. » C'est là où nous en sommes aujourd'hui avec le nouveau et définitif sacrifice d'alliance de Jésus : « Non pas comme l'alliance que j'ai conclue avec leurs pères le jour où je les ai pris par la main pour les faire sortir du pays d'Egypte, cette alliance — mon alliance —, c'est eux

qui l'ont rompue. Alors moi, je leur fis sentir ma maîtrise. Mais voici l'alliance que je conclurai avec la maison d'Israël » (avec l'Eglise) « après ces jours-là — oracle de Yahvé — : je mettrai ma Loi au fond de leur être et je l'écrirai sur leur cœur. Alors je serai leur Dieu et eux seront mon peuple. »

Yahvé avait déjà dit : « Je ferai de vous mon peuple. Je vous tiendrai pour mien parmi tous les peuples : car toute la terre est mon domaine » (*Ex* 19, 5). Mais alors, au temps de Moïse, l'alliance restait encore extérieure. Elle était comme un pédagogue. A un adolescent, on est obligé de dire : « si tu veux aimer, il faut faire ceci et ne pas faire cela », « il te faut accepter ceci et refuser cela » : c'est toute la pédagogie d'un adolescent. Mais maintenant nous entendons : « Je mettrai ma loi, non plus comme un pacte extérieur seulement, mais je la grefferai au fond de ton être. Elle deviendra une exigence intérieure, un instinct. « Amor meus, pondus meus », « mon amour est le poids qui m'entraîne ». Un amour. Et à ce moment-là, « ils n'auront plus à s'instruire mutuellement, se disant l'un à l'autre : connaissez Yahvé ! apprenez les commandements de Yahvé ! Mais ils me connaîtront tous, des plus petits jusqu'aux plus grands, oracle de Yahvé » (*Jér* 31, 34). Pourquoi me connaîtront-ils tous ? parce que je serai inscrit dans leur cœur. Auparavant la connaissance de Yahvé était dans la fidélité à observer ses préceptes entendus et reçus du dehors ; maintenant, dans cette Nouvelle Alliance, au-delà de cette fidélité, il y a un instinct intérieur, un esprit, c'est-à-dire un souffle intérieur et

agissant, qui nous est donné : « Je vous enverrai mon esprit. »

Et ce que nous dit ainsi Jérémie, Ezéchiel nous le répète, allant même un peu plus loin. « Je mettrai ma Loi au fond de leur être », disait Jérémie. Ezéchiel ne parle plus de loi, mais de cœur et d'esprit : « Je vous donnerai un cœur nouveau et je mettrai en vous un esprit nouveau. J'ôterai de votre chair votre cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon esprit en vous ; et je ferai que vous marchiez selon mes lois » (*Ez* 36, 26-27). Car rien n'est aboli : Jésus n'est pas venu pour abolir, mais pour accomplir, et jusqu'au dernier iota. Mais celui-ci sera maintenu non comme un point sur un i, mais comme quelque chose qui sort de l'intérieur du cœur humain, un instinct d'obéissance par amour.

« Je mettrai mon esprit au fond de votre être » : la loi intérieure dont parlait Jérémie, est identiquement l'Esprit même de Yahvé, ce que saint Paul appelle « la loi de l'Esprit de la vie » (*Rm* 8, 2). Alors nous comprenons bien « que le médiateur d'une telle loi » — je cite le père Lyonnet — « le médiateur d'une telle loi ne puisse plus être un homme, fût-il prophète, comme Moïse : seul un médiateur qui soit en même temps Dieu et homme peut agir au cœur même de l'homme », — le cœur de l'homme dont saint Thomas d'Aquin nous disait qu'il est quelque chose de si grand que même les démons ne peuvent agir de l'intérieur ! Ils peuvent bien nous mettre des imaginations dans la tête — et cela a une puissance certaine sur nous ! — mais ils ne peuvent pénétrer au fond même

de notre cœur. Dieu seul peut entrer dans la liberté de notre cœur. Le père Lyonnet continue en citant un texte de saint Thomas sur les deux manières de communiquer un ordre à quelqu'un : la manière du Sinaï, et la manière de l'alliance nouvelle. « Il y a deux manières de communiquer un ordre à quelqu'un. La première consiste à agir sur lui de l'extérieur, par exemple en faisant connaître à cette personne ce que nous voulons ; c'est une manière dont l'homme peut user. Et c'est ainsi que fut communiquée la loi de l'ancienne alliance. La seconde consiste à agir de l'intérieur même de l'homme, et ceci est le propre de Dieu. Et c'est ainsi que fut donnée la nouvelle alliance, parce qu'elle consiste dans le don de l'Esprit-Saint, celui-ci, d'une part, instruit de l'intérieur... et, d'autre part, incline la volonté à bien agir (1). » Voilà quelle est la merveilleuse nouvelle alliance dont nous sommes les bénéficiaires.

Mais alors quelle attention devrions-nous avoir, et quel silence pour entendre cette voix qui parle à l'intérieur ! Bien sûr, il faudra des préceptes, mais tout dépendra de l'intérieur.

Dans cette nouvelle alliance, tout est renouvelé, et le commandement nouveau accompli et achève le Décalogue. Au Sinaï, Dieu donnait une terre aux hommes et il disait à Moïse : « Je ferai détalier devant toi tes ennemis. » Maintenant, la terre qui nous est donnée, c'est le Royaume de Dieu arrivé parmi nous : « Heureux les pauvres car le Royaume des Cieux est à eux. »

(1) Saint Thomas : *Sur l'Épître aux Hébreux*, ch. 8, leçon 2.

C'est le Royaume. « Heureux les doux car ils posséderont la terre. » « Ne crains pas, petit troupeau, car il a plu à ton père de te donner le royaume. » « Venez les bénis de mon Père. » Dans l'ancienne alliance, Yahvé était spécialement présent dans le sanctuaire, ce sanctuaire où Dieu résidait, où la gloire de Dieu était présente. Dans la nouvelle alliance de l'Emmanuel, cette présence permanente, cette présence si intime, si douce, est là parmi nous, en nous : « nous ferons en lui notre demeure ».

Nous sommes bien là « à ce point capital de nos propos », suivant les mots de saint Paul aux Hébreux : « Le point capital de nos propos est que nous avons un pareil grand prêtre qui s'est assis à la droite du trône de la Majesté dans les cieux, ministre du sanctuaire et de la Tente, la vraie, celle que le Seigneur, non un homme, a dressée » (*Hé* 8, 1-2). Tout converge dans l'agneau, dans l'Agneau de l'Apocalypse, dans l'Agneau qu'est Notre Seigneur sur la Croix. Autrefois, dans le Temple, il y avait un trône, il y avait celui qui siège sur le trône, il y avait la victime dont le sang est répandu, il y avait le grand prêtre, l'oint, qui faisait à Dieu l'offrande expiatoire. Maintenant, dans l'agneau, tout est rassemblé. Nous comprenons mieux la phrase de saint Paul : « Dieu l'a exposé, instrument de propitiation par son propre sang moyennant la foi » (*Rm* 3, 25). Tout est rassemblé en lui. Il est le trône. Il est cette plaque d'or propitiatoire qu'une fois par an le prêtre venait asperger, cette plaque d'or qui était dans le Saint des Saints, considérée comme le trône de

Yahvé invisiblement présent (1). Jésus est le trône, il est celui qui siège sur le trône. Il est la victime dont le sang est répandu. Il est le grand prêtre, il est Celui dont le Concile de Trente nous disait « le même prêtre, la même victime », seule la manière d'offrir est différente.

Et de plus cet Agneau intercède et appelle au pardon. « Père, pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » Comme elle est vraie cette parole : nous ne savons pas ce que nous faisons. Les hommes ne savent pas ce qu'ils font, ils ne savent pas à côté de quoi ils passent. Et nous ? Eh ! bien, nous sommes, nous devons désirer être ceux dont parle l'Apocalypse : « Ces gens... qui sont-ils ? d'où viennent-ils ? — Et moi de répondre : « Monseigneur, c'est toi qui le sais. » Il reprit : « Ce sont ceux qui viennent de la grande épreuve : ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. (« Quand tu serais rouge comme le sang, tu deviendras plus blanc que neige. ») C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, le servant jour et nuit dans son Temple ; et Celui qui siège sur le trône » — cet agneau qui est tout, qui rassemble tout en lui-même — « étendra sur eux sa tente. Jamais plus ils ne souffriront de la faim ni de la soif ; jamais plus ils ne seront accablés ni par le soleil ni par aucun vent brûlant. Car l'Agneau qui se tient au milieu du trône sera leur pasteur et les conduira aux sources des eaux de la vie. Et Dieu essuiera toute

(1) Cf. Barthélemy, *Dieu et son image*, p. 224.

Le propitiatoire, en outre était le lieu où était l'arche d'Alliance, dont Yahvé avait dit à Moïse : « C'est là que je te rencontrerai », d'où le nom de Tente de Réunion. (Ex. 25, 22).

larme de leurs yeux » (*Ap* 7, 13-17). L'Agneau s'est fait le Bon Pasteur donnant sa vie par amour de la brebis perdue.

Voilà l'effet du sang de l'Agneau, de ce précieux sang dont saint Pierre disait : « Sachez que ce n'est par rien de corruptible, argent ou or, que vous avez été affranchis de la vaine conduite héritée de vos pères, mais par un sang précieux, comme d'un agneau sans reproche et sans tache, le Christ » (*1 P* 1, 18-19). Le Christ, celui qui nous a aimés jusqu'au bout. Quelle grandeur prend alors cette phrase de la Constitution sur la Liturgie : « Chaque Eucharistie est un renouvellement de l'alliance du Seigneur avec les hommes et entraîne, enflamme les fidèles à la charité pressante du Christ... ». C'est l'écho fidèle de la parole de saint Paul : « L'amour du Christ nous presse. »

3

Jésus dans les jours de sa chair

JEUDI, 19 FÉVRIER 1970

16. L'humanité si humaine de Jésus

Jusqu'à présent nous avons contemplé le Seigneur Jésus dans cette dimension unique au monde qui est la sienne et qui le rend présent dans l'histoire durant presque deux millénaires, avant sa naissance à Bethléem de Judée. Si nous parlons d'Histoire Sainte à propos d'Israël, c'est à cause de cette finalité suprême où Jésus est présent en filigrane, accompagnant « les gloires et les souffrances » de ce peuple. Lui-même, en quelques heures de marche avec les deux pèlerins d'Emmaüs, leur « avait interprété dans toutes les Ecritures en commençant par Moïse et parcourant tous les prophètes » ce qui le concernait (*Lc* 24, 27). De cela l'Eglise primitive a vécu, de « ces investigations et ces recherches des prophètes... cherchant à découvrir quel temps et quelles circonstances avait en vue l'Esprit du Christ qui était en eux quand il attestait à l'avance les souffrances du Christ et les gloires qui les suivraient » (1 *P* 1, 11). J'ai déjà cité ces deux textes dès le début, mais ils sont tellement importants pour donner à Jésus sa vraie dimension historique et transhistorique que je ne crains pas de les répéter. Et pouvons-nous donner à

Jésus sa dimension vraie si nous n'employons pas sa propre catéchèse quand lui-même parle de lui ? Ce ne sont point seulement, comme dit Péguy, « les pas des légions romaines qui marchaient vers lui », c'est, encore une fois, deux mille ans d'histoire qui sont remplis de lui, parlent de lui, convergent vers lui. Privé de cette dimension, Jésus devient bien pâle et notre foi bien anémique !

A regarder ainsi Jésus dans les Ecritures une vie ne suffirait pas. Mais après les coups d'œil fragmentaires que nous avons jetés sur quelques-unes des grandes réalités qui convergeaient vers lui dans l'histoire, nous sommes mieux préparés à pouvoir dire comme les apôtres : « Quel est celui à qui le vent et la mer obéissent ? » Ou, si nous ne voyons pas la mer et le vent obéir au Seigneur : « Quel est celui que les siècles ont préparé ? Quel est cet édifice bâti durant des siècles et dont on voit à la fin la pierre d'angle qui lui donne toute sa consistance et sa cohésion ? »

Ce soir, nous quittons cette grandeur historique du Christ, à travers les millénaires, pour regarder son humanité, cette humanité si paradoxale de Jésus, cette humanité si humaine. Tant de petitesse succédant à tant de grandeur ! Aussi familiers que nous puissions être avec l'Evangile, aussi habitués soyons-nous à le reprendre et à le relire, il nous faut, après l'avoir vu si grand et dominant l'histoire, le regarder vivre si humain, si semblable, si merveilleusement ressemblant aux hommes. Je vous disais, le premier jour, que la grâce des grâces, c'est d'aimer Jésus comme on aime quelqu'un de vivant à qui l'on a donné sa vie, comme

on aime un homme, une femme, à qui on est lié corps et âme. Eh bien ! nous allons essayer, ce soir, de retrouver ce Seigneur Jésus vivant, d'oublier, en quelque sorte, pendant quelques instants, qui il est, Dieu même, pour le voir comme un homme.

Il nous apparaît d'abord comme une âme ouverte et profonde. Il transparait, en lui, un recueillement silencieux. Ses sens sont ouverts sur la vie. Il a comme des antennes sur les choses, sur les êtres. Il ne passe pas dans l'existence, les yeux fermés ou baissés : le monde extérieur existe pour lui. Ce monde n'est pour lui ni un symbole ni une illusion, et sa vie intérieure n'a pas émoussé le concret de son regard. Ses paraboles, ses comparaisons, il les cueille véritablement à ras de terre. Ce qu'il nous dit, ce sont les choses qu'il a contemplées en son Père, mais à partir de ce qu'il a vu à Nazareth, de ce qu'il a croisé sur les routes, ce qu'il a aperçu, ce qu'il a regardé, lui le Maître de tout : les oiseaux qui picorent le grain, ceux qui construisent leurs nids dans les branches, ceux qui sont attrapés et que l'on vend en brochette pour quelques sous ; les enfants qui jouent, qui se disputent, qui boudent, les chômeurs qui attendent l'embauche sur la place ; la ménagère qui cherche la pièce de monnaie perdue, celle qui prend une mesure de levain pour mettre dans trois mesures de farine (on dirait même qu'il connaît les recettes de cuisine, les proportions !) ; la veillée de noces, avec tout son cortège ; l'ami importun qui vient frapper à la porte de nuit... Tout cela, c'est plein de vie, c'est plein d'humanité !

Il parle de la jeune accouchée qui vient de mettre

son enfant au monde : on a l'impression que Jésus de Nazareth a vraiment vu le sourire de cette jeune femme « qui oublie les douleurs dans la joie qu'un homme soit venu au monde » (*Jn* 16, 21). — Je garde toujours le souvenir d'un homme de notre quartier d'Osasco, au Brésil, qui suivait le cours d'alphabétisation. Cet homme de trente-cinq ans, Sébastião, n'était pas très ouvert aux choses intellectuelles. Je le voyais devant le tableau noir, devant, — non pas une phrase, — mais un simple mot de quatre lettres, le mot « vila », qui veut dire quartier. Il avait le front ridé, il était tendu dans une espèce d'élan, comme un coureur olympique qui essaye de battre un record, pour tenter de déchiffrer ces quatre lettres, ces deux syllabes ! Et puis tout d'un coup, pour la première fois, il est arrivé à lire : ce mot de « vila » est sorti des lèvres de cet homme si fort, si rude, mais comme dans un souffle à peine perceptible et l'on aurait dit un enfant qui prononçait « vila » ! Et aussitôt, il y eut brusquement sur son visage une détente, un sourire indéfinissable, et j'ai vu alors le sourire de joie dont parle Jésus parce qu'un homme venait de naître au monde ! Sébastião, en lisant pour la première fois ce mot de quatre lettres et de deux syllabes, était devenu un homme...

Eh bien ! Jésus a vu et combien mieux que nous, des choses pareilles ! Et quand il parle en paraboles, c'est à partir de faits qu'il a pris vraiment autour de lui, qu'il a vus. Et il les évoque sans littérature. Il faut que nous retrouvions cette spontanéité du Seigneur Jésus, de ce Jésus de Nazareth qui voit au fond de tout.

Il a également une âme d'admiration, et nous savons que l'admiration est le premier pas de l'adoration. La nature lui parle ; les lys des champs, les anémones, l'herbe, le bois vert. On a l'impression que jamais il n'est en extase, mais toujours à l'aise en toutes choses. Il n'est pas comme quelques-uns, même des plus grands saints, qui ont toujours l'air d'être un peu tendus. Lui, non. Il a toujours l'œil ouvert sur toutes les impressions qui l'entourent.

Et en même temps, quelle profondeur de regard ! Il va dire les choses les plus extraordinaires, des pensées parfois les plus dramatiques, à travers une image familière, tellement familière que nous ne nous étonnons pas, même quand il y aurait de quoi le faire ! Jésus vient de choisir les Douze. Il leur annonce aussitôt qu'ils seront persécutés : « Méfiez-vous des hommes... Le frère livrera son frère à la mort, et le père son enfant... N'allez pas craindre... Ne craignez rien de ceux qui tuent le corps mais qui ne sauraient tuer l'âme ; craignez plutôt celui qui peut perdre dans la géhenne à la fois l'âme et le corps » (*Mt* 10, 17, 21, 28-30). Voilà un langage rude et voilà une situation dramatique. Et quelle est l'image que prend Jésus ? « Ne vend-on pas deux passereaux pour un as ? » — Ne vend-on pas deux petits moineaux pour une pièce de monnaie ? Ce passage si dramatique, voilà que Jésus l'illustre avec une comparaison toute familière, infiniment humble : « Et pas un d'entre eux ne tombe au sol à l'insu de votre Père ! Et vous donc, vos cheveux même sont tous comptés. »

Un peu plus loin, c'est la même chose, dans un autre

passage non moins dramatique : le jugement de Jésus sur sa génération — génération qui ne le reçoit pas. Il est là aux prises dans son conflit majeur avec les Scribes et les Pharisiens : « A quoi donc puis-je comparer cette génération ? » qui est perverse, qui est adultère. Et Jésus prend une comparaison la plus inattendue : « Elle ressemble à des gamins (— ces gamins que nous voyons —) qui, assis sur les places, en interpellent d'autres en disant : « Nous vous avons joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé ! Nous avons entonné des chants de deuil, et vous ne vous êtes pas frappé la poitrine » (*Mt* 11, 16-17). Par-là il prophétise le drame qui va se jouer et il détend l'atmosphère pour ne pas bloquer ces hommes, mais les faire réfléchir.

Des situations dramatiques, les comparaisons les plus familières et les plus humbles : nous avons là un véritable style d'annonce des vérités les plus hautes. Je me souviens d'un de nos camarades de notre mission ouvrière qui travaillait dans un chantier naval. Ses compagnons lui parlaient de Dieu. Ils lui demandaient : « Mais explique-nous un peu qui est Dieu. » Comment, à des soudeurs, à des tuyauteurs et à des forgerons, allait-il expliquer que Dieu est la source de l'être, qu'il est l'Être par lui-même, l'Être substantiel, et que toute créature n'est être que par participation — l' « ens in se », « per se » ou l' « ens per participationem », comme disent les scolastiques. Alors il leur dit : « Tu sais, quand, en hiver, nous avons un tuyau gelé et que nous voulons le réchauffer, on s'en va chercher un gros paquet de chiffons — une « estrasse » comme on dit à Marseille —, une pièce à frotter et on

va la tremper dans l'eau bouillante : et puis cette étoffe chauffée par l'eau bouillante, on va vite la mettre autour du tuyau, il faut vite retourner la retremper dans l'eau chaude, la remettre autour du tuyau, recommencer... et on n'en finit plus. Tandis que si tu prends un chalumeau avec sa flamme, tu chauffes le tuyau avec ton chalumeau, et la flamme, elle, ne se refroidit pas. Et le tuyau se trouve vite dégelé ainsi. » Et c'est ainsi qu'il expliquait à des hommes ce que c'est que l' « être en soi » et l' « être participé » : la flamme du chalumeau, elle, elle a la chaleur en elle-même, elle *est* la chaleur, tandis que cette espèce de chiffon qu'on va tremper dans l'eau chaude, n'est pas la chaleur : elle *a* la chaleur, elle la reçoit d'un autre et la perdra quelques instants plus tard. Ainsi Dieu, il *est* la vie, l'existence, et nous, nous l'avons seulement, nous la recevons ! C'est ce style même que Notre Seigneur Jésus emploie. Et combien mieux, bien sûr, que ce missionnaire ouvrier !

Relisez les paraboles de la joie de Dieu. Quand Jésus veut nous faire entrer dans la joie du Père, parce qu'un pécheur se repent, il prend les comparaisons les plus simples : la femme qui allume, qui balaie, qui cherche — et Dieu sait si nous en avons vu ! et si elles s'énervent dans leurs recherches quand elles ne trouvent pas ! Maintenant, ce n'est plus une pièce de monnaie, mais en général c'est un papier d'identité que l'on cherche et qu'on ne retrouve pas quand on en a besoin... Elle remet tout sens dessus dessous, et puis elle le retrouve, enfin, son papier ! Alors, elle invite les voisines : « Venez prendre le

café avec moi, j'ai retrouvé ce fameux papier. »

Jésus regarde les invités, ces invités qui cherchent les premières places dans le festin, les premiers divans. Il sait bien aussi toutes nos fausses excuses, et sait nous le dire, et avec quel humour ! : « Venez, tout est prêt... Et tous se mirent à s'excuser » (*Lc 14, 15-20*). Et voyez comme Jésus sait prendre les paroles que nous avons tous, l'un ou l'autre, prononcées : « J'ai acheté une terre et il me faut aller la voir, je t'en prie... excuse-moi. J'ai acheté cinq paires de bœufs — maintenant, ce serait une Fiat 750, ou une Renault, ou une Deux Chevaux ! —, et je pars les essayer : je t'en prie, tiens-moi pour excusé... Je viens de me marier ! pour cette raison, bien sûr, je ne peux pas venir. »

Il faudrait reprendre dans leur jaillissement les paraboles du Royaume, cette réalité la plus sublime à laquelle nous sommes tous appelés, et que Jésus va présenter à travers des réalités tellement simples : la graine, la semence, le semeur — et vous savez comme Jésus voit toutes les situations possibles de cet homme qui va jeter la semence —, le grain qui pousse tout seul, sans qu'on y mette la main ; et pour ceux qui rêvent d'un royaume où tout serait merveilleux, le « bon grain et l'ivraie mélangés jusqu'à la fin du monde ». A ce propos, lorsque je vous racontais combien, au Brésil, la superstition était mêlée à une foi profonde, il m'aurait fallu ajouter qu'il ne faut pas arracher le bon grain en arrachant l'ivraie, et qu'il ne s'agit pas d'enlever trop vite certaines choses, aussi douces qu'elles soient (même les deux statues de sainte Philomène dont l'une a 70 cm et l'autre 1,20 m !), de

peur d'enlever aussi le bon grain qui est là. Tout cela, Jésus le connaît, le voit.

Souvenez-vous de la moisson abondante, des ouvriers peu nombreux, de la tâche immense qui attend les hommes, des champs qui commencent à blanchir ! Partout nous touchons cette communion aux choses, à la nature, aux hommes ! Il ne s'agit pas bien sûr de réduire le Seigneur Jésus à une humanité même merveilleuse. Mais ce qui est extraordinaire, ce n'est pas que Dieu soit Dieu, c'est que Dieu se soit fait homme ! Et tellement homme !

Voyez sa sensibilité : c'est tout saint Marc qu'il faudrait relire à travers les récits qu'il tenait de Pierre. Quand Jésus voit le lépreux, il a pitié : « Il est ému de compassion » (*Mc* 1, 41). Et cependant, à la fin, il va le « rudoyer ». Il est plein de nos meilleurs sentiments humains. Il a pitié de la grande foule : « Elles sont comme des brebis sans berger » (*Mc* 6, 34). Lorsque nous regardons les grandes foules de nos villes, il me semble qu'il nous faut essayer de participer à cette pitié de Jésus, mais sa pitié ne reste pas platonique : « Et il se mit à les instruire longuement. » (*Mc* 6, 34). « Il en a pitié. Cette foule qui est restée pendant trois jours à sa suite, il en a pitié. Ils sont venus de loin... » (*Mc* 8, 1-2).

Jésus connaît aussi la colère, la déception. « Et navré de l'endurcissement de leurs cœurs, il a sur eux un regard de colère. » Il n'y a que saint Marc d'ailleurs pour nous donner cette notation (*Mc* 3, 1 ss.), les autres évangélistes ont atténué... : « Il entra de nouveau dans une synagogue. Il y avait là un homme qui avait une main desséchée. Et les gens l'épiaient pour voir s'il

allait le guérir. « Est-il permis, le jour du Sabbat, de faire du bien plutôt que du mal, de sauver une vie plutôt que de la perdre ? » Mais eux se taisaient. Alors, promenant sur eux un regard de colère, navré de l'endurcissement de leurs cœurs, il dit à l'homme : « Etends la main. »

Quand il vient en visite à Nazareth, il se rend à sa patrie, le Sabbat venu, et il enseigne. Les gens sont frappés d'étonnement. « D'où cela lui vient-il, cette sagesse ? N'est-il pas le fils du charpentier, le fils de Marie ? » (*Mc* 6, 1-6). « Et il s'étonnait de leur manque de foi. » Mais en même temps, lui qui s'étonne du manque de foi de tous ceux qui l'ont vu vivre, il est dans une admiration sans réserve lorsqu'il peut dire : « Jamais je n'ai trouvé une pareille foi » (*Mt* 8, 10).

Jésus se fâche quand ses disciples rabrouent les petits enfants et les envoient au loin. Il se fâchera de même avec Pierre : « Disparais de ma présence, Satan » (*Mc* 8, 33).

Ainsi, nous trouvons en Jésus force et douceur, pitié et combativité, exigence et tendresse. Saint Jean, dans l'Apocalypse (6, 16), parlera de la « colère de l'agneau ». Ce Jésus, il aime. Quelle différence avec Jean Baptiste ! Combien Jésus est plus proche... Quand il voit ce jeune homme riche, Jésus sait bien pourtant ce qui va aboutir, que tout peiné cet homme va s'en aller. Mais « Jésus fixa un regard sur lui et l'aima » (*Mc* 10, 21). C'est peut-être cela dont les riches ont le plus besoin à l'heure actuelle, que nous les aimions, même si nous pensons qu'ils ne sauront pas répondre à l'appel du Seigneur ; et cela est vrai non seulement des hommes

riches, mais des communistes, des athées, et de tous les hommes. « Jésus fixa un regard sur lui et l'aima. » De même, lorsque Pierre vient de le renier « et se retournant, Jésus fixa son regard sur Pierre » (*Lc 22, 61*). Il ne nous est pas dit quel était ce regard, mais nous en sentons l'incommensurable profondeur d'amour. Nous savons d'ailleurs que ce regard peut être parfois aussi terrible — par exemple, lorsque nous lisons, à la fin de la parabole des vignerons homicides : « Fixant son regard sur eux (les scribes), il leur dit... » (*Lc 20, 17*).

Jésus aime à un tel point qu'on n'hésitera pas à lui dire : « Seigneur, celui que tu aimes est malade » (*Jn 11, 3*). « Car Jésus aimait Marthe et sa sœur et Lazare. » Et lorsqu'il est là, frémissant, devant le tombeau, on disait : « Comme il l'aimait ! » (*Jn 11, 36*). Si le Seigneur Jésus n'était qu'un homme, tout cela serait beau mais serait peu de chose. Mais c'est le Verbe de Dieu même, c'est celui que nous avons vu tout au long de l'histoire, qui se fait ainsi proche, tellement simple, tellement chargé d'humanité aimante, « doux et humble de cœur ».

Et les enfants ! Jésus fait venir les petits enfants, il les embrasse, il les bénit, il leur impose les mains. Ce sont peut-être les gestes qui frappent le plus les foules, quand les plus hauts personnages prennent vraiment dans leurs bras un petit enfant. Je pense — ce n'est pas pour en faire une sainte ! — à Evita Peron, en Argentine. Il est certain que cette femme, qui se faisait habiller par les plus hauts couturiers de Paris, qui dilapidait semble-t-il l'argent du Trésor de l'Argentine — je ne la canonise pas, je ne la rejette pas, je constate simple-

ment —, avait su faire à Buenos Aires ce que personne n'avait fait avant elle. Cette grande dame aux bijoux de reine, embrassait au milieu de la foule le premier petit enfant venu avec la morve dans le nez et quelle que soit sa crasse. C'est cela qui a frappé les foules, et a fait qu'aujourd'hui Evita Peron, Gardel le joueur de guitare, notre Seigneur Jésus et la sainte Vierge sont ensemble dans le même sac des grands médiums du spiritisme : ce n'est peut-être pas excellent comme résultat chrétien, mais cela montre combien l'attitude vraie d'Evita a su frapper les foules. Et chez elle, ce n'était pas du chiqué.

Jésus, lui aussi, prend les petits enfants, et il les embrasse et pour de bon : « On lui présentait des petits enfants pour qu'il les touchât, mais les disciples les rabrouèrent. Ce que voyant, Jésus se fâcha et leur dit « Laissez venir à moi les petits enfants »... Puis il les embrassa, et les bénit en leur imposant les mains » (*Mc 10, 13-16*). Dans saint Luc : « Il attira à lui un petit enfant, le plaça près de lui et leur dit... » (*Lc 9, 47*). Ou encore un autre texte : « Puis prenant un petit enfant, il le plaça au milieu d'eux et le serrant dans ses bras... » (*Mc 9, 36*).

Je garde toujours le souvenir d'une pauvre petite fille de notre quartier. Elle s'appelait Assunta, et était d'une pauvre famille de méditerranéens réfugiés à Marseille, vraiment des pauvres parmi les plus pauvres ! habitant dans un effroyable taudis. On aurait dit un pauvre petit chat maigre. Les choses sont allées tellement mal dans la famille — le père était mort, la maman malade, les frères avaient disparu on ne sait

où — qu'il a fallu placer Assunta dans une institution genre orphelinat. Elle avait alors sept ou huit ans. Me demandant ce qu'elle allait devenir dans ce pensionnat où on allait la mettre, elle qui avait toujours été habituée à la liberté de la rue, j'étais allé voir la supérieure pour lui expliquer qui était Assunta et lui dire combien cette petite fille avait besoin d'affection et de tendresse. Et je verrai toujours, à l'arrivée de la gosse, cette bonne mère, se souvenant des conseils que je lui avais donnés, déposer du bout, mais du bout de ses lèvres qui s'allongeaient, un chaste baiser sur le front d'Assunta... Je pense que quand le Seigneur Jésus prenait un petit enfant dans ses bras, ce n'était pas à la manière de cette bonne mère supérieure qu'il l'embrassait, mais bien avec toute sa tendresse d'homme, avec tout ce qu'il était lui-même, ses bras d'homme, ses lèvres et sa joue d'homme, son cœur qui serait transpercé et la tendresse qu'il avait reçue de Marie, sa mère.

JEUDI, 19 FÉVRIER 1970

17. L'humanité si humaine de Jésus

L'humanité si humaine, si parfaitement proche et simple de Jésus nous plonge dans un nouvel et définitif abîme d'émerveillement et de stupéfaction quand nous méditons qu'elle est l'humanité de Celui qui est l'Aplha et l'Oméga de l'histoire, l'humanité du serviteur souffrant que nous avons vu préfiguré dans l'agneau de Pâques et dans le peuple juif, de celui dont il était déjà question dans la postérité d'Abraham. Voilà jusqu'où, le jour où il s'est fait homme, ce grand Christ qui domine toutes choses, s'est fait vraiment humain, vraiment nôtre. Vous vous souvenez de ce texte final du Cantique des Cantiques dans lequel l'épouse dit à son bien-aimé :

« Ah ! que ne m'es-tu un frère
allaité au sein de ma mère ?

Te rencontrant dehors, je pourrais t'embrasser
sans que les gens me méprisent.

Je te conduirais, je t'introduirais
dans la maison de ma mère, tu m'enseignerais. »

(Cant 8, 1-2.)

Respect humain de la part de l'Épouse ? Non pas. Elle brûle trop d'amour pour cela et n'a jamais eu de scrupules de ce côté-là ! Mais il lui semble que cet époux, ce Dieu, ce Yahvé est trop grand et donc trop lointain pour elle. Elle le voudrait beaucoup plus proche, de sa race, de sa famille, un frère. Eh bien ! c'est cela exactement que Jésus Notre Seigneur a fait : « Et le Verbe s'est fait chair (l'homme dans sa condition de faiblesse et de mortalité) et il a demeuré parmi nous » (*Jn* 1, 14).

Nous le regardions, nous le contemplions dans son amour, sa tendresse et sa douceur avec les enfants. Une autre de ses paroles m'est particulièrement chère : « Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel mérite avez-vous ? » (*Mt* 5, 46). Si je recherche le premier instant où Dieu qui n'avait jamais eu de consistance dans ma vie, qui n'était réellement *rien* pour moi, m'est apparu fugitivement, bien avant ma conversion, un souvenir me revient très vivant. C'était à un repas de famille où tout le monde discutait de je ne sais quelle question politique ; on disait que telle catégorie de personnes étaient des gens peu intéressants, qu'on n'avait pas à s'occuper d'eux, etc. Je ne sais comment, mais comme un papier tombe tout à coup d'un classeur où on l'avait oublié, m'est arrivée à l'esprit cette phrase du Christ : « Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel mérite avez-vous ? » Je me souviens d'avoir cité cette parole, qui me semblait extraordinaire, et d'avoir été si surpris de voir qu'elle ne portait à conséquence pour personne ! C'est vraiment la première fois où quelque chose de Dieu, du Christ est entré dans ma vie : « Si

vous aimez ceux qui vous aiment, quel mérite avez-vous ? »

Or cela, c'est exactement l'attitude de notre très aimant Jésus. Il aime ceux qui ne peuvent rien lui rendre. Il aime ceux qui le haïssent. Il aime ceux qui lui font du mal. Et on le lui reproche. Car dans la mentalité des hommes de son temps, ce n'était pas rien que ce Jésus qui allait manger avec des gens impurs : « Pourquoi vas-tu manger avec les publicains et les pécheurs ? », comment vas-tu te mêler à eux ? « C'est un glouton », dira-t-on de lui, « c'est un ivrogne. » Et non seulement il mange avec les publicains et les pécheurs, ces gens méprisés, ces gens impurs par excellence, mais il va manger aussi avec les Pharisiens, cette autre catégorie de gens aussi insupportables. Et c'est là qu'arrive ce bouleversant épisode (*Lc 7, 36-50*) où Jésus se laisse comme envahir par la pécheresse : « Survint une femme, une pécheresse de la ville. Se plaçant alors en arrière, tout en pleurs, à ses pieds, elle se mit à lui arroser les pieds de ses larmes ; puis elle les essuyait avec ses cheveux, les couvrait de baisers, les oignait de parfum. » — J'avoue que notre théologie morale se trouverait en difficulté pour justifier une telle scène ! Jésus est le Seigneur, c'est vrai, mais enfin, voilà ce qu'il accepte ! — Elle couvre ses pieds de baisers, elle dénoue ses cheveux, elle mélange le parfum et ses larmes, elle occupe toute la scène. Et on comprend que le Pharisien se dise : « Si vraiment cet homme était un prophète, il saurait qui est cette femme qui le touche, et ce qu'elle est : une pécheresse. » Et Jésus intervient : « Simon, ... je suis entré

chez toi, et tu ne m'as pas versé d'eau sur les pieds ; elle, au contraire, m'a arrosé les pieds de ses larmes, et les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas donné de baiser ; elle, au contraire, depuis que je suis entré, n'a cessé de me couvrir les pieds de baisers. Tu n'as pas répandu d'huile sur ma tête ; elle, au contraire, a répandu du parfum sur mes pieds. (Quelle proximité acceptée d'une femme de rien, de mauvaise vie...). C'est pourquoi, je te le dis : ses péchés — car le Seigneur n'est pas dupe —, ses nombreux péchés lui sont remis, puisqu'elle a montré beaucoup d'amour. »

Jésus emploie des expressions tendres avec ceux qui souffrent. Au paralytique, il dira : « Mon fils, mon enfant », nous traduirions en français « mon petit ». A la femme hémorragique qui est, dit l'Évangéliste, « toute craintive et tremblante » avec sa perte de sang, il dira « ma fille ». « Ma fille, va en paix, sois guérie. »

C'est, je crois, dans cette lumière de tendresse non pas théorique, mais concrète qu'il faut toujours lire les grands passages de saint Jean, où Jésus parle de l'amour fraternel. Voyez tout le chapitre quinzisième. « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés » (v. 9), et ce n'est pas d'un amour platonique. « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez en mon amour, comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure en son amour » (v. 10). Ce n'est pas simplement un grand amour divin, mais cet amour divin se traduit par tous les gestes d'homme de Jésus. « Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on

aime » (v. 13). Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres » (v. 17). Tout cela est dit par quelqu'un, non seulement qui enseigne, mais qui a manifesté une telle présence affectueuse à ses amis, qui a laissé la pécheresse lui manifester également, à sa manière à elle, la joie de se savoir pardonnée.

Lorsque Jésus nous dit qu'il est « le Bon Pasteur qui connaît ses brebis » (*Jn* 10, 11), il faut que nous redonnions à ce mot de *connaître* toute la valeur, toute la charge affective qu'il avait pour un Juif : « connaître » dans la Bible, ce n'est pas quelque chose d'intellectuel. Pour nous, connaître, cela évoque un livre, quelque chose qu'on se met dans la tête. Mais pour un Juif, connaître ne se référait pas à un concept, à une abstraction ; c'était une relation existentielle, un rapport personnel tout imprégné de dialogue, de silence, de partage, un échange réciproque, jusqu'à cet emploi maximum du mot connaître quand un homme « connaît » une femme, c'est-à-dire qu'il va avec elle jusqu'à la plus totale intimité charnelle et spirituelle. Connaître, c'est une expérience, une présence qui s'épanouit en amour. Alors, quand Jésus dit : « Je suis le Bon Pasteur, je *connais* mes brebis », il faut charger ce mot de « connaître » de tout ce qu'il y a de plus profond, de plus aimant, de plus amoureux, disons, dans la bouche du Seigneur Jésus. « Et mes brebis me connaissent » car c'est ainsi qu'il faut que nous le connaissions, nous, à notre tour, non pas en sachant ce qu'ont écrit les livres et les commentateurs à son sujet, mais de cette connaissance vitale qui surpasse toute connaissance, même si, bien sûr, elle ne méprise pas la connaissance des livres.

« Je suis le Bon Pasteur : je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme le Père me connaît et que je connais le Père ; et je donne ma vie pour mes brebis... J'ai d'autres brebis encore » (*Jn* 10, 14-16).

Un jour, j'ai compris existentiellement ce qu'est la « connaissance » du bon Pasteur. J'étais au réfectoire, à table, à midi. On avait travaillé toute la matinée, un sale travail, des sacs de sucre qui nous laissaient tout gluants. J'étais en bout de table et en bout de réfectoire, et ainsi voyais tous mes camarades de travail, face à face, à cause de la disposition des lieux. J'étais frappé de ce que leurs visages semblaient recouverts d'une sorte de masque anonyme, fait de poussière, de saleté, de fatigue... Ils en arrivaient à se ressembler tous. Après le repas, comme il restait un petit moment, une demi-heure avant de reprendre le travail, chacun s'en allait, l'un faire la sieste, l'autre autre chose, et quelques-uns allaient au café. Avec cinq ou six d'entre eux, je vais dans un petit café, un bistrot comme on dit à Marseille, le Bar Gaby — du nom de la patronne. Elle, c'était une vraie Marseillaise, plantureuse, allègre, joyeuse ; et chaque fois que j'allais au Bar Gaby, je pensais à la parole de Jésus : « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent ». Car la patronne du Bar Gaby connaissait les brebis qui venaient chez elle à l'abreuvoir ; elle connaissait chacun d'entre nous par son nom, son prénom et son surnom ! Nous n'étions plus des gens anonymes. Chacun avait son nom : « Eh ! le Chtimi ! » (pour le gars du Nord)... Et même les noms qui auraient pu être injurieux dans la bouche d'un autre, prenaient une tonalité amicale dits par elle.

Il y avait « le Sardignole » — je sais bien que c'est un mot qu'il ne faut pas dire ! — mais elle connaissait sa brebis et l'homme en question était content : il cessait d'être un anonyme. Elle me connaissait — pour elle, j'étais tantôt Jackie, tantôt « Lunettes » : « Oh ! Lunettes, qu'est-ce que tu deviens ? » — Chacun était quelqu'un. Alors, au contact de cette femme qui connaissait ses brebis et que ses brebis connaissaient, j'ai vu tomber le masque qui m'avait tellement frappé quelques instants auparavant, au réfectoire : devant cette femme, ils étaient redevenus un homme, avec son nom, son prénom, et tout d'un coup surgissait quelque chose de limpide et de simple dans leurs regards qui redevenaient comme un regard d'enfant. Pendant quelques minutes, je me retrouvais devant des hommes, et non plus devant des choses ou des numéros. Oui, « je connais mes brebis et mes brebis me connaissent ». C'est dans ce sens-là que Jésus a de nous cette connaissance qui surpasse toute connaissance et c'est le sens de ce « caillou blanc » de l'Apocalypse « portant gravé un nom nouveau que nul ne connaît, hormis celui qui le reçoit » et Jésus qui le donne (*Ap 2, 17*).

Il y a en Jésus un mélange de limpidité et de transparence. « Que votre oui soit oui, que votre non soit non : ce que l'on dit de plus vient du Mauvais » (*Mt 5, 37*). Il n'accepte pas ces ruses auxquelles nous « les ecclésiastiques », nous serions facilement habitués ! Il est ce qu'on appelle — et c'est un beau mot, au moins dans la langue populaire française, — un « sincère ». Quand en France un ouvrier dit de quel-

qu'un : « Lui, c'est un sincère », ça veut dire : « il est peut-être un peu naïf, mais c'est un homme qui croit à ce qu'il dit ». C'est un sincère, tout le contraire d'un exalté, d'un bizarre, d'un excessif. C'est un mélange de douceur et de majesté.

Jésus a certes des exigences terribles à certaines heures, et pour lui, on n'en fera jamais assez : « N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Car je suis venu opposer l'homme à son père, la fille à sa mère, et la bru à sa belle-mère. On aura pour ennemis les gens de sa propre famille. Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. Qui ne prend pas sa croix et ne vient pas à ma suite n'est pas digne de moi. » Quelles exigences ! « Qui aura trouvé sa vie la perdra et qui aura perdu sa vie à cause de moi la trouvera » (*Mt* 10, 34-39). Quelle redoutable litanie ! Mais en même temps, lui, qui a des exigences si hautes et si rudes, il se contente du moindre bon vouloir, dès qu'il trouve une âme qui essaye d'aller un peu plus loin ; dès qu'il voit une étincelle de bonne volonté dans une âme, il l'accepte (1).

Et son pardon est accompagné de joie. « C'est la brebis perdue, la drachme perdue, l'enfant prodigue » (*Lc* 15, 4 ss.). Son pardon ne pèse pas. A la pécheresse de Magdala : « Tes péchés sont pardonnés », « Ta foi t'a sauvée », « Va en paix ». Avec la Samaritaine, une

(1) Cf. BOUSSET, cité par le P. de Grandmaison. *La personne de Jésus*, Paris, Beauchesne, p. 82.

femme qui n'en est pas à un homme près, puisqu'il y en a déjà eu cinq, et qu'on n'est pas bien sûr que le sixième soit le bon !, « il reste avec elle ». Il la considère comme une âme en recherche, il ne la méprise pas. Et la femme adultère ! Il ne la regarde pas — elle a trop honte, elle a trop peur —, il est simplement incliné dans le geste de quelqu'un qui écrit par terre. « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre » (*Jn* 8, 1-11), et il s'incline de nouveau, il la laisse à sa conscience. Il ne lui fait pas de sermon, et les plus vieux partent les premiers — c'est au moins l'avantage de l'âge : on sait qu'on est pécheur ! — Alors, seulement quand il n'y a plus personne, il se redresse, il la regarde : « Femme, où sont-ils ? Personne ne t'a condamnée ? — Personne, Seigneur. — Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, désormais, ne pêche plus » (*Jn* 8, 1-11). Et sa délicatesse, jusqu'au bout, avec Judas : « Ami, toi ici ? Tu trahis par un baiser ? » (*Lc* 22, 48). Ainsi donc, lui qui peut être si exigeant, lui pour qui on n'en fera jamais assez, il accepte que les hommes soient tels qu'ils sont.

Nous verrons demain le mystère de « l'heure de Jésus », de cette heure dont il va parler tout au long de sa vie, et dont l'approche lui fait ressentir de l'effroi, de l'angoisse, de la tristesse. L'homme-Dieu ne va pas mourir comme un stoïcien, mais en jetant un grand cri avant d'expirer.

Nous voyons Jésus pleurer sur sa ville, tant il lui est attaché comme un véritable Israélite ; il est troublé par le trouble même de Marthe et de Marie devant leur frère Lazare mort. Ce n'est pas du théâtre, même s'il

est le Verbe de Dieu. Ce ne sont pas des larmes de glycérine comme au cinéma. « Quand il la vit sangloter, et sangloter aussi les Juifs qui l'accompagnaient, Jésus frémit intérieurement. Troublé, il demanda... Jésus pleura... Frémissant de nouveau en lui-même... » (*Jn* 11, 33 ss.). Tout cela, c'est le Verbe fait chair. Prenant notre chair en sa totalité.

S'il est capable de frémir de douleur, il tressaille aussi de joie. Il est inépuisable ce texte si beau où Jésus tressaille de joie avant de dire : « Je te bénis, Père, de ce que tu as révélé cela aux tout petits » (*Lc* 10, 21). « A cette heure même il tressaillit de joie sous l'action de l'Esprit-Saint. » Ce même mot du Magnificat, ce même mot qu'emploiera l'apôtre Pierre : « Sans le connaître, sans l'avoir vu, sans le voir, vous tressaillez d'une joie indicible » (*1 P* 1, 8), cela aussi notre Seigneur Jésus l'a connu.

Il y aurait tant de passages sur lesquels s'arrêter. Prenons-en un encore, qui donne peut-être à l'humanité de Jésus ce qu'elle a de plus simple, de plus humain : la résurrection de la petite fille de Jaïre (*Mc* 5, 38-43) : « Ils arrivent à la maison du chef de synagogue, et Jésus aperçoit du tumulte, des gens qui pleuraient et poussaient de grands cris. » — Je ne sais si vous avez été curés ; moi, je l'ai été, à Marseille. Là, nous étions en pleine Méditerranée, et nous avions de temps en temps des enterrements corses : et un enterrement corse, c'est tout un rite ! Toute la parenté est là, on boit le café en attendant, et on devise assez paisiblement. Puis, quand arrive le curé, tout s'arrête : c'est le moment des grands cris. L'épouse se jette sur le cer-

cueil : « Monsieur le curé, ne l'emportez pas, prenez-moi avec... ». C'est difficile de faire les prières au milieu de tout cela ! on a envie de vite tourner les pages ! Finalement, le corbillard s'en va. L'épouse, alors, se précipite pour se jeter par la fenêtre (heureusement retenue par les voisines !) pour partir avec le mort... — Eh bien ! j'imagine que l'enterrement dont il est question dans saint Marc, ce devait être un peu cette sainte pagaille ! Jésus donc est entouré de tumulte, de gens qui pleurent, qui poussent de grands cris, et lui, « les ayant tous mis dehors, il prend avec lui le père et la mère de l'enfant, et il dit : « Talitha koum », ce qui signifie : « Fillette, je te le dis, lève-toi ! » Et aussitôt la fillette se leva, et elle se mit à marcher, car elle avait douze ans. Et ils furent tous saisis d'une grande stupeur. Il leur recommanda vivement que personne ne le sût. Et il dit de lui donner à manger ». Notez l'humain de la dernière petite phrase. Ce Jésus qui vient de ressusciter cette enfant : « Donnez-lui à manger ! » Un peu comme les miraculés de Lourdes qui ont grand faim après le miracle. Rien ne lui est étranger. Aucun mépris pour aucune chose la plus humble.

Il ne faut pas sous-estimer cette recherche de l'humain en Jésus. Ce n'est pas un retour au passé, ni de l'archéologie, du folklore ou de la poésie, mais c'est vouloir connaître Jésus dans son enracinement, dans tout ce qu'il y a de plus charnel, dans la race d'Adam, Jésus fils d'Abraham. Et cela, c'est précieux, c'est capital. Et cela nous prémunit contre bien des pseudo-

théologies et des pseudo-exégèses qui dévident leurs raisonnements comme un ordinateur !

Il nous faut, en définitive, demander la grâce de pouvoir prononcer le mot de « Seigneur » comme Jean le prononce au bord du lac, au petit matin de la Résurrection. Cet homme que l'on voit là-bas au loin, « c'est le Seigneur », dit Jean (*Jn* 21, 7). Il faut que nous le prononcions comme Pierre l'avait dit quand, à la quatrième veille de la nuit, il vit Jésus marcher sur la mer et que les gens disaient : « C'est un fantôme », et Pierre de s'exclamer : « C'est le Seigneur ! » (*Mt* 14, 24 ss.). La profession essentielle de notre christianisme est là : ce mot de Seigneur est le mot clé : « Aussi Dieu lui a-t-il donné le Nom qui est au-dessus de tout nom..., afin que toute langue proclame de Jésus Christ qu'il est SEIGNEUR à la gloire de Dieu le Père » (*Ph* 2, 9).

Oui, il est urgent que nous apprenions à le redire, ce mot de Seigneur, et que nous apprenions aux hommes à le prononcer comme il faut, unissant en un seul et la divinité de Dieu vraiment Dieu et l'humanité d'un homme vraiment homme.

De Jésus de Nazareth, nous connaissons sa parenté et son cousinage — n'est-ce pas le fils du charpentier ? —, et il est « l'Alpha et l'Oméga » (*Ap* 1, 8). C'est le fils de Marie, la femme de Nazareth, et il est le Verbe « resplendissant de la gloire (du Père), effigie de sa substance » (*Hé* 1, 3). C'est le charpentier du village, l'artisan, et c'est celui dont l'Apocalypse nous dit qu'il est « le Maître-de-tout » (*Ap* 1, 8). Il est cela lié ensemble et tous les *credo* et toutes les professions de foi

nous rappellent cette vérité : il mange, il boit avec les pécheurs, et il est « le Saint, le Vrai, celui qui détient la clé de David : et s'il ferme, nul n'ouvrira : s'il ouvre, nul ne fermera » (*Ap* 3, 7). C'est ce mot de Seigneur qui a surgi de l'expérience des Apôtres. C'est le Rabbi qui a soif, qui demande à boire à la Samaritaine, et c'est celui à qui les vents et la mer obéissent. C'est celui qui embrasse les petits enfants comme nous le disions, avec toute sa tendresse d'homme, et c'est celui qui ressuscite la petite fille et lui donne à manger.

On parle beaucoup du témoignage du chrétien dans le monde d'aujourd'hui. Mais le témoignage essentiel, il est là, dans la façon dont nous prononçons le Nom de Seigneur. Car il y a deux façons de prononcer le nom d'un être : la simple désignation qui nomme au milieu d'autres celui que nous appelons : c'est alors un signe neutre, une convention, une commodité, une appellation. Mais le même nom, lorsqu'il est dans la bouche de quelqu'un qui aime l'autre de toutes les fibres de son être, désire passionnément sa présence, souffre de son absence, ce nom devient alors vivant ; il se charge de tous les sentiments de celui qui le dit, il les exprime d'un seul mot et d'un seul coup : c'est le cri de tout l'être. Aussi peut-il le dire et le redire sans se lasser et sans l'abîmer, ce nom qui porte en lui la personne elle-même. Or il en est ainsi, il doit en être ainsi chaque fois qu'un chrétien parle du « Seigneur Jésus », et il appartient à chacun d'arrêter sur ces mots sa pensée et son cœur jusqu'à ce qu'un grand incendie aux flammes de respect, d'affection, d'intimité, d'admira-

tion s'allume. Mais de quoi est fait ce mot, d'où vient, — comme on parle d'un courant électrique —, sa charge ? De la mise en présence des deux réalités qui, indissolublement, constituent le Christ, homme véritable, Dieu vivant.

Le témoin dans l'Evangile, c'est d'abord celui qui a vu et qui a vu qui ? — Le Seigneur. Quand, dans les Actes des Apôtres, il faudra remplacer Judas, on cherchera celui qui a vu le Seigneur depuis le baptême de Jean jusqu'à sa résurrection (*Ac* 1, 12-22). Voilà pourquoi nous avons essayé de voir le Seigneur dans « les jours de sa chair », après avoir essayé de le discerner dans sa grandeur deux fois millénaire avant sa naissance. Ensuite, alors, nous pouvons parler : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé (*II Co* 4, 13). Et nous revenons à ce que disait saint Jean : « Ce que mes yeux ont vu, ce que mes mains ont palpé » (*I Jn* 1, 1). Il ne s'agit même pas de savoir si notre témoignage portera ou non, si les hommes l'accepteront ou non. Même les signes de Jésus n'ont pas porté ! « Il ne fit pas beaucoup de miracles à cause de leur incrédulité » (*Mt* 13, 58). Mais l'essentiel est qu'à ce Christ Jésus je sois attaché, si je suis chrétien, plus qu'à « mon père, ma mère, ma femme, mes enfants, mes frères, mes sœurs et jusqu'à ma propre vie » (*Lc* 14, 26). Bien sûr, ma sensibilité joue autrement quand il s'agit de ma propre chair — ma peau —, ou celle de mes parents et de mes intimes. Quand il s'agit du Seigneur, nous sommes moins « sensibilisés », mais nous nous *savons* liés à lui plus réellement qu'à tout autre être visiblement proche. Et si la foi est à un autre diapason que

notre chair et notre corps, elle n'en est pas moins le lien le plus fort et le plus incassable qui se puisse concevoir.

Mais si je veux que Jésus soit véritablement pour moi le Seigneur et si je veux qu'il apparaisse aux hommes et aux femmes qui m'entourent, comme l'Unique, il faut que les trésors qu'il m'a donnés soient pour moi au-delà de tout autre possession humaine les plus précieux, les plus jalousement aimés. Que rien ne puisse venir en comparaison, — ou même paraître venir se comparer —, avec les dons qu'il m'a faits : « Si tu savais le don de Dieu » (*Jn 4, 10*).

Or de Jésus je possède trois réalités très concrètes, indissolublement liées à lui : Il m'a donné sa Parole ; il m'a donné sa chair et son corps dans l'Eucharistie ; il m'a donné enfin sa Mère. Trois cadeaux inimaginablement vivants et inépuisables, à la mesure de ce qu'il est et de ce qu'il veut faire de moi, un autre lui-même. Et ces trois réalités vont me constituer en Eglise avec tous les autres élus de Dieu, bénéficiaires de cette prodigalité de Jésus « aimant les siens jusqu'au bout », n'ayant rien gardé pour lui.

A dire vrai, il faut ajouter une quatrième réalité que Jésus me lègue et a partagée avec moi : Sa croix. C'est elle qui nous fera entrer dans la profondeur des trois autres et nous permettra de dire un jour pour de vrai, de toute notre faiblesse et notre désarroi, le mot béni de « Seigneur ».

VENDREDI, 20 FÉVRIER 1970

18. L'heure de Jésus :
« Mon Dieu, mon Dieu,
pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Hier, nous contemplions, à travers l'Évangile, cette humanité si humaine de Jésus Seigneur. Pour faire éclater nos routines congénitales, il nous faut en même temps saisir ce Christ dans tout ce que nous pouvons entrevoir de sa splendeur et de sa gloire dominant toutes les époques, et le regarder dans ce qu'il a de plus humble, de si familier, de si tendre. Cela a dû marquer ses contemporains, même ceux qui n'avaient pas vécu directement avec lui, puisque saint Paul, quand il suppliait les Corinthiens, le faisait par « la douceur et la bénignité » (II Co 10, 1) du Christ. Et cela nous évoque le beau texte que nous redisons à Noël, de Paul écrivant à Tite : « Le jour où apparurent la bénignité (la bonté traduit-on parfois, mais ce mot de bénignité est si beau !) de Dieu notre Sauveur et son amour pour les hommes » (*Tite* 3, 4).

Mais il y a un autre aspect en Jésus ; deux mots mystérieux ponctuent toute sa vie : « Mon heure. » Dès le moment de Cana, Jésus dit à sa mère : « Mon heure n'est pas encore venue » (*Jn* 2, 4). Il semble qu'il y ait pour notre Seigneur Jésus deux grandes expressions :

son Heure et son Jour. Il nous dira que nous ignorons la date : « Vous ne savez ni le jour ni l'heure » (*Mt 24, 36*), mais ils existent ce jour et cette heure. Le Jour est celui de la glorification, le jour du retour au Père, de la victoire sur le péché. Cela, c'est le Jour du Seigneur, et Jésus s'applique à lui-même ce grand mot jusque-là réservé, dans l'Ancien Testament, à Yahvé, à Celui dont on n'osait même plus dire le nom. Le Jour du Seigneur était à la fois le jour de la colère et le jour de la victoire, le jour où tout, ciel et terre, serait renouvelé.

Mais à côté de ce Jour, celui de la gloire, il y a ce que Jésus appelle « mon Heure ». Son heure, ce sera Gethsémani et la mort. Certes, c'est la route de la glorification, mais qui passe par la Passion.

Parcourons simplement les passages de l'Evangile qui marquent les approches de cette heure. Dès la première manifestation publique de Jésus et son « premier signe », à Cana, il en est donc question : « Mon heure n'est pas encore venue » (*Jn 2, 4*), mais cette heure, très vite on pressent qu'elle mène à la Passion. C'est saint Jean surtout qui jalonne la vie de Jésus avec ce mot : « Ils voulurent l'arrêter, mais personne ne porta la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue » (*Jn 7, 30*). Au chapitre huit, même scène : « Ils voulurent l'entraîner, et même le lapider, mais rien ne se fit parce que son heure n'était pas encore venue » (v. 20). Dans les Synoptiques, quand la Passion est commencée à Gethsémani, la troisième fois, Jésus pourra dire : « Désormais, vous pourrez dormir et vous reposer, voici venue l'heure où le Fils de l'Homme va

être livré aux mains des pécheurs » (*Mt* 26, 45). Et dans saint Marc : « Il priaît prosterné contre terre, pour que, s'il était possible, cette heure passât loin de lui » (*Mc* 14, 35). Saint Jean ne nous rapporte pas ce moment, mais il décrit une scène qui, au dire des meilleurs commentateurs, évoque Gethsémani : même angoisse devant l'heure qui approche, appel à la pitié du Père, acceptation du sacrifice, réconfort venu du ciel. C'est lorsque Jésus annonce sa glorification par sa mort (*Jn* 12, 20-28). Quelques Grecs sont là : ils viennent pour adorer et ils disent à Philippe : « Nous voudrions bien voir Jésus. » Philippe va le dire à André ; André et Philippe vont le dire à Jésus. Jésus leur répondit : « La voici venue l'heure où le Fils de l'Homme doit être glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ; s'il meurt, il porte beaucoup de fruits... Maintenant mon âme est troublée » — c'est vraiment Gethsémani — « Et que dire ? Père, sauve-moi de cette heure ? — Mais c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure. Père, glorifie ton nom. »

Plus loin : « Avant la fête de Pâques, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde au Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout » (*Jn* 13, 1). Et dans sa grande prière ultime : « Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils » (*Jn* 17, 1). Et Jésus va donner sa vie en rançon pour la multitude.

Eh bien ! cette heure vers laquelle tout l'Evangile converge, l'heure de la Passion du Seigneur, nous en parlons peut-être — au moins nous, prédicateurs —

trop facilement. Nous sommes comme ces peintres qui représentent Jésus aux outrages, mais dessinent une parfaite anatomie du Seigneur Jésus : et cette anatomie, le corps merveilleux ainsi représenté, nous cache le drame de la Passion. Combien pour moi je préfère, je l'avoue, les sculptures toutes rustiques de Jésus, telles que nous les rencontrons en Pologne le long des routes ou à la croisée des chemins, œuvres de paysans de Zakopane ou de bûcherons ; on y voit peu souvent le Crucifix : c'est « le Christ pensif » qui est représenté, Jésus durant sa dernière nuit : il est arrêté, il a subi les outrages des soldats et porte le manteau et la couronne dérisoires. Il est assis maintenant : on le voit là simplement, la main contre sa joue et son front, pensif. Il semble se demander : « Pourquoi tout cela ? » et dire devant ce que nous lui faisons : « Père, pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » Il y a là une représentation très profonde de Jésus.

La Passion de Jésus, nous le savons bien, n'est pas une catastrophe accidentelle, ni un accident de parcours. « Il fallait que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire » (*Lc 24, 26*). Il n'y a pas d'autre chemin. Lui-même l'a choisi. Il y entre librement.

En face de son heure, cette heure qu'il a préparée et choisie, il y a aussi l'heure des grands prêtres qui l'arrêtent. Et Jésus le sait et il leur dit : « Voici venue votre heure et le règne des ténèbres » (*Lc 22, 53*). Ainsi, que ce soit de la part de Jésus, ou de la part de ceux qui veulent l'arrêter, cette heure est le centre de convergence de toute la vie de Jésus.

Saint Matthieu nous précise que c'est à partir du

jour où Pierre vient de faire sa belle profession de foi — après laquelle Jésus lui-même l'a proclamé « Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise », ce roc ferme qui sera jusqu'à la fin du monde —, « c'est à dater de ce jour que Jésus commença de montrer à ses disciples qu'il lui fallait s'en aller à Jérusalem, y souffrir beaucoup de la part des Anciens, et des grands prêtres, et des scribes, être mis à mort, et le troisième jour ressusciter » (*Mt* 16, 21).

Oui, cette heure est vraiment le point de convergence de son existence. Dans le Sermon sur la Montagne, Jésus nous « dit » d'avance la manière dont il va vivre sa Passion : « Heureux ceux qui sont doux, heureux les pauvres, ceux qui se savent pauvres » — et il va atteindre la plénitude de la pauvreté —, « heureux ceux qui sont persécutés pour la sainteté, pour la justice » (*Mt* 5, 1 ss.). Son grand sermon sur le Pain de vie, lui aussi, converge à ce moment-là. Tout cela, par obéissance au Père. Le grand texte de saint Jean dont nous parlions hier, où Jésus s'affirme le « Bon Pasteur », s'achève dans cette obéissance totale au Père. L'heure de sa passion est également obéissance : « Si le Père m'aime, c'est que je donne ma vie, pour la reprendre » (*Jn* 10, 17). Il la donne librement : « On ne me l'ôte pas, je la donne de moi-même. J'ai pouvoir de la donner, et pouvoir de la reprendre ; tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père » (*Jn* 10, 18). C'est donc vraiment l'accomplissement de la volonté du Père qui se joue, mais accepté dans la plénitude de la liberté, dans une majesté sereine à ce moment-là.

Lorsque nous contemplons ce « Jésus qu'on appelle

Christ » (*Mt* 1, 16), « Jésus » — le nom d'homme qui lui est donné —, « qu'on appelle Christ » — son nom de Messie, de oint, son nom divin —, lorsque nous relions toutes les professions de foi de l'Eglise, des Conciles, que nous affirmons ce Jésus « consubstantiel au Père », de même nature que le Père et semblable à Marie et donc à nous, fils de Marie, né de la femme, consubstantiel à nous-mêmes, en tout semblable à ses frères ; lorsque nous regardons sa double appartenance, sa double réalité dans l'union hypostatique, double réalité sans division : une seule personne humano-divine ; lorsque nous essayons de ne rien perdre de la richesse de la divinité et de ne rien enlever à l'abaissement humain, aux limites humaines, aux infirmités humaines, alors nous devons bien nous reconnaître en face du mystère ! Nous arrivons à peu près à comprendre, disons à accepter, dans l'ordinaire de la vie, que chacun des gestes de Jésus de Nazareth soit l'expression du Verbe de Dieu animant une vie d'homme réel ; cela déjà est mystérieux, mais en quelque sorte acceptable. C'est Romano Guardini qui le dit : « Jésus a été Dieu dès le commencement. Mais sa vie a consisté en ceci : vivre humainement de sa divinité », (quel éclatement, une divinité qui vit humainement !) « amener la réalité divine, avec tout son sens, jusque dans sa conscience humaine, brancher sa volonté sur la puissance divine, pratiquer la divine pureté dans sa vie humaine, l'amour éternel avec son cœur de chair, verser la plénitude infinie de la divinité dans sa « forme d'esclave » (1).

(1) R. Guardini, *Le Seigneur*, I, 26.

Cela, encore, nous pouvons, sinon le comprendre, mais le pressentir. Tandis qu'à Gethsémani, comment allons-nous entendre une parole telle que : « Mon âme est triste à en mourir » ? (*Mt* 26, 38). Comment vraiment le Verbe de Dieu peut-il en arriver là ? peut-il prononcer des mots pareils ?

Pourtant, en y réfléchissant, j'arriverais encore à comprendre cette parole : « Mon âme est triste à en mourir ». Les trois amis de Jésus qui dorment, oh ! je les comprends, car moi aussi, je dors devant la Passion du Seigneur ; moi non plus, souvent, je n'ai pu passer une demi-heure avec lui, devant le Saint-Sacrement, agité par mes pensées, regardant trois fois ou vingt fois ma montre. Le reniement de Pierre, j'arrive à le comprendre ; la trahison de Judas, oui, je la comprends ; la lâcheté de Pilate, j'en trouve tant d'exemples, je n'ai qu'à regarder ma propre vie ; les fouets, les épines, la soif de Jésus, oui, je comprends ; la mort même, oui, la Croix, oui, je comprends, je demande pardon, je me sens coupable et je pressens en effet que Jésus puisse dire : « Mon âme est triste à en mourir. » Il me suffit de regarder les humbles statues du « Christ pensif » polonais.

Mais que Jésus dise : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (*Mt* 27, 46), alors là, j'avoue que malgré les conciles, malgré un article de saint Thomas d'Aquin où il parle d'une « volonté permissive de Dieu », qui a suspendu la vision, là j'avoue que je ne comprends plus. Oh ! je crois, et je me sens pris au plus profond du mystère, mais une telle parole dans la bouche de Jésus : « Mon Dieu, mon

Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », une telle parole me dépasse. Je la comprendrais d'un homme, je la comprends de Job. Je la comprendrais d'une malade qui meurt en ces jours, à laquelle je pense, Eliane T. : je sais, moi, qu'elle est dans la tendresse et l'amour de Dieu, mais elle-même ne le sait plus, et croit que plus rien n'existe ; elle ne dit même plus une telle parole, parce qu'elle ne sait même plus dire « mon Dieu, mon Dieu », toute sa vie n'est plus qu'un « pourquoi suis-je abandonnée à cette souffrance bestiale qui me tue ? ». D'un homme, d'une femme, je comprends ce cri de désespoir, mais de la part de Jésus ? Le Verbe du Père ! Lui « le Fils »... « le Resplendissement de sa Gloire, l'Effigie de sa substance » (*Hé* 1, 2), lui que saint Jean me montre, tout au long de l'Evangile, tourné vers le Père, tout entier « ad Patrem », donné à son Père, tenant tout de son Père et lui rendant tout : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès du Père » (*Jn* 1, 1) : lui dont toute la vie n'est qu'un « auprès du Père ». Il l'a assez dit : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, d'accomplir son œuvre » (4, 34) : ou encore : « Je ne fais rien de moi-même ; ce que le Père m'a enseigné, je le dis » (8, 28) ; « Mon Père ne me laisse jamais seul, car je fais toujours ce qui lui plaît » (8, 29). Sa parole, il la tient de son Père : « Je n'ai pas parlé de moi-même, mais le Père qui m'a envoyé m'a lui-même prescrit ce que je devais dire et faire entendre, et les paroles que je dis, c'est comme le Père me l'a dit que je les dis » (12, 49). Son amour même n'est qu'une référence à son Père : « Il faut que le monde sache que j'aime le Père et que

j'agis comme le Père me l'a ordonné. Levez-vous, partons d'ici » (14, 31). « Comme j'ai gardé les commandements de mon Père, je demeure en son amour » (15, 10).

Toute la signification, le sacrement terrestre de Jésus est de nous révéler le mystère de la Trinité qu'il porte en lui, tout entier happé par son Père, et tout entier reflet, glorification de son Père : « Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils » (*Jn* 17, 1). Le père Lebreton, au terme de ses deux gros volumes sur le Dogme de la Trinité, dit : « Si l'on contemple le Christ en lui-même, on aperçoit en lui, vis-à-vis de son Père, une dépendance, un anéantissement dont rien ici-bas ne peut donner l'idée : ni sa doctrine n'est de lui, ni ses œuvres, ni sa vie. Le Père lui montre ce qu'il doit dire et faire, et les yeux fixés sur cette règle souveraine et très aimée, il parle, il agit et meurt. Cette dépendance naturelle s'accompagne chez le Fils de Dieu d'une infinie complaisance... De même que le Père s'épanche en lui avec un amour indicible, de même le Fils prend son bonheur à recevoir et à dépendre. »

Alors, les paroles de Jésus ne sont-elles que des mots ? toutes ces belles phrases sur le Père vont-elles se flétrir au moment de « son heure » ? « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » ne va-t-il pas effacer tout le reste ? Nous sommes là véritablement devant un puits sans fond de désespoir où l'on peut tomber durant des millénaires. Je sais bien qu'après, — à la fin —, Jésus dira : « Père, je remets mon esprit entre tes mains » (*Ps* 31, 6), reprenant là un Psaume — de même que « Mon Dieu, mon Dieu... » était un

Psaume aussi (Ps 22) ; et qu'en disant « Père, je remets mon esprit entre tes mains », Jésus change le mot « Mon Dieu » qui est dans le Psaume, en ce mot de « Père ». Je vois bien que la cause de la mort, de l'agonie de Jésus, de ce « Mon Dieu, mon Dieu », c'est notre péché mis à nu, vécu ici dans ses plus extrêmes conséquences car Jésus voyait nos tares avec la lucidité même de Dieu. Jésus, Fils de Dieu, voit notre humanité dans sa réalité la plus profonde. Nous, nous sommes toujours plus ou moins hébétés et aveugles, mais lui, l'homme libre, il voit la profondeur du mal, et c'est cela qui lui arrache ce « Mon Dieu, mon Dieu ». Oui, la cause, je la vois bien, mais cette parole elle-même, comment peut-il la dire ? Il s'y attendait pourtant : rappelons-nous le « Père, sauve-moi de cette heure ! Mais c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure... » (Jn 12, 27).

Il me semble qu'il y a là un domaine où nous ne pouvons pas pénétrer. L'évangile nous dit : « Il parvient avec eux à un domaine appelé « Gethsémani », et il dit aux disciples : « Restez *ici* tandis que je m'en vais prier *là-bas* » (Mt 26, 36). Entre cet « *ici* » où vous devez rester et ce « *là-bas* » où je vais aller prier, il y a un abîme insondable, incommensurable. Il n'y a rien de commun entre cet « *ici* » et ce « *là-bas* » ! Il y a un ensevelissement de la vie dans la mort, même si, après, la vie triomphe. « Et prenant avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, il commença à ressentir tristesse et angoisse. Alors il leur dit : « Mon âme est triste à en mourir ; demeurez *ici* et veillez avec moi. » Et étant allé *plus loin*, il tomba face contre terre » (Mt 26, 37-

39). Entre cet « ici » et ce « plus loin », il n'y a aucune approche possible, aucun partage qui se puisse imaginer. D'un côté, ici, l'homme pécheur, réduit à son impuissance, appelé seulement à veiller. Et puis de l'autre, le Saint, l'Agneau, livré à son effroyable solitude, à son combat, et appelé à consentir, « non pas comme je veux, mais comme tu veux ». D'un côté, ici, l'homme si faible et appesanti qu'il s'endort jusque dans son péché, de l'autre, ce Seigneur si éveillé, si écrasé par le péché, qu'il entre en vivant dans la mort. Et c'est son agonie. Et il est seul. Nous disions hier que Jésus partage avec nous toutes ses richesses, son Eucharistie, sa Mère, sa Parole, même sa Croix. Mais seul le mystère de l'agonie est comme réservé à Jésus. Nul ne peut y pénétrer, si ce n'est l'ange, qui est l'amour de Dieu qui le soutient... Mais qu'est ce soutien ? N'allons pas trop vite imaginer des consolations de Jésus à ce moment-là.

Dans tout le reste de sa vie, Jésus nous appelle à partager avec lui. A la Cène, il dit à Pierre : « Si je ne te lave pas, tu n'auras pas de part avec moi » (*Jn* 13, 8). Mais je vais te laver les pieds, et tu auras « part » avec moi. A l'Eucharistie, Jésus dit : « Partagez entre vous, vous avez part avec moi. » Dans le royaume, nous sommes appelés à partager le sort des saints dans la lumière : « Je vais vous préparer une place dans la maison de mon Père » (*Jn* 14, 2). Mais à l'agonie, rien n'est partageable. Tout reste inaccessible, inapprochable. Jésus est seul. Abandonné des hommes, abandonné du Père — quoi que tentent d'expliquer nos plus grands théologiens, Jésus, lui, dit cette parole

insondable : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Saint Paul, dans les Galates, ira jusqu'à dire : « Dieu a fait le Christ maudit pour nous » (c'est la traduction véritable de ce texte des Galates 3, 13). Oui, « Dieu a fait le Christ maudit pour nous ».

On dit toujours que cette phrase : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné », est le commencement du Psaume prophétique 21-22 et qu'il s'achève dans un paragraphe d'espérance : « J'annoncerai ton nom à mes frères, je te louerai au sein de l'assemblée », mais cette phrase, Jésus ne l'a pas dite ! Nous échappons trop vite et à trop bon compte au drame de l'heure de Jésus en privilégiant des mots qui nous disent le fruit réel de cette Heure, mais que Jésus n'a point prononcés. Et puis c'est oublier tout l'entre-deux du Psaume lui-même qui ne fait qu'ajouter un commentaire effroyablement douloureux au cri de Jésus :

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné, loin de mon salut, aux clameurs de mon hurlement ?

Mon Dieu, je crie le jour, tu ne réponds pas, la nuit, nul silence en moi.

Toi le Saint, trônant aux louanges d'Israël !

En toi nos pères s'abandonnèrent et tu les délivras !

Vers toi ils crièrent et furent libérés, en toi ils s'abandonnèrent et ne furent pas déçus,

et moi, je suis un ver, non pas un homme, l'abjection de l'homme, le rebut du monde.

Tous ceux qui me voient se moquent de moi, grimacent des lèvres, hochent la tête.

« Roule vers le Seigneur! Qu'il le sauve, qu'il le libère puisqu'il l'aime... »

(Dis donc un peu à ton Père de te descendre de la croix !) « O toi qui m'as retiré du ventre, mon abri sur le sein de ma mère. »

(Cette Vierge Marie si tendre et si douce.)

« Ne t'éloigne pas de moi, car l'angoisse approche et nul ne sauve.

Des taureaux innombrables m'entourent, des aurochs de Bashan me cernent.

Le lion dévore et rugit : ils ouvrent leur gueule contre moi.

Je suis versé comme de l'eau, tous mes os se disloquent, mon cœur fond en mes entrailles, comme la cire.

Ma force est flétrie comme l'argile, ma langue colle à mon palais : à poussière de mort tu m'as réduit...

Car des chiens me cernent, des malfaiteurs en horde m'assaillent, comme un lion, ils déchirent mes mains et mes pieds.

Je compte tous mes os, ils me fixent, ils me voient.

Ils se partagent mes vêtements, ils tirent au sort mes habits.

O toi Seigneur, ne t'éloigne pas, ma divine force au secours, hâte-toi !

Délivre mon âme du glaive, ma vie de la griffe du chien.

Sauve-moi de la gueule du lion, des cornes du buffle, exauce-moi (1) ! »

Tout cela, ce n'est pas du sentiment. « Jusqu'où m'as-tu aimé, Seigneur ? » Jésus s'est incarné non pas seulement jusqu'au sein de Marie, il s'est incarné jusqu'au « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Alors oui, le langage de la croix, c'est vraiment une folie. « Il m'a aimé. Il s'est livré pour moi » (*Gal 2,20*).

(1) Traduction André CHOURAQUI, P.U.F, 1956.

4.

L'Église, trajectoire du Christ

VENDREDI, 20 FÉVRIER 1970

19. L'Église, trajectoire du Christ

Pour nous, le mystère unique et spécifique de notre foi, c'est Jésus Seigneur. C'est en lui que tout converge, et c'est de lui que tout repart. Il me semble que dans la formation des chrétiens et des prêtres, nous avons trop de traités séparés : l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, l'Eglise... Bien sûr qu'il faut distinguer, mais à condition que tout soit uni et rassemblé dans la personne du Seigneur Jésus : « Philippe, qui me voit, voit mon Père » (*Jn* 14, 9). Tout dans notre foi est suspendu à Jésus comme à un fil, un de ces fils de nylon, presque invisible, mais incassable sous le poids.

Nous avons essayé de voir cette grande révélation de Dieu « qui a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique » (*Jn* 3, 16). Nous savons que « la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi et Celui que tu as envoyé, Jésus Christ » (*Jn* 17, 3). Lorsqu'on demande au Seigneur Jésus : « Que nous faut-il faire pour travailler aux œuvres de Dieu ? » (au pluriel), il répond : « L'œuvre de Dieu (au singulier), c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé » (*Jn* 6, 28). Tout cela, c'est la contemplation du Verbe fait chair.

Dans ce temps qui nous reste, il nous faut maintenant écouter l'ultime parole de Jésus à l'Ascension : « Et moi, je suis avec vous pour toujours, jusqu'à la fin du monde » (*Mt* 28, 20). Or cette présence permanente et nouvelle de Jésus Christ aujourd'hui, c'est l'Eglise, notre Eglise catholique. Dans un commentaire du cardinal Journet sur l'un des textes du Concile, dans la collection « *Unam Sanctam* », le cardinal fait remarquer — c'est une pensée précieuse et qui lui est chère — que, au temps où Jésus vivait, il y avait trois manières possibles de le regarder : Beaucoup ne voyaient en lui qu'un homme parmi les autres, « ce Jésus fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère » (*Jn* 6, 42). D'autres ont porté sur lui un regard plus pénétrant, ils ont pensé à Elie, à Jérémie, à l'un des prophètes (*Mt* 16, 13-14). D'autres enfin ont pu lever sur lui le regard de la foi, le confesser comme leur Seigneur et leur Dieu (*Jn* 20, 28). Eh bien ! sur notre Eglise, poursuit le cardinal Journet, on peut porter pareillement le même triple regard : le regard extérieur de l'homme de la rue, du statisticien, de l'historien, du sociologue, purement événementiel. De tout cela, les journaux font leur pâture.

Le regard de l'observateur plus pénétrant ira jusqu'à discerner en quelque sorte la constance de l'Eglise, son unité catholique, son caractère et ses effets de sainteté (1). Ce regard est celui de nombreux incroyants,

(1) Ch. JOURNET, *Le Caractère théandrique de l'Église, source de tension permanente*. Art. de *L'Église du Vatican II*, t. 2, Paris, Cerf, 1966, « *Unam Sanctam* » 51 b, pp. 299-312.

quand ils sont mis en face d'un aspect authentique de l'Eglise et qui corresponde à leurs préoccupations.

Nous avons, il y a quelque temps, à l'Ecole de la Foi, la visite d'un prêtre de la mission de la mer, Jean Volot. Depuis plus de quinze ans, il participe aux missions polaires, c'est-à-dire que depuis quatorze ou quinze ans, il vit pendant douze, treize ou dix-huit mois de suite dans les glaces de la Terre Adélie ou du Groenland, participant à des missions scientifiques qui, dans ces terres polaires, étudient les rayons cosmiques ou autres phénomènes. Lui, prêtre, est aussi un technicien au milieu de ces hommes. Dans ces expéditions polaires, toutes les professions sont représentées, depuis le chauffeur, le graisseur de machines, le cuisinier, jusqu'au savant ultra spécialisé, et toutes les religions, les philosophies et les idéologies possibles. Jean nous disait que ces hommes, qui restent quatorze ou quinze mois dans les glaces sans recevoir une seule lettre (ils n'ont de messages que par radio) ont, d'une certaine manière, une vie pire que celle des chartreux ou des trappistes ! Il y a, bien sûr, pour ceux qui le désirent des conférences — et lui-même en fait. Or, tout ce qui regarde l'Eglise et le Concile, nous racontait-il, est parfaitement indifférent à la quasi-totalité, sauf peut-être pour un ou deux vraiment chrétiens. Mais le sujet qui les intéresse, et pour lequel ils viennent assidûment, c'est lorsqu'il leur parle des mystiques, de saint Jean de la Croix, de sainte Thérèse d'Avila et d'autres grands passionnés de Dieu. Ça, ça les intéresse et ils viennent à ces réunions, plusieurs fois par mois, pour réfléchir sur les mystiques. « Au fond, lui disent-ils, toi, tu es comme

nous. Nous, nous sommes des chercheurs de rayons cosmiques (ou de je ne sais quoi), eh bien ! toi, tu es un chercheur de Dieu. » Et, du coup, ces scientifiques considèrent Jean Volot, le chercheur de Dieu, comme un des leurs. Il faut ajouter que son métier de technicien, là-bas, est de surveiller les aurores boréales, je crois. Ce qui n'est pas de tout repos puisque, les nuits étant longues, il a de nombreuses heures de veille ! Enfin je voudrais ajouter, sans chercher à faire le panégyrique de Jean, que cet homme qui vit ainsi quinze mois dans les glaces, trouve le moyen encore, quand il revient pendant trois ou quatre mois de congé en France, d'aller passer quinze jours à Cîteaux, chez les trappistes, comme s'il n'avait pas eu assez de solitude ! S'il parle bien des mystiques, c'est sans doute qu'il sait de quoi il s'agit. Mais ce qui intéresse ses compagnons relève de ce deuxième regard dont parle le cardinal Journet, un regard capable de discerner dans notre Eglise ses aspects de sainteté.

Enfin, le troisième regard, qui est le nôtre ici, « le regard de la foi, où elle (l'Eglise) apparaît dans son mystère comme l'Epouse et le Corps du Christ ». Voilà selon la Constitution, « l'unique Eglise du Christ que nous confessons dans le Symbole », « une, sainte, catholique et apostolique ». Voilà le regard de la foi. Et le cardinal Journet ajoute cette remarque qui est tellement éclairante et que je l'entends souvent me dire à Fribourg : « Cette Eglise, petit troupeau par ceux qui lui appartiennent visiblement et pleinement, peuple immense par ceux qui lui appartiennent invisiblement et par le désir. »

Or la mission de l'Eglise ou mieux son être même est de continuer le Christ. Elle est vraiment bien-aimée notre Eglise parce que, pour nous, elle est Jésus Christ vivant aujourd'hui. Je voudrais vous lire à ce propos un texte que j'ai si souvent médité, relu, emporté partout avec moi, et qui, me semble-t-il, peut particulièrement aider les hommes de notre temps à entrer dans ce mystère : c'est le texte d'un discours prononcé au Deuxième Congrès mondial pour l'Apostolat des Laïcs, en 1957, par le cardinal de Milan de l'époque, le cardinal Montini (1) :

« Rappelez-vous ce qu'enseignait le Concile du Vatican : « l'éternel Pasteur Evêque de notre âme, pour rendre éternelle l'œuvre salvatrice de la Rédemption, décida d'édifier l'Eglise, dans laquelle, comme dans la maison du Dieu vivant, tous les fidèles seraient reçus dans le lien de la foi et de la charité » (*Denz.* 1821). Et rappelez-vous ce que Pie XII dans l'Encyclique sur le Corps Mystique nous répète : « Comme, en fait, le Verbe de Dieu, pour racheter les hommes par ses souffrances et ses tourments, a voulu se servir de notre nature, ainsi, de la même façon, Il se sert de son Eglise pour continuer perpétuellement l'œuvre commencée » (*AAS*, 1943, 199).

« Nous sommes — poursuivait le cardinal Montini — devant un fait qui se présente *simultanément* sous un double aspect :

— l'un, d'identité, de conservation, de cohérence, de communion de vie, de fidélité, de présence ; c'est

(1) Traduction prise dans les *Actes* officiels du Deuxième Congrès mondial d'Apostolat des Laïcs.

l'Eglise symbolisée par la stabilité de la pierre : « Tu es Pierre, sur cette pierre je bâtirai mon Eglise » ;

— et l'autre, de mouvement, de transmission, de projection dans le temps et dans l'espace, d'expansion, de dynamisme, d'espérance eschatologique ; et c'est l'Eglise symbolisée par le corps mobile du Christ, vivant et sans cesse grandissant. »

Je pense qu'il y a là un langage et une image accessibles aux hommes. Et le cardinal continuait :

« La mission de l'Eglise nous invite à contempler la trace du Christ à travers les siècles : vraie trajectoire qui crée l'histoire, — l'histoire avec son sens et la valeur qu'elle communique à l'histoire humaine qui, autrement, ne sait où les chercher et où les trouver. »

Bossuet parlait de « Jésus Christ continué ». Il en parlait à la manière de son époque, mais maintenant, à l'époque des cosmonautes, nous comprenons mieux ce que c'est que « cette trajectoire du Christ à travers les siècles » qui constitue l'Eglise.

Essayons alors de regarder un peu ce Jésus Christ d'aujourd'hui-Eglise.

Il nous est donc dit par Pie XII dans son Encyclique sur le Corps Mystique citée au Congrès mondial de l'Apostolat des Laïcs, que le Seigneur Jésus, Verbe de Dieu, qui a voulu se servir de notre nature humaine, se sert aujourd'hui de son Eglise. Ce sont des paroles qu'il faut scruter à fond. Elles nous amèneront, en regardant le Christ dans sa vie naturelle, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, d'une part, et en le regardant d'autre part dans sa vie ressuscitée, glorieuse, dans sa vie mys-

tique, elles nous amèneront donc à saisir l'identité de ces deux vies ; alors, nous atteignons le mystère de l'Eglise : réaliser que Jésus Christ et l'Eglise, c'est tout un. Prononcer le mot « l'Eglise », c'est entendre chaque fois le mot « Jésus Christ ». Sans cela, nous ferons de l'apologétique, nous défendrons ceci contre cela, mais nous serons toujours en état de tentation.

La personne de Jésus Christ est la personne même de Dieu, mais la nature qui l'a rendue accessible, l'a fait agir, était celle d'un homme. Et c'est par l'union de cette divinité et de cette humanité que la Rédemption s'est opérée. Jésus, à la Cène, ne dit pas : « Voici mon être », il dit : « Voici mon corps livré pour vous », ce corps humain de chair qui est l'instrument de la Rédemption. En Jésus en qui étaient unies la nature humaine et la nature divine, Dieu n'a pas agi seulement par sa divinité, mais par son humanité. Dans le sein d'une femme, Marie, au dernier repas, à la Cène, Dieu s'est servi d'une réalité humaine, terrestre, pour accomplir ses divines intentions. Et Dieu a toujours agi ainsi par une humanité : une nation d'abord, puis une tribu, puis une famille, et enfin une personne — Israël, Judas, la race de David, Marie — furent ainsi séparées du monde pour que ce plan se fasse.

Mgr Benson, dans un livre bien ancien — il doit dater de 1913 —, qui m'a beaucoup aidé, disait : « Nous croyons que ce Christ eut pour parler la voix d'un homme, pour bénir, les mains d'un homme, pour aider et souffrir, le cœur d'un homme, et que pourtant ces mains, ce cœur, cette voix, bien que brisées, percé

et réduite au silence, étaient les mains, le cœur et la voix de Dieu lui-même » (1).

Eh bien ! il faut que nous ayons le même regard sur l'Eglise, Jésus Christ d'aujourd'hui. Mgr Benson faisait remarquer que les protestants de son temps, sans doute dans la situation de l'Angleterre de son époque, voyaient dans le « Tout est consommé », la preuve qu'il n'y a plus rien après. Jésus disant « Tout est consommé », eh bien ! tout est fini, il n'y a plus rien à attendre. Rien d'autre que cette vie de Jésus telle qu'elle nous a été donnée par les Evangiles, où toutes les actions du Christ sont contenues.

Mais pour nous, c'est justement le commencement d'une ère nouvelle. Tout est consommé, oui, mais tout commence. Pour les protestants dont parlait Mgr Benson, l'Eglise n'était nécessaire que dans la mesure où il faut une organisation sociale, où elle est utile, parfois même indispensable pour provoquer et diriger les énergies individuelles. Pour nous, l'Eglise est, au pied de la lettre, le corps du Christ : par elle, Jésus vit, parle, agit, comme il vivait, parlait, agissait en Galilée et à Jérusalem. Et ce Jésus qui s'est uni à une chair humaine, qui a reçu cette chair de Marie, ce Jésus qui emprunte chaque jour au pain sa nouvelle subsistance parmi nous, ce même Jésus s'unit à la nature humaine de ses disciples que nous sommes, et, par le Corps ainsi constitué, continue de vivre, d'agir, de parler. Les actions, la vie, les paroles de l'Eglise, sont les actions, la vie, les paroles de Jésus Christ ; et l'Eglise, bien plus

(1) *Le Christ dans l'Eglise*, par Mgr. Robert Hugh BENSON, Paris, Perrin, 1913.

que déléguée, le représentant ou même l'épouse du Christ, est Jésus lui-même. « Je suis la vigne, vous les sarments. » Ça ne fait qu'un. Et de même, il dit : « Ceci est *mon* corps », « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie. » Les branches ne sont pas une imitation de la vigne, un autre cep, c'est la vigne qui continue, qui grandit, qui pousse d'année en année. Ainsi la Passion du Christ, nous dit saint Paul, se continue dans la passion des chrétiens.

Mais alors si nous possédons sur la terre, présente dans l'Eglise, la même personnalité, la même énergie qui agissait dans la personne de Jésus de Nazareth, il y a deux mille ans, il semble que devant les mêmes ambitions, les mêmes faiblesses, les mêmes énergies terrestres qui aujourd'hui sont semblables chez les hommes à ce qu'elles étaient il y a deux mille ans, Jésus Christ d'aujourd'hui-Eglise va être accueilli ou rejeté comme il a été accueilli ou rejeté il y a deux mille ans. C'est un peu comme la répétition d'une même expérience de chimie. Aujourd'hui je vais retrouver Pierre, Jean, Judas, Pilate, et bien plus, je vais voir Jésus mourir et ressusciter aujourd'hui comme je l'ai vu mourir et ressusciter dans les récits des évangélistes.

Voilà ce qui m'a aidé à découvrir et à accepter la foi catholique. Accepter Dieu, découvrir qu'il existe, découvrir que Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, découvrir que ce Fils est présent dans l'Eucharistie : tout cela, j'ai mis quelques mois à le croire. Mais pour « avaler » l'Eglise, j'ai mis six mois. Il m'a fallu comprendre, pour cela, que le drame et la réalité

de Jésus Christ se continuaient en elle aujourd'hui. Il m'a fallu prendre conscience de la permanence du Seigneur Jésus en elle.

Nous sommes dans un monde où les traditions, quelles qu'elles soient, s'écroulent, y compris la tradition d'être catholique de père en fils ; l'influence sociale disparaît, on en sort facilement. Or, il me semble que ceux qui restent fidèles ou qui se convertissent, ont, comme au temps de Jésus, des cœurs semblables aux bergers, ou aux mages, — des bergers sans culture, ou des mages très cultivés. Car les uns et les autres ne croient pas tout savoir. Le berger sait bien qu'il ne sait pas grand-chose, et le mage qui est un vrai savant, qui part derrière une étoile, sait bien qu'il ne sait pas tout : il ne sait pas où l'étoile va le mener. C'est peut-être cela la différence avec le « petit bourgeois » d'une part, qui croit tout savoir parce qu'il a lu le journal, ou avec le spécialiste d'autre part, qui en sait tellement dans son domaine qu'il est à peu près seul au monde à ce niveau et qu'il risque de croire tout savoir, alors que son champ de savoir est finalement un secteur très limité. C'est bien ce que disait le Seigneur : « Qu'il est difficile à ceux qui se confient dans leurs richesses d'entrer dans le Royaume des Cieux » (*Mt* 19, 23 ; *Mc* 10, 23 ; *Lc* 18, 24). Ceux qui croient tout savoir...

Avec Jésus, nous trouvons donc les bergers, nous trouvons les pécheurs, nous trouvons Pierre, qui sont des simples qui ne savent pas grand-chose ; mais nous rencontrons aussi les mages, Joseph d'Arimathie, membre notable du sanhédrin, nous rencontrons Nicodème, l'intellectuel hésitant, nous rencontrons saint

Paul. Et aujourd'hui, les bergers, les simples d'aujourd'hui, qui sont-ils ?

Je me souviens d'une pauvre vieille du Brésil. C'était au temps de Noël, dans notre petite minuscule chapelle avec nos seize statues de saints. On avait mis une crèche. Un soir, je vis cette femme-là, toute seule, je ne sais même pas si elle s'était aperçue que j'étais là, dans un coin de la chapelle. Elle regardait la crèche. Et elle embrassait tout le monde ! Elle embrassait l'Enfant Jésus, elle embrassait la Sainte Vierge, elle embrassait les moutons, l'un après l'autre, elle embrassait saint Joseph, les anges, le bœuf, tout le monde y passait ! Ce jour-là, j'étais sans doute bien disposé, et je ne me disais pas du tout : « Enfin, qu'est-ce que c'est que cette bonne femme ? Quelle superstition ! » Non, j'étais touché par ces embrassades et tous ces signes de croix qui accompagnaient... A la fin, cette brave femme sortit de sa poche un billet de 100 cruseiros — rien du tout, même pas de quoi prendre un autobus, — et elle le déposa. Eh bien ! c'était la pauvre veuve de l'Evangile qui mettait son obole et qui donnait de son nécessaire. C'était vraiment l'Evangile, l'Eglise qui continue.

Quelque temps plus tard, il y eut un incident dans notre quartier. Au cours d'une grève, un de nos équilibreurs, français — qui n'avait rien d'un agitateur, vraiment, il n'avait rien fait de mal, mais il avait fait la grève comme tout le monde — avait été arrêté et mis en prison. Alors, grande agitation. Les intellectuels, les étudiants viennent tous nous voir : « Il faut faire quelque manifestation, il faut que tu rassembles les

femmes et les enfants, que tu les envoies devant le poste de police pour manifester. » — « Oui, mais ils vont se faire matraquer ? » — « Tant pis, il faut faire quelque chose. »

Grande agitation chez les curés. Mais que pouvaient-ils faire ? Ils avaient pensé qu'ils pourraient faire la grève, et la grève des curés, c'était la grève de l'Eucharistie. Alors ils voulaient faire la grève de l'Eucharistie et ils se voyaient le dimanche suivant à la messe, rassemblant tout le monde, faisant un sermon emprunté aux prophètes ; puis, le moment de l'Eucharistie venu, dire : « Eh bien ! maintenant pas d'Eucharistie, rentrez chez vous, nous faisons grève. » On essaya quand même de les en dissuader...

C'est le jeudi soir que nous avons appris l'arrestation de notre camarade. Le vendredi matin, les ouvriers du quartier allèrent à leur travail comme d'habitude. Le soir, l'un d'entre eux, Renato — un homme de trente-cinq ans, cinq enfants, ayant connu la misère toute son existence —, Renato rentra du travail à six heures et aussitôt alla faire le tour d'une vingtaine de familles du quartier, les plus croyantes, celles qui constituaient le noyau de la communauté. Et il leur donna rendez-vous le soir à 9 heures et demie à la chapelle. Après avoir ainsi fait la tournée, il vint nous voir, nous les « Padre », et nous dit : « Ce soir, nous nous retrouvons à la chapelle à 9 heures et demie. » Et quand nous nous sommes retrouvés à la chapelle, Renato qui avait pris la direction des opérations, dit : « Voilà, nous sommes rassemblés. Vous savez que notre ami Pedro (il s'appelait Pierre, celui qui avait été arrêté) a été

arrêté ; il est en prison. Mais, vous savez, ce n'est pas quelque chose de nouveau. Parce qu'il est dit dans les Actes des Apôtres (Renato ne savait pas lire trois ans auparavant, et comme beaucoup d'entre eux, il a appris à lire pour pouvoir lire l'Evangile), que San Pedro a été arrêté lui aussi, qu'il a été mis en prison ; et il est dit que, tandis que San Pedro était ainsi gardé en prison, « la prière de l'Eglise s'élevait pour lui vers Dieu sans relâche ». Alors, vous voyez, ce qu'ils ont fait pour San Pedro, il faut que nous le fassions pour le nôtre de Pedro. »

Et Renato a improvisé une homélie après avoir lu le texte des Actes — qu'il avait dû lire quatre ou cinq fois pour le lire d'une manière si audible ! — Et cette homélie n'était pas mal du tout. Il y avait bien un peu, il faut le reconnaître, d'un côté les bons — et les bons, c'était Pedro, c'étaient les gens du quartier, les Padre, les ouvriers —, et de l'autre côté, les mauvais, — et les mauvais, c'étaient le patron, la police, le gouvernement, que sais-je ? Mais enfin Jésus aussi a parlé des brebis et des boucs...

Voilà donc un homme, qui était parti le matin à 6 heures, qui, toute la journée avait médité cet événement et au cours de ses réflexions avait pensé à ce texte des Actes des Apôtres, alors qu'aucun de nous n'y avait pensé ! et qui nous avait tous rassemblés dans ce but. Pour Renato, c'était cela l'action principale à accomplir dans la ligne de la foi. Il a ensuite demandé à chacun d'improviser une prière d'intercession pour Pedro, et un membre de chacune des vingt familles a ainsi prié à haute voix. Une femme dit qu'il fallait

aussi prier pour les persécuteurs, et elle l'a fait. On peut dire, je pense, que ces pauvres, ces « anawim », ces hommes, ces femmes, cette pauvre veuve, ce Renato, tout comme le cosmonaute qui dit la grandeur de Dieu, tous sont Jésus Christ-Eglise, les gens par qui l'Evangile continue à vivre aujourd'hui.

« Vraiment chez toi Dieu est caché, le Dieu d'Israël, le Sauveur » (*Is 45, 15*), disait le prophète ; c'est un autre aspect du Seigneur Jésus-Eglise, qui se continue aujourd'hui. Nous avons vu les silences, l'obscurité de Jésus de Nazareth, ce « Verbe éternel de Dieu » — le Verbe, c'est-à-dire la Parole, ce qui s'entend —, le Verbe qui garde le silence trente ans sur trente-trois ans de vie. Neuf dixièmes de silence ! Et ces nuits de prière et de retraite. Trente ans de silence. Trois ans de parole, vingt-quatre heures de souffrance, source des sacrements. Et cela se continue : ce sont les ordres contemplatifs d'aujourd'hui, ces moniales, ces hommes, ces femmes qui prient..., Marie qui a choisi la meilleure part, qui écoute la parole, l'unique nécessaire, ce que dit saint Paul : « Portez-vous à ce qui est digne, et vous attache sans partage au Christ. »

Jésus-Eglise se continue ainsi quand nous sommes fidèles aux certitudes invisibles, nous qui savons que le monde n'est pas tout, quelle que soit sa grandeur ; que les besoins terrestres ne sont pas les plus impérieux ; quand nous nous mettons en état d'entendre et de voir ce que les sens ne peuvent atteindre. Et cela, non pas dans l'opposition ou la division de l'Eglise, où l'on opposerait une tête au corps, mais dans l'unité indivisible du même Christ.

VENDREDI, 20 FÉVRIER 1970

20. L'Église, trajectoire du Christ

Nous continuons à regarder l'Eglise en tant que « trajectoire du Christ à travers les siècles ». Deux mille ans de christianisme nous ont appris que seule l'Eglise, en définitive, est apte à vivre durablement l'Evangile ; et en même temps, qu'elle a à connaître aussi ce que le Seigneur Jésus a connu dans sa vie mortelle. Je sais qu'il ne faut pas vouloir trouver à tout prix des concordances ; peut-être puis-je tomber dans ce travers à propos de tel détail, mais je pense qu'il y a là une réalité certaine. Bien souvent, quand j'entends des hommes et des femmes discuter à perte de vue sur l'Eglise, son enseignement, son avenir, etc., il me semble qu'au fond, ce qui leur manque, c'est la référence au Seigneur Jésus. Ils parlent de l'Eglise, qu'ils soient pour ou contre, épris de progrès ou de tradition, comme d'une institution et non comme étant le mode de présence et d'action actuelles de Jésus Christ. Pour montrer cette continuité Jésus-Eglise, il peut être utile de faire voir à quel point tant d'attitudes dans l'Eglise d'aujourd'hui ne sont pas inédites, mais que déjà les hommes de l'Evangile, en face du Seigneur Jésus lui-

même, avaient les mêmes tentations. Il y a là, peut-être, un premier remède à certaines difficultés d'aujourd'hui... et de toujours.

Une de ces « continuités » est certainement la tentation de Jésus au désert. Jésus est à l'aube de son ministère public, il doit choisir sa voie ; le tentateur l'aborde : « Si tu es fils de Dieu, ordonne que ces pierres se changent en pain » ; « si tu es le fils de Dieu, jette-toi en bas (du faite du Temple) » ; « si tu es le fils de Dieu, eh bien ! de quelque façon, adore-moi, et tous les royaumes de la terre seront à toi » (*Mt 4, 2 ss.*).

Jésus se trouve ainsi nettement placé en face d'une proposition d'un messianisme temporel, politique, fait d'opulence, de gloire, de puissance humaine. Et, plus tard, son entourage, bien souvent, lui proposera cela. Mais Jésus rejette cette proposition pour adopter la voie de l'abandon à Dieu dans l'humilité et l'obéissance à ses volontés. L'épisode de la tentation au désert au début de son ministère, comme Gethsémani à la fin, sont vraiment les moments cruciaux où Jésus a à choisir entre ce messianisme temporel, politique, et la voie qu'il prend. C'est Dieu ou César.

Mais pourquoi Jésus est-il tenté ? Jésus de Nazareth ? Il est tenté parce qu'il est Dieu et homme en même temps. Parce qu'il est homme, il a faim. Et parce qu'il est Dieu, il pourrait changer les pierres en pain. Et le tentateur vient lui dire au fond : « Si tu viens racheter le monde, ne te laisse pas dépérir, triomphe efficacement et dis donc à ces pierres de se changer en pain. » Ne vous semble-t-il pas que souvent, aujourd'hui, notre

Eglise sainte, c'est-à-dire Jésus Christ-Eglise, subit la même tentation, à la fois parce qu'elle est humaine et parce qu'elle est divine ? On lui dit : « Ordonne que ces pierres deviennent du pain, ordonne qu'elles deviennent de la paix, sois efficace, si tu es divine. Sois efficace et sache prendre les moyens humains pour être efficace. Ne te laisse pas dépérir, ou alors, c'est que ton Dieu n'existe pas. » Certes, Jésus à la première tentation ne nie pas la nécessité du pain, mais il ajoute : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Et il me semble qu'aujourd'hui l'Eglise aussi, Jésus Christ-Eglise, continue à nous dire : « C'est vrai que je suis humaine, terrestre, que je m'intéresse au pain, mais je ne saurais m'en contenter ; et à côté du pain, de la justice et de la paix, il faut que je vous apporte ma foi, mon *credo*. »

« Si tu es homme et si tu es Dieu, dit le tentateur, montre donc un signe éclatant en ne te rompant pas la tête, si tu te jettes en bas du Temple, car les anges te porteront. » Et Jésus répond : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. »

« Je ne viens pas faire des signes extraordinaires. Je viens sur terre pour travailler à la façon des hommes, comme la mère-poule qui rassemble ses poussins sous son aile (cf. *Lc* 13, 34), qui tant de fois a essayé de les rassembler, et ils n'ont pas voulu venir. J'accepte le refus des libertés, je ne viens pas pour écraser par ma puissance et faire descendre le feu du ciel comme me le propose l'apôtre Pierre. » Aujourd'hui à Jésus Christ-Eglise on continue à dire : « Si tu es venu pour faire

croire les hommes à ta divinité, fais donc des signes indéniables, fais quelque chose, il faut que ça se voie ! » Ou bien, tentation inverse : « Si tu es vraiment divine, laisse à Dieu toute responsabilité, force-lui la main, qu'il te porte ! » Nous savons par expérience toute l'ambiguïté que peuvent avoir les signes. Nous voulons, par exemple, faire tel signe qui montrera à quel point le tiers-monde est présent à notre cœur, mais est-ce que ce signe sera compris ? Il sera compris de tel ou tel, un autre ne le comprendra pas. En fait, il nous est demandé comme toujours : « Cherche le royaume de Dieu et sa sainteté, et les signes viendront par surcroît » (Mt 6, 33). Et Jésus répond aujourd'hui comme il le faisait alors : « Il n'y a pas d'autre signe que celui de Jonas, ma mort et ma résurrection » (Mt 16, 4).

La troisième tentation : « Tous les royaumes du monde, avec leur gloire » sont montrés au Seigneur, « tout cela je te le donnerai si tu tombes à mes pieds et si tu m'adores ». Or Jésus, Jésus homme, vient en effet établir un royaume, une royauté qui s'enracine en notre terre, mais ce n'est pas un triomphe guerrier et nationaliste, c'est l'apprentissage de l'obéissance à la volonté du Père. Aujourd'hui à Jésus Christ-Eglise on sera tenté de dire : « Adore un peu les royaumes du monde et leur gloire, toutes les gloires terrestres si prodigieuses. C'est si simple. Agenouille-toi en secret un instant, sers-toi du pouvoir naturel à ta disposition. » Et l'Eglise, Jésus Christ-Eglise se doit de répondre : « C'est quand je suis faible que je suis fort » (II Co 12, 10).

Dans son petit livre si actuel et si savant, *Dieu et César*, Oscar Cullmann nous montre bien que Jésus a toujours dû combattre sur deux fronts : le front sadducéen d'un côté, et celui des Zélotes de l'autre. Les Sadducéens, collaborationnistes de ce temps-là, approuvaient la domination romaine et ses abus de pouvoir, et en fait, sombrant dans l'indifférence religieuse, renonçaient à toute espérance du Royaume de Dieu. A l'opposé, les Pharisiens avec leur point de vue théocratique identifiaient l'Etat avec la communauté juive, s'opposant radicalement aux Romains impurs et ignorants de la Loi. A l'extrême pointe des Pharisiens, les Zélotes étaient vraiment le parti qui prêchait et préparait la guerre sainte, la révolution, la guérilla, en attaquant les Romains par des actions isolées, par des soulèvements, pour déclencher en 66 une guerre ouverte. Or, les premiers amis de Jésus semblaient bien, d'après M. Cullmann, s'être recrutés dans les milieux zélotes ou proches des Zélotes. Qu'on pense à l'apôtre Simon le Zélote et peut-être à d'autres noms d'apôtres qui, selon M. Cullmann, pourraient s'interpréter dans le même sens. Jésus exerçait une attraction sur eux et leur idéal politico-religieux a été une tentation véritable au moment où le Diable lui offre la domination sur le monde.

Jésus va repousser le Diable : « C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, c'est à lui seul que tu rendras un culte. » Plus tard, il repoussera Pierre, Zélote peut-être de fait, en tout cas de tempérament, par les mêmes mots : « Passe derrière moi, Satan ! Tu me fais obstacle, car tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais

celles des hommes ! » (*Mt* 16, 23), lorsque Pierre refuse la Passion du Seigneur. Au moment décisif de Gethsémani, le Diable le tente encore d'une certaine manière : Saint Luc conclut, en effet, la tentation au désert par ces mots : « Ayant épuisé ainsi toutes les formes de la tentation, le diable s'éloigna de lui, pour revenir au temps marqué » (*Lc* 4, 13). Or ce temps, « l'heure de la puissance des ténèbres », c'est Gethsémani. Là encore, à Gethsémani, il s'agit de savoir une dernière fois si Jésus va céder à la pression de ses disciples et résister aux soldats qui viennent l'arrêter, ou bien s'il se livre aux Romains dans l'accomplissement de sa vocation de Messie, à la manière du Fils de l'homme souffrant. Une fois de plus, Jésus répond sans ombre d'hésitation : « Rengaine ton glaive... Penses-tu donc que je ne puisse faire appel à mon Père, qui me fournirait sur-le-champ plus de douze légions d'anges ? Comment alors s'accompliraient les Ecritures d'après lesquelles il doit en être ainsi ? » (*Mt* 26, 53).

Il suffit de lire ces textes si clairs où Jésus nous livre le pourquoi et le comment de sa mission pour nous sentir concernés et en pleine actualité devant les choix qui se proposent à nous. Où est l'axe de notre foi, ce que Jésus-Eglise veut que nous montrions en priorité aux hommes d'aujourd'hui ? Tout cela se continue maintenant et toujours. J'étais frappé en lisant dans un petit livre sur le « Notre Père qui es aux cieux », — la prière œcuménique (1) —, d'apprendre que le

(1) *La Prière œcuménique*, Paris, Ed. du Cerf, Ed. des Bergers et des Mages, coll. œcuménique de la Bible, p. 27.

Notre Père de Jésus était inspiré d'une prière dite « des dix-huit bénédictions » dont on l'a souvent rapproché : en elle, la louange et l'action de grâces encadrent douze demandes qui se rapportent exclusivement à la vie du peuple juif. Dans cette « prière de bénédiction », « le croyant juif suppliait Dieu de rétablir la souveraineté politique du peuple juif, de mettre fin à la domination étrangère, de rassembler les dispersés ; il appelait la venue du Messie politique ». Dans la prière de Jésus, tout cela a disparu. Elle reste totalement étrangère aux espoirs nationalistes ; il n'y a qu'une seule espérance : c'est l'avènement du règne de Dieu. Par là la prière de Jésus se distingue tout autant de la prière des Pharisiens, que de celle des Esséniens et de celle des Zélotes.

Ainsi il nous faut regarder nos propres tentations à la lumière de Jésus Christ-Eglise. Et l'histoire de notre lâcheté, mais aussi de notre fidélité depuis deux mille ans, reste la même que celle des apôtres.

Les impatiences des apôtres sont nos impatiences à nous : nous sommes impatients de voir finalement que le règne de Dieu arrive, que ça se voie, que toutes nos affaires s'arrangent un peu ! « Il dit encore une parabole... parce que les gens s'imaginaient que le royaume de Dieu allait apparaître à l'instant même » (*Lc* 19, 11-12). C'est bien cela aussi que nous attendons. « Il dit donc : Un homme de haute naissance se rendit dans un pays lointain pour y recevoir la royauté et revenir ensuite. » Et cette petite parabole résume vraiment la situation du christianisme, la pensée du christianisme primitif, comme notre situation à nous. Notre Sei-

gneur Jésus est là, il est partout dans ce grand royaume qui est le sien, il a reçu la royauté, il reviendra. Mais sommes-nous impatients d'attendre son retour, ou de nous organiser en unissant le trône et l'autel ?

Les divisions des apôtres sont nos divisions : « Une discussion s'éleva entre eux : lequel d'entre eux pouvait bien être le plus grand ? Mais Jésus, sachant ce qui se discutait dans leur cœur, attira à lui un petit enfant... » (*Lc 9, 46-47*). Et nous alors ? Quelqu'un me disait l'autre jour que ce dont il souffrait le plus, c'était ces excommunications mutuelles que s'adressent les catholiques entre eux, à l'heure actuelle. « Moi je suis pour ceci, moi je suis pour cela ; moi, c'est l'Action catholique ; moi, tel autre mouvement... » « Moi, je suis pour Paul — et moi pour Apollos — Et moi pour Cephas... » « Le Christ est-il divisé ? » (*1 Co 1, 12.*)

Deux mille ans d'histoire nous montrent que nous sommes des gens de peu de foi. Nous entendons Jésus le redire si souvent : Gens de petite foi... « Si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs,... ne fera-t-il pas bien plus pour vous, gens de petite foi ? » (*Mt 6, 30.*) Au milieu de la tempête, « Pourquoi avez-vous peur, gens de petite foi ? » (*Mt 8, 26.*) C'est ce que nous dit aujourd'hui l'Eglise, Jésus Christ-Eglise ! Saint Pierre lui-même, après avoir eu ce geste merveilleux de s'en aller de la barque et de marcher sur les eaux, est tout d'un coup saisi de frayeur. Ce n'est pas « normal » de marcher sur l'eau ! « Homme de peu de foi, lui dit Jésus, pourquoi as-tu douté ? » (*Mt 14, 31.*) A propos des pains qui étaient oubliés (nous nous tracassons pour beaucoup de choses, on a oublié les pains !) :

« Gens de peu de foi, pourquoi faire en vous-mêmes cette réflexion que vous n'avez pas de pain ?... Vous ne vous rappelez pas les cinq pains multipliés pour cinq mille hommes ? » (*Mt* 16, 8.)

Et l'actualité de cette annonce de Jésus : « Voici que Satan vous a réclamés pour vous cribler comme le froment », mais « (Pierre), j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas. Toi donc, affermis tes frères » (*Lc* 22, 31-32) : c'est Jésus-Eglise qui dit cela aujourd'hui. Mais savons-nous nous cramponner à cette continuité ? Si oui, alors nous pourrions aller de l'avant, proposer des réformes. Si non, malgré les meilleures intentions, nous finirons par tout lâcher.

Mais Jésus dit aussi, et continue à nous dire aujourd'hui, — toujours cette trajectoire du Christ à travers les siècles — : « Vous êtes la lumière du monde » (*Mt* 5, 14). Lui qui a dit de lui-même : « Je suis la lumière du monde » (*Jn* 8, 12), il nous dit à nous aussi, et nous devons le croire dans la foi malgré nos faiblesses et notre peu de foi : « Vous êtes la lumière du monde. » Lorsque nous lisons la lettre que saint Cyprien écrivait aux martyrs condamnés « *ad metalla* », à aller aux mines, — elle n'est pas dans l'Evangile, mais elle en est toute proche —, comment ne pas penser à toute l'Eglise souffrante, à l'Eglise du silence quand elle ne peut même plus célébrer son Eucharistie ?

« Il ne faut pas avoir une moindre idée de la religion et de la foi du fait que, là où vous vous trouvez maintenant, les prêtres n'ont point la faculté d'offrir et de célébrer les sacrifices divins. Vous célébrez, et même

vous offrez un sacrifice à Dieu, sacrifice précieux, glorieux, et qui vous ouvrira les trésors célestes, puisque l'Écriture divine dit : « l'esprit affligé, le cœur broyé et humilié est un sacrifice à Dieu » (*Ps* 51, 19). Voilà le sacrifice que vous offrez, voilà le sacrifice que vous ne cessez de célébrer jour et nuit, devenus victimes pour Dieu et vous présentant purs et immaculés devant lui comme l'Apôtre vous invite à le faire » (*Rm* 12, 1) (1).

Oui, en Jésus-Eglise se continue ce qui était en Jésus de Nazareth, celui que les hommes voyaient ; nous nous trouvons dans la même situation que les apôtres. Comme pour Jésus de Nazareth, pour Jésus-Eglise c'est parce qu'elle est et que nous sommes à la fois humains et divins que viennent nos difficultés. Jusqu'où peut-on aller dans les moyens et les engagements terrestres ? Jusqu'à quel point escompter l'intervention de Dieu ? Je n'apporte pas de solution, mais je dis simplement : prenons conscience que c'est notre état de cellule vivante du corps de Jésus-Christ qui nous met en « tentation ». La tentation du Christ dans son corps mystique continue la tentation de Jésus au désert. Il suffit d'ouvrir notre Evangile. Nous y entendons ce que nous disent les foules aujourd'hui. « Les foules étaient vivement frappées de son enseignement : c'est qu'il les enseignait en homme qui a autorité, et non pas comme leurs Scribes (*Mt* 7, 28-29). Et c'est vrai qu'aujourd'hui encore les foules sont frappées de l'enseignement qui vient de Rome. Elles ne sont pas toujours, ni toutes, contestataires. Mais attention ! Les Scribes sau-

(1) Saint CYPRIEN (+ 258), *Lettre* 77, 3 — Dabin, p. 72.

ront aussi un jour entraîner la foule, qui pourtant était frappée par Jésus (« Personne n'a parlé comme cet homme »), et les Scribes sauront la retourner. Comment ne point penser aujourd'hui à la pression de l'opinion publique, à la magie des moyens de communication. Au fond, qu'est-ce que la magie ? C'est de penser qu'avec des mots bien dits et des gestes bien faits, on pouvait obliger la divinité à faire ce que l'on voulait, soi. N'a-t-on point l'impression, parfois, que la presse, par exemple, avec le pouvoir magique qu'elle détient, pense que par ses mots et ses actions, elle amènera, sinon la divinité, tout au moins ceux qui la représentent, à passer par ce qu'elle voudrait ?

« N'est-ce pas le fils du charpentier ? » disent les gens (*Mt* 13, 53-58). Et nous entendons dire : « Oh ! on la connaît trop l'Eglise, on sait bien ce qu'elle est ! » Et de détailler le caractère, le tempérament de chacun de ses membres. Et pourtant, elle est divine notre Eglise, et elle est une institution voulue par Dieu. « Mais Jésus lui-même ne fit pas beaucoup de miracles en ce lieu », parce qu'il était trop connu. Ou bien l'on dira — et c'est ce que l'on disait —, « c'est par Bêlzéboûl qu'il chasse les démons » (*Mt* 12, 24). Et les gens diront aussi : « Tout ça, c'est des combines de gros, de puissants... Mais ne vous en faites pas, ils ne se mangeront pas entre eux ! » « Cet homme est un buveur et un pécheur » (*Mt* 11, 19). Là, bien sûr, c'était faux du Seigneur Jésus. Mais c'est tristement vrai de tel membre de l'Eglise...

« Allons, descends de ta croix et nous croirons en toi ! » (*Mt* 27, 39). Aujourd'hui aussi : « Allons, des-

cends, descends donc un peu de toutes les exigences que tu as, de toutes ces exigences de grandeur de l'homme dites à travers tes Encycliques, et puis on croira en toi ! Atténue un peu tes exigences, ça ira mieux. »

« Qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul ? » (*Mc* 2, 7.) « Du moment que je me confesse à Dieu, ça suffit, pas besoin d'aller à un homme. Et puis, après tout, où est-ce qu'on trouve la confession dans l'Évangile ? » Nous entendons cela à longueur de temps...

« Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger?... Cette parole est dure » (*Jn* 6, 52-60). Comme ce serait plus simple si l'Eucharistie était un repas fraternel, où la fraternité humaine se donne libre cours ! Qu'allez-vous nous parler de sacrifice ? Pourquoi allez-vous mettre des rites ? Pourquoi durcir toutes choses ? Ce serait si chrétien de se rassembler autour d'une table tous ensemble, et de faire la messe comme on la sent !

Eh ! oui, tout cela c'est Jésus Christ-Eglise qui se trouve aux prises avec les mêmes paroles que celles qu'on adressait à Jésus de Nazareth. « Avant qu'Abraham fût, Je Suis ! » (*Jn* 8, 58.) « Et ils prirent des pierres pour les lui jeter » car les prétentions de ce Nazaréen dépassent les bornes. Aujourd'hui, tenir fermement ce que dit le Décret sur l'Œcuménisme, à savoir que « l'Eglise catholique ait été enrichie de la vérité révélée par Dieu ainsi que de tous les moyens de grâce » (*Décr.* 4, 613), c'est continuer ce que disait Jésus : « Avant qu'Abraham fût, Je Suis » : quelle

prétention insoutenable, qui ne peut qu'aliéner les sympathies et bloquer le dialogue !

Pensons à l'échec du Christ, son échec humain, apparent : ou bien il est trop humain, ou bien il ne l'est pas assez ; ou il est trop divin, ou il ne l'est pas assez. On dirait qu'il n'arrive pas à se situer. On lui dit, après qu'il vient de multiplier les pains : « Sois notre roi » (*Jn* 6, 15). Et il s'enfuit dans la montagne, seul, pour prier. Le jour des Rameaux, il encourage une manifestation, et cela excite les Pharisiens : « Tu ne vois pas que tout le monde crie après toi et vient après toi ? » (*Lc* 19, 28 ss.) Et puis, il ne poursuit pas son avantage, il pleure sur la ville (*Lc* 19, 41-44), et il va à Béthanie passer la nuit. Alors qu'il avait là une occasion toute trouvée de montrer sa puissance... (*Mt* 21, 17). Devant Caïphe, il se déclare « le Seigneur » qui « siège à la droite de la puissance » (*Mt* 26, 64), et cela méritait la mort. Et ensuite il accepte tout sans rien dire. « Fais le prophète, Christ, dis-nous qui t'a frappé. » Nous voyons si souvent notre Eglise se taire, car elle ne peut pas s'expliquer sans mettre en cause celui même qui l'attaque. Il me semble qu'on fait aujourd'hui deux reproches contradictoires à Jésus, à l'Eglise. Ou bien on lui dit : « Tu n'évolues pas assez en un siècle de progrès social, matériel, où l'intérêt de tous se concentre sur les choses du monde : occupe-toi un peu plus du monde et du progrès. Le reste, c'est mystère et inconnu. » Ou bien alors on lui dit : « Tu es trop mondaine. Supprime tes nonciatures, supprime toute prétention, et borne-toi à diriger la vie spirituelle de tes enfants dans la sacristie et

l'église. » Jésus, Jésus de Nazareth, ou Jésus-Eglise — c'est le même ! — n'est fait ni pour le ciel seul ni pour la terre seule : c'est pourquoi on le crucifiera entre l'un et l'autre.

Oui, devant cela, « Jésus se taisait ». Vous vous rappelez Hérode qui l'interroge « avec force paroles, mais il ne lui répondit rien » (*Lc* 23, 9). Et quand les grands prêtres et les scribes l'accusent avec véhémence, il ne répond pas non plus. Oh ! bien sûr, il y a d'autres silences de l'Eglise et qui sont mauvais : saint Paul parle des « silences de la honte » — belle formule de l'apôtre ! —, car il y a des heures où l'Eglise doit parler, elle ne peut se taire : « C'est pourquoi, miséricordieusement investis de ce ministère, nous ne faiblissons pas, mais nous avons répudié les silences de la honte, ne nous conduisant pas avec astuce et ne falsifiant pas la parole de Dieu » (*II Co* 4, 1).

Je n'entends point, en parlant de la continuité Jésus-Eglise, cacher les misères de l'Eglise et nous donner toujours et en tout, bonne conscience. Oui, elle est continuation, — et nous avec, — de Jésus de Nazareth ; elle est le corps très saint de Jésus vivant aujourd'hui, corps très saint parce que sa tête est sainte, mais les membres que nous sommes tous sont pécheurs. Que de sottises ont pu être dites par ses membres, à quel point nous pouvons partager les pires aberrations de notre époque et trouver par-dessus le marché la possibilité de justifier théologiquement l'insoutenable ! L'histoire de l'Eglise doit nous rendre humbles. Lisons, par exemple, sans remonter très loin dans le passé, le *Proudhon* de l'abbé Haubtmann ; il est impossible que le rouge de la honte

ne nous monte pas au visage devant ce qui a été dit, redit, fait, pensé, écrit, publié durant la Restauration par des laïcs, des évêques et même un Léon XII empêtré dans ses Etats pontificaux (1). On voudrait ne parler que de mentalité, mais c'est quand même le mot de théologie qu'il faut employer quand on fait de l'inégalité des conditions le fait social nécessaire et intouchable de par la volonté de Dieu, et cela en pleine explosion du prolétariat naissant ! Et basée sur un contresens de la parole de Jésus : « Vous aurez toujours des pauvres avec vous... » Alors le salut pour le pauvre est de se résigner à son état, n'espérant quelque amélioration que de l'aumône du riche. Et que dire des actes de culte exigés par les règlements des écoles et où l'hostie consacrée, recrachée, servait à cacheter les lettres que les enfants envoyaient à leurs parents ! (p. 103).

Tout cela, je le sais, et Jésus le savait, lui qui « a aimé l'Eglise, qui s'est livré pour elle afin de la sanctifier en la purifiant par le bain d'eau qu'une parole accompagne » (Ep 5, 26).

Combien il nous faut — chacun à son rang — écouter humblement les adieux de saint Paul aux anciens d'Ephèse : « Prenez garde à vous-mêmes et à tout le troupeau dont l'Esprit-Saint vous a constitués intendants, pour paître l'Eglise de Dieu, acquise par lui au prix de son propre sang » (Ac 20, 28).

Combien il nous faut redire avec le *Miserere* : « De

(1) Pierre HAUBTMANN, P. J. Proudhon, *Genèse d'un antithéiste*, Mame éd.

mes fautes cachées, Seigneur, purifie-moi », celles que je partage avec mon temps.

Si l'Eglise est le Royaume, il ne faut point nous étonner du mélange inextricable de l'ivraie dans le pur froment. Mais il n'en reste pas moins qu'au milieu même de ses misères, seule l'Eglise est assez grande pour porter ses propres grandeurs. Et c'est là encore, me semble-t-il, comme une des manifestations de Jésus Christ-Eglise. La divinité si divine de Jésus et son humanité si humaine, seule l'Eglise peut nous y introduire. Sinon, nous allons osciller entre Eutychès, Nestorius, l'Arianisme, les Docètes, que sais-je ? sans parler des judaïsants, et des gnostiques. Seule l'Eglise est capable de porter la grandeur de Jésus. Seule l'Eglise est capable de porter la grandeur de l'Ecriture sainte, de la Parole, qui est une autre incarnation du Seigneur. Sinon nous oscillerons entre les mythes babyloniens et les explications des savants — et il y a des choses très profondes et très vraies dans ce qu'ils vont nous dire, que nous ne pouvons pas rejeter ! — mais nous oublierons que l'auteur principal de l'Ecriture est Dieu, que l'unité des Ecritures vient de Dieu. Seule l'Eglise, c'est un fait, nous apporte l'Ecriture sainte dans son revêtement humain, et sa texture divine. Seule l'Eglise peut nous apporter l'Eucharistie, à la fois assemblée du peuple de Dieu, sacrifice de la croix, mémorial de la Cène : sinon j'en ferai un repas quelconque, et j'oublierai que c'est le grand sacrement de l'unité, ou, perdu dans ma solitude et mes rubriques, j'oublierai le commandement de Jésus. Seule l'Eglise peut se présenter dans sa grandeur qui nous dépasse.

Nous ne pouvons porter sans elle, d'une part le peuple immense de tous les baptisés, avec le pluralisme de ce corps selon les races, les pays, les époques même et leurs changements, et porter d'autre part et en même temps, la hiérarchie voulue par le Christ, constituée par lui, l'institution de l'Eglise. Sans l'unité de l'Eglise, le pluralisme n'est qu'une désintégration. Seule l'Eglise peut m'apporter une vraie notion de l'homme, chair, esprit, cœur, sinon je laisserais tomber un de ces éléments, et je ne serais que chair, ou je ne serais qu'esprit.

Seule l'Eglise peut me ramener perpétuellement au premier commandement et au second qui lui est semblable : « Parlez-nous de Dieu », nous disent les hommes, et en même temps : « J'ai eu faim, donnez-moi à manger. »

Seule l'Eglise me rappelle que « lorsque deux ou trois sont réunis en mon Nom, je suis au milieu d'eux » (*Mt* 18, 19), et seule elle me rappelle aussi : « Ferme ta porte, puis va prier ton Père » (*Mt* 6, 6). Seule l'Eglise me montrera ce qu'est la contemplation, source de l'action : sans elle je serais un rat ermite dans mon fromage de contemplation, ou je serais un lièvre galopant toujours aux abois. Seule l'Eglise peut m'apporter les choses neuves et anciennes, seule l'Eglise est assez grande et assez forte pour apporter l'Evangile, tout l'Evangile et non pas des morceaux choisis. Seule elle m'apporte le « déjà » réalisé et le « pas encore ». Seule l'Eglise peut réaliser la parole du Seigneur Jésus : « Il fallait faire ceci et ne pas omettre cela » (*Mt* 23, 23), et « ne pas séparer ce que Dieu a uni ».

VENDREDI, 20 FÉVRIER 1970

21. Le corps mystérieux de Jésus ressuscité

Voilà qu'il nous reste à aborder, dans cette instruction, le mystère qui nous concerne, le plus difficile sans doute à exprimer, celui que saint Paul lui-même appelle par excellence « le Mystère » et il l'énonce ainsi : « Tous baptisés en un seul Esprit pour ne former qu'un seul corps » (1 Co 12, 13). Je vous invite, à travers les pauvres paroles que je puis dire, à retrouver en vous-mêmes tout ce que vous vivez, qui vous a illuminés, que vous éprouvez de ce mystère de Jésus Christ. C'est le premier chapitre des *Ephésiens* qu'il faudrait relire mot à mot pour en arriver à la conclusion où ce Christ « constitué au sommet de tout, est Tête pour l'Eglise, laquelle est son Corps, la Plénitude de Celui qui est rempli, tout en tout » (*Eph* 1, 22).

Lumen Gentium a, en son premier chapitre, un beau passage qui est un vrai poème. On pourrait l'imprimer en le mettant en valeur, justement comme un poème — alors qu'il est reproduit souvent en un texte trop serré. C'est le commentaire de cette phrase de saint Paul : « Tous baptisés en un seul Esprit, pour ne former qu'un seul corps » :

« Assumés que nous sommes dans les mystères de sa vie,
Configurés à lui,
Associés à sa mort et à sa Résurrection
En attendant de l'être à son Règne,
Encore en pèlerinage sur la terre,
Mettant nos pas dans la trace des siens,
Dans la tribulation et la persécution
Associés à ses souffrances, comme le corps à la tête,
Unis à sa passion pour être unis à sa gloire » (N° 7).

Les pères du Concile étaient poètes : L'Esprit-Saint les a aidés à rédiger ce grand texte, ce beau poème à la gloire du Corps que nous sommes aujourd'hui, associés au Christ Jésus.

Reprenons, si vous le voulez, le fil conducteur de cette retraite. Nous avons vu ce Christ Jésus présent partout, dominant, vitalisant, achevant toute l'histoire des rencontres de Dieu et de l'homme, depuis Abraham et Isaac, et l'agneau pascal, jusqu'à Moïse et au Sinaï, depuis le Temple de David jusqu'au serviteur souffrant, qui est à la fois Israël exilé, Jésus de Nazareth et le Jésus d'aujourd'hui-Eglise. Oui, d'Adam à Abraham, et d'Abraham à Marie, nous avons vu « à travers les Prophètes et les Ecritures » le Seigneur Jésus. Amputer Jésus de ce que l'on pourrait appeler sa pré-histoire (si ce n'était déjà son histoire !), c'est en faire un Jésus à la Renan ou à la Garaudy.

Et voici qu'au terme de cet immense cortège qui, depuis la Genèse, le préfigure et le prépare, il arrive lui, et vit sur terre, « doux et humble de cœur », pendant trente-trois ans, homme parmi les hommes,

« né d'une femme, sujet de la loi » (*Gal 4, 4*). Puis, ayant « aimé les siens qui étaient dans le monde, les aimant jusqu'à la fin » (*Jn 13, 1*), ayant donné sa vie pour nous, il meurt. Mais le troisième jour, il ressuscite. C'est le nœud de notre foi : cette résurrection n'est pas une fantasmagorie ou un quelconque symbole du progrès. « Si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est notre foi » (*1 Co 15, 17*).

Voilà alors qu'il prend une dimension qui surpasse toutes les dimensions précédentes encore linéaires, en quelque sorte, au fil de l'histoire. Il va tout récapituler et englober : c'est là justement le Mystère dont parle saint Paul. C'est son mystère, celui de sa Seigneurie. Son mystère qui est un mystère d'unité, qui n'est pas une simple juxtaposition. C'est le beau mot du Père de Lubac : « Nous ne sommes pas des morceaux, mais des membres », pas des morceaux épars qui seraient agglomérés comme un tas de pierres ou un tas d'hommes dans une foule : nous devenons les membres du Christ, un corps organique et organisé. L'unité du Christ n'est pas une unité d'ordre, une collection merveilleuse qui serait mise en valeur dans le plus beau musée du monde : ce n'est même pas une unité de coopération, où tous les efforts sont rendus convergents vers le même but ; c'est l'unité même de vie et d'amour qui unit les personnes divines entre elles et qui vient nous englober. Le Corps Mystique de Jésus, c'est cela :

« Que tous soient un.

Comme toi, Père tu es en moi et moi en toi. »

Remarquez la force de ce « comme tu es en moi et moi en toi, ô père » ! « Qu'eux aussi soient un en

nous » (voilà l'unité et le modèle de l'unité), « afin que le monde croie que tu m'as envoyé. » La mission rejoint ainsi l'unité du corps mystique : la mission n'est que la vision extérieure, la visibilité de cette unité : « qu'ils soient un en nous comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi ».

« Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée
pour qu'ils soient un comme nous sommes un :

Moi en eux, et toi en moi,
pour qu'ils soient parfaitement un,
et que le monde croie que tu m'as envoyé
et que je les ai aimés comme tu m'as aimé » (*Jn* 17, 21-23).

Souvenons-nous du caractère sacré du sang « parce que le sang, c'est la vie » : boire le sang du Christ, c'est entrer dans la vie d'un autre : la vie de Dieu vient en nous.

Nous devenons par grâce ce que la Trinité Sainte est par nature, « participants de la divine nature », selon la parole inouïe de l'apôtre Pierre (II *P* 1, 4). Et nous sentons bien que cela mène beaucoup plus loin qu'« un seul troupeau sous un seul Pasteur » — même si c'est là le vœu de Jésus — : nous sentons que c'est beaucoup plus même que l'Epoux et l'Epouse « qui ne sont plus deux, mais une seule chair » (*Mt* 19, 5). Le mystère du Verbe fait chair, de Jésus ressuscité — car c'est sa Résurrection qui nous fait entrer dans ce mystère —, le mystère de Jésus, c'est qu'il s'incorpore tous les hommes, y compris les païens. Il se les incorpore,

au sens le plus fort du mot, non pas comme on incorpore des recrues dans une armée, mais vraiment « *in corpore* », mis dans un seul corps, faits un corps unique. Nous ne sommes pas dans le juridisme, mais dans une biologie divine. Et ce corps unique, c'est le corps de Jésus, son corps ressuscité par la Croix, et à travers la Croix. Ce n'est même pas un « comme » : Saint Paul sait bien que Jésus lui a dit : « Pourquoi *me* persécutes-tu ? » (*Ac* 9, 4). Il y a une identification réelle des chrétiens avec le corps du Christ ressuscité. Nous sommes les membres d'un corps réel, dont le Christ est la tête. C'est la vérité capitale qui vivifie notre regard sur l'Eglise.

Il nous faut toujours revenir à la manière dont saint Paul, dans la 1^{re} aux Corinthiens, s'exprime sur le corps qui est un, tout en ayant plusieurs membres (cette vieille comparaison qui traînait déjà dans les fables antiques) : « De même, en effet, que le corps est un, tout en ayant plusieurs membres, et que tous les membres du corps, en dépit de leur pluralité, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ » (*1 Co* 12, 12). Il ne dit pas « ainsi en est-il *du corps* du Christ », non ; mais « ainsi en est-il du Christ ». C'est beaucoup plus qu'une comparaison. C'est vraiment une identification. Saint Paul identifie l'Eglise, le rassemblement des chrétiens, au corps physique du Christ ressuscité. Et pour ce Juif de Paul, le « corps » ne s'oppose pas à l'« âme », comme pour les Grecs : c'est l'être tout entier. C'est le Christ tout en entier, le corps du Christ, c'est Jésus lui-même existant corporellement dont l'âme vivante est devenue « principe vivifiant de

résurrection ». C'est le miracle de la résurrection et de la nouvelle plénitude du Seigneur Jésus. Ce Christ corporel, passible, souffrant, ayant faim, ayant soif, ayant besoin de dormir, ce Christ corporel est devenu spirituel. « Il est spiritualisé jusque dans sa corporéité par l'esprit de sa gloire », selon l'expression du P. Durwell. C'est un peu technique mais si nous savons le méditer, nous serons aidés à entrer au cœur même du mystère :

« La matière qui limite et divise, qui est infirme, emprunte désormais ses propriétés de l'Esprit : elle renonce à son étroitesse et dépose sa faiblesse. Le Christ devient dans son humanité corporelle capable de vivifier le monde et *de le contenir en lui*. La propre vie de cette humanité du Christ glorieux se communique, nous assimilant à Lui dans la vie de son humanité corporelle, et nous revêtant de son être (*Gal 3, 27*), de sorte à faire de nous son corps, c'est-à-dire sa propre humanité (1). »

Et c'est bien la cause de l'enthousiasme de saint Paul dans son hymne à la primauté du Christ, au début de l'épître aux Colossiens :

« Avec joie vous remercirez le Père qui vous a mis en mesure de partager le sort des saints dans la lumière (parce que nous sommes ce corps du Christ).

« Il nous a en effet arrachés à l'empire des ténèbres et nous a transférés dans le royaume de son Fils bien-aimé. »

« Ce Fils
est l'Image du Dieu invisible,

(1) DURWELL, *La Résurrection de Jésus, mystère de salut*, p. 209.

Premier-Né de toute créature,
car c'est en lui qu'ont été créées toutes choses,
dans les cieux et sur la terre,
les visibles et les invisibles,
Trônes, Seigneuries, Principautés, Puissances ;
tout a été créé par lui et pour lui. »
(C'est le prologue même de saint Jean.)
« Il est avant toutes choses et tout subsiste en lui.
Et il est aussi la Tête du Corps, c'est-à-dire de
l'Eglise » (Co 1, 12-18).

Cette Eglise est vraiment le corps du Christ, nous ne le dirons jamais assez, nous sommes le corps du Christ ressuscité. Le Christ en est la tête par sa priorité dans le temps, il est le premier ressuscité, comme il est le principe premier dans l'ordre du salut. Alors oui, toutes les images qui nous disent ce qu'est l'Eglise, l'héritage des saints, la cité des saints, la famille de Dieu, le royaume du Fils bien-aimé, tout cela c'est le fruit de la chair humaine du Christ, de son humanité, mais qui s'est ouverte à l'infini dans sa Résurrection.

Si la présence du Christ en nous, notre incorporation à lui, et entre nous tous par voie de conséquence, n'est pas une considération d'ordre intellectuel ou relevant de la psychologie, mais est d'ordre ontologique réalisant une communauté d'être « *dans le Christ* », alors il s'agit simplement pour nous d'essayer de nous approcher de ce mystère, de nous y apprivoiser, de le vitaliser en nous. Nous ne pouvons le faire que dans la prière, dans la supplication intérieure et instante. « Comme je

vous le disais, écrivait saint Jean Chrysostome, le souci constant de l'apôtre est de montrer que les chrétiens ont tout ce qu'a le Christ. Et à travers toutes les épîtres, son thème est de montrer qu'ils sont, en tout, en communion avec le Christ (1). »

Tous nous sommes appelés à ne faire qu'un avec le Seigneur Jésus. Il n'y a que le Christ qui mystérieusement, mais très réellement, comprend (au sens de *comprehendere*) en lui tous les chrétiens et toutes leurs grâces, et tout leur savoir surnaturel, et toute leur espérance.

Si je cherche une image — je ne sais trop ce qu'elle vaut, mais il faut l'emprunter à l'ordre cosmique ! — je pense à cette hypothèse de la formation de notre univers à partir d'un atome primitif d'une densité inimaginable, qui explose en donnant naissance aux mondes, aux galaxies, lesquelles continuent leur course dans une expansion prodigieuse, mais toujours contenues et guidées par cette explosion initiale, dépendant d'elle, et par elle liées les unes aux autres.

Eh bien ! ce qui n'est qu'une hypothèse de notre univers en expansion, Jésus le réalise, et combien plus, dans son corps mystique. Il est vraiment cet « englobement », si j'ose employer ce mot, prodigieux, où tout est repris par lui, récapitulé par lui, « afin de remplir toutes choses » (*Ep* 4, 10). Notre Christ Jésus, notre Seigneur Jésus Christ se trouve ainsi l'âme vivifiante, « esprit vivifiant », dit saint Paul, coordinatrice de

(1) *In Col. Hom.*, VII, P. G. 62. 345, cité par le P. Mersch dans son livre si indispensable et peut-être trop oublié aujourd'hui : *Le Corps Mystique du Christ*.

toute l'humanité — voilà pourquoi nous ne sommes pas des morceaux mais des membres ! —, nous sommes dans le Christ Jésus, incorporés à lui, au-delà de toute expression humaine : l'union des pierres dans un édifice, l'union de l'époux et de l'épouse en une seule chair, l'union des membres de mon propre corps ne sont que des approches de ce mystère, mais qui laissent loin d'elles la réalité divine.

On pourrait employer le mot de Léon Bloy : « Lorsque nous essayons de parler de Dieu, nos mots sont comme des lions devenus aveugles et qui chercheraient une source dans le désert. » J'ai l'impression, en effet, que lorsque nous essayons de prendre conscience de cette incorporation dans le Christ, nos pauvres mots ne sont que ces lions aveugles qui cherchent une source dans le désert. Sauf les mots de l'Écriture, et c'est pour cela qu'il faut les relire et les redire sans cesse. Si nous essayons de faire corps avec l'Eglise qui est ce corps du Christ, de nous incorporer à lui, à elle — c'est tout un —, de nous rendre cellule vivante de ce corps, alors, nous dit saint Paul, « vivant selon la vérité et dans la charité (et elles sont inséparables), nous grandirons de toutes manières vers Celui qui est la Tête, le Christ, dont le Corps tout entier reçoit concorde et cohésion par toutes sortes de jointures, qui le nourrissent, l'actionnent selon le rôle de chaque partie, opérant ainsi sa croissance et se construisant lui-même dans la charité » (*Ep* 4, 15). Un corps vivant qui ne cesse de se faire, où chaque partie, même la plus infime, a un rôle, qui s'articule, se joint, se retrouve. Et au verset précédent, saint Paul nous disait que c'est la version de

ce corps, celle de « la Plénitude du Christ » qui nous empêchera d'être « ballottés et emportés à tout vent de la doctrine au gré de l'imposture des hommes et de leur astuce à se fourvoyer dans l'erreur ».

L'antidote à toutes les erreurs est de prendre l'altitude qui nous permette la vision de ce corps du Christ, ce corps que nous sommes, unis avec Dieu comme « mon Père et moi nous ne sommes qu'un » ; unis tous ensemble avec tous les hommes « que vous ne soyez qu'un » ; unis dans le Christ, dans ce mystère d'unité. Et nous avons là une union véritable, une union réelle, ontologique : il s'agit de l'être, et non pas d'imagination ; ce ne sont pas des comparaisons, ce n'est pas du « comme » : vraiment et réellement, il est en nous et nous en lui, et nous sommes tous un en lui comme il est un avec le Père. Que ce soit difficile à expliquer, que ce soit inexplicable, c'est bien possible. Mais Dieu a fait les choses plus grandes et parfaites que nos idées trop courtes. Nous ne pouvons dire comment, mais elle est bien réelle cette union mystérieuse et mystique. Elle ne reste pas quelque chose entre terre et ciel. Saint Paul va l'appliquer à la vie la plus quotidienne. Et nous savons que cette expansion du corps mystique ne cessera de croître à travers les générations qui viendront — qu'il n'y a pas un bébé nouveau-né qui ne soit englobé dans le corps mystique !

Le plus bel exemple d'un tel regard où le Seigneur étant tout en tous, chacun doit être regardé comme étant « dans le Christ », nous est donné dans la manière dont saint Paul, à partir des choses les plus quotidiennes, ne cesse d'en parler. Il faudrait relire

toutes les épîtres, mais souvenons-nous, par exemple, du chapitre 16 de l'épître aux Romains. A première vue, c'est une liste de souvenirs aux amis et de salutations. Paul cite toute une série de noms, mais en disant chaque fois qu'il faudra les saluer « dans le Christ » — et ce n'est pas une simple formule ecclésiastique, si nous pensons à cette grandeur cosmique de Jésus qui englobe tout, dans laquelle nous sommes : « Saluez Prisca et Aquilas, mes compagnons de labeur *dans le Christ* Jésus ; (...) Andronicus et Junie, apôtres marquants qui m'ont précédé *dans le Christ* (...). Ampliatius qui m'est cher *dans le Seigneur*. Saluez Urbain notre coopérateur *dans le Christ* (...). Apelle, qui a fait ses preuves (et a été éprouvé) *dans le Christ* (...). Saluez les membres de la maison de Narcisse *dans le Seigneur*. Saluez Tryphène et Tryphose qui se fatiguent *dans le Seigneur* ; saluez ma chère Persis, qui s'est beaucoup fatiguée *dans le Seigneur* (...). et Rufus, cet élu *dans le Seigneur* » : tout cela, c'est la vie quotidienne des premières communautés chrétiennes, mais justement communauté parce que tous un dans le Christ. Il faut, à notre tour, que nous ayons ce regard ! Quand saint Paul nous dit : « Quoi que vous fassiez, que vous mangiez ou que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu et *dans le Christ* » (1 Co 10, 31), c'est pour la même raison.

Il y aurait bien d'autres passages à citer. Dans les *Philippiens* : « Accueillez donc Epaphrodite en toute joie *dans le Seigneur* » ; « enfin, mes frères, réjouissez-vous *dans le Seigneur* » (Ph 2, 29 ; 3, 1). Aux Corinthiens : « Vous êtes *dans le Christ* Jésus qui, de par

Dieu, est devenu pour nous sagesse, justice et sanctification, rédemption » (1 Co 1, 30-31) ; aux Romains : « Il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont *dans* le Christ, car la loi de l'Esprit qui donne la vie *dans* le Christ t'a affranchi de la loi du péché et de la mort » (Rm 8, 1).

« Dans le Christ » s'oppose au « sans Christ » : saint Paul rappelle aux Ephésiens ce que cela signifie : « Rappelez-vous qu'en ce temps-là vous étiez *sans* Christ, exclus de la cité d'Israël, étrangers aux alliances de la Promesse, n'ayant ni espérance ni Dieu en ce monde ! Or voici qu'à présent, *dans* le Christ Jésus, vous qui jadis étiez loin, vous êtes devenus proches, grâce au sang du Christ. Car c'est lui qui est notre paix » (Ep 2, 12-14).

Voilà le message de la taille du Christ Seigneur. C'est lui la tête, comme le disait saint Paul, qui nourrit, qui actionne ses membres ; c'est lui le Premier-Né de toute créature, c'est en lui que Dieu s'est plu à faire habiter toute la Plénitude de la divinité. Ce Christ ressuscité rassemble Tout, et le monde divin auquel il appartient par son être préexistant et glorifié, et le monde créé par son humanité, par son incarnation et sa résurrection. Tout est mis sous ses pieds, il est constitué au sommet de tout être pour l'Eglise, laquelle est son corps, la plénitude de celui qui est, remplit tout en tous ; et nous, nous nous trouvons associés à cette plénitude.

Mais alors, puisque nous sommes baptisés, comme le dit saint Paul, pour ne former qu'un seul corps dans le corps du Christ (1 Co 12, 13), puisque nous sommes

participants du Christ par la table du Seigneur mangeant tous d'un pain unique (1 Co 10, 17), quel drame quand nous ne savons plus discerner le corps du Christ, son corps eucharistique et son corps mystique ! Saint Paul, dans les *Corinthiens*, nous rappelle qu'il y a deux manières de ne pas distinguer ce corps du Seigneur : « par les divisions ou en faisant affront à ceux qui n'ont rien » (1 Co 11, 17 ss). Dans les deux cas, nous dit saint Paul, c'est « mépriser l'Eglise ». Diviser l'Eglise, c'est diviser le corps en ne respectant pas la diversité de chaque membre, en négligeant notre propre corps et notre chair — le corps du Christ et sa chair ressuscitée —, dans le mépris ou l'oubli du miséreux.

Que le Seigneur Jésus nous donne la grâce, chaque fois que nous célébrons l'Eucharistie, ou que nous nous réunissons en son nom, de vraiment saisir sa dimension qui surpasse toute dimension et ce que veut dire le « c'est en Lui, par Lui, avec Lui que se trouve toute plénitude ».

Que Dieu nous donne de ne pas rapetisser la dimension du Christ à nos dimensions personnelles. Malgré nos distractions et nos oublis, et grâce à eux ou au remords de nos doutes, — que surgisse de notre être le « Mon Seigneur et mon Dieu » de l'apôtre Thomas (Jn 20, 28).

5.

Conclusion

SAMEDI, 21 FÉVRIER 1970

22. Soyez dans l'action de grâces

En ces derniers instants où j'ai le privilège d'être au milieu de vous, je voudrais que nous terminions par l'un des plus grands commandements de notre foi, celui-même de l'Évangile, « l'heureuse nouvelle ». Ce grand commandement, nous le trouvons, en effet, dès le début de saint Marc : « Commencement de la Bonne Nouvelle touchant Jésus Christ, Fils de Dieu » (*Mc* 1, 1). Une bonne, une joyeuse nouvelle : et le monde aujourd'hui a besoin d'entendre la joie de cette nouvelle. Quels que soient les orages, il faut que la joie et la lumière de cette bonne nouvelle dominent toutes choses. C'est ainsi que je voudrais que nous terminions ces journées de retraite.

« Commencement de la Bonne Nouvelle touchant Jésus Christ, Fils de Dieu. » L'Évangile n'est donc, d'abord, ni un écrit ni un livre : c'est une « nouvelle », qui est Jésus Christ lui-même, ce que Jésus disait aux pèlerins d'Emmaüs : « Il leur expliqua tout ce qui le concernait » (*Lc* 24, 27).

L'apôtre Pierre nous le dit en termes pleins d'allégresse : « Par lui, les précieuses, les plus grandes pro-

messes nous ont été données afin que vous deveniez, ainsi participants de la nature divine » (II P 1, 4). Voilà quelle est la bonne, la joyeuse nouvelle : nous avons reçu des promesses précieuses, les plus grandes. Elles nous ont été données afin que nous devenions « participants de la nature divine », et cela « par Jésus Christ Notre Seigneur ».

Or notre bien-aimé Seigneur Jésus, dans ses paraboles les plus simples, nous rappelle que le royaume de Dieu est semblable au « trésor caché dans un champ et qu'un homme vient à découvrir (c'est la joyeuse nouvelle !) : il le recache, et il s'en va, ravi de joie, vendre tout ce qu'il a et acheter le champ » (Mt 13, 44-46). Le mot clé de cette parabole, ce n'est pas qu'il faut tout vendre, mais bien que l'on est « ravi de joie ». Et quand on est ravi de joie, alors tout simplement et comme sans y penser, on vendra facilement ce qu'il faut vendre, on se débarrassera de ce qui encombre. Mais il faut être ravi de joie.

Vous savez que dans les crèches de Noël marseillaises et provençales, un des santons, parmi tous les autres qu'il y a là, s'appelle « le Ravi ». Ce n'est pas le plus intelligent de tous, loin de là : il passe même pour un simple ! Il n'a même pas un cadeau à apporter comme tous les autres qui ne viennent pas les mains vides ! mais il est ravi de joie, c'est le Ravi. A Marseille, on dit aussi le « fada », c'est-à-dire : celui qui est touché par une fée. Pour nous, la fée c'est la grâce, « cet échange d'amitié avec ce Dieu dont on se sait aimé », selon la parole de sainte Thérèse d'Avila, et quand nous découvrons cette « tendresse miséricordieuse de notre Dieu »

(Lc 1, 78), alors se produit infailliblement le ravissement de joie. Ainsi notre foi, notre christianisme, est ce double courant de joie qui va de Dieu à l'homme et qui remonte de l'homme à Dieu : Dieu qui se réjouit de la brebis perdue, de la drachme retrouvée, du fils prodigue revenu ; l'homme qui se réjouit parce qu'il a trouvé le trésor caché dans le champ. Et c'est de cette joie que les hommes ont le plus besoin aujourd'hui.

Tout notre Evangile est comme brodé, tissé de ce mot joie. L'Ange Gabriel entra chez Marie et dit : « Réjouis-toi, Marie, pleine de grâce. » C'est le premier mot de la bonne nouvelle : « réjouis-toi ». C'est d'ailleurs que le « Je vous salue, Marie », mais : « Sois joyeuse, Marie, pleine de grâce. » Jean Baptiste « tressaille de joie » (Lc 1, 44) dans le sein d'Elisabeth, et Marie elle-même « tressaille de joie » dans son Magnificat. « Je vous annonce une grande joie », est-il dit aux bergers, et non seulement une joie pour vous, mais une joie « qui sera celle de tout le peuple » (Lc 2, 10). Et le vieux Syméon et la vieille prophétesse Anne bénissent Dieu et louent Dieu. Lorsque l'Eglise, notre Eglise vient de naître, qu'elle est encore toute réduite, si petite, elle rompt le Pain « avec joie et simplicité de cœur », nous disent les Actes des Apôtres (2, 46). A Antioche, dans la première diaspora, « les disciples étaient remplis de joie et de l'Esprit-Saint » (Ac 13, 52). Et nous avons ces paroles qui nous ont servi de point de départ, le Magnificat de Pierre : « Vous tressaillez d'une joie indicible et pleine de gloire » (1 P 1, 8). La transfiguration du Seigneur Jésus, nous aussi, si nous la contemplons, nous sommes

— comme le dit saint Paul —, « de métamorphose en métamorphose, transfigurés dans l'image du Seigneur, de gloire en gloire » (II Co 3, 18).

Il n'est pas étonnant que ce soit saint Luc, l'évangéliste de la tendresse et de la miséricorde, l'évangéliste des pécheurs, de la pécheresse pardonnée et aimante, l'évangéliste de la drachme retrouvée, de l'enfant prodigue, qui nous ait transmis tous ces textes que je viens de citer sur la joie dans l'Evangile — lui qui est l'historien de Marie et le disciple de saint Paul.

Mais écoutons directement saint Paul : « Je suis tout rempli de consolation ; je surabonde de joie dans toutes nos tribulations » (II Co 7, 4). S'il est un reproche qu'on ne peut adresser à saint Paul, c'est de ne pas savoir ce qu'est la tribulation ! Mais il surabonde de joie. Et s'il surabonde de joie, c'est parce qu'il a reçu cet éblouissement de Dieu : du Dieu qu'il connaissait comme le Dieu d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob, le Dieu de ses pères, mais aussi de ce Dieu qui s'est révélé à lui dans la personne du Seigneur Jésus Christ sur le chemin de Damas. Et saint Paul, ou l'auteur si paulinien de l'épître aux Hébreux, nous donne la description du chrétien — description qui nous fait sentir combien nous sommes souvent si oublieux de ce qui est dit là :

« Ceux qui une fois ont été illuminés (qui justement ont reçu cet éblouissement de Dieu), qui ont goûté au don de Dieu, qui sont devenus participants de l'Esprit-Saint, qui ont savouré la merveilleuse parole de Dieu et pressenti les formes du monde à venir... » (Hé 6, 4).

Voilà les signes distinctifs du disciple de Jésus, ceux qui ont été illuminés, qui ont goûté à ce don de Dieu :

« Si tu avais le don de Dieu et celui qui te parle » (*Jn* 4, 10) ; ceux qui sont participants de l'Esprit-Saint, des divines promesses, ceux qui ont savouré la merveilleuse parole de Dieu, ce trésor cette incarnation permanente, vivante, que nous possédons dans les livres de l'Écriture. Ceux-là aussi qui, à travers les difficultés du monde d'aujourd'hui, ont pressenti les forces du monde à venir : « Ceux qui par la foi et la persévérance reçoivent l'héritage des promesses » (*Hé* 6, 12) : nous sommes sauvés en espérance.

Nous comprenons alors l'exhortation véhémence de saint Paul, que nous redisons au temps de Pâques, mais qu'il faut redire et relire :

« Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur, je le dis encore : réjouissez-vous » (*Ph* 4, 4). C'est un ordre ; il faut nous réjouir. « Que votre bienveillance (votre bénignité, votre bonté) soit connue de tous les hommes. » Que votre joie soit connue de tous les hommes, car cette bienveillance, cette bénignité, cette paix du cœur, c'est elle qui sera la source de la paix avec les hommes et pour chacun d'eux quand il l'aura découverte. Mais saint Paul veut nous dire la raison de cette joie dans le Seigneur :

« Réjouissez-vous sans cesse, le Seigneur est proche. » C'est parce que le Seigneur est proche que nous devons être heureux ! Vous me direz que ce n'est pas facile, mais il faut le croire : c'est une parole inspirée ! « Le Seigneur est proche. N'entretenez aucun souci. » Saint Paul ne nous dit pas : « N'ayez aucun souci », ce serait ridicule. Mais il nous dit de ne pas les « entretenir ». Or, parfois, il nous arrive d'entretenir

notre souci, comme ces plantes vertes d'appartement que l'on arrose soigneusement, que l'on fait grandir. On ne voudrait pas qu'elles dépérissent... Non, n'entretenez aucun souci.

Vous vous souvenez de Jonas, le prophète qui en a assez d'être prophète ! Dieu veut l'envoyer parler à Ninive, la grande ville. Or, Jonas se méfie de Dieu car il sait que Dieu va l'obliger à dire des choses terribles contre Ninive. Mais cela ne serait rien : Jonas sait qu'ensuite Dieu est capable, à la dernière minute, de pardonner ! Alors il aura belle figure, Jonas, après leur avoir prédit des malheurs épouvantables, que Dieu se mette à pardonner au dernier instant, et que rien n'arrive ! C'est pourquoi, au lieu de s'en aller à Ninive, Jonas prend le chemin opposé, celui de Tarsis, vers l'Espagne : il est sûr comme cela qu'il n'ira pas annoncer ce message. Vous savez la suite : il n'y a pas moyen d'échapper à Dieu, Jonas aboutit finalement à Ninive, et il y annonce la nouvelle durant plusieurs jours. Puis, il en a assez, et va se reposer un peu, en dehors de la ville. Il fait chaud, et dans sa bonté, Dieu fait pousser un ricin qui va le protéger de son ombre. Mais voilà qu'un ver se met dans le ricin, et le ricin sèche. « N'entretenez aucun souci », dit saint Paul, mais Jonas, lui, est plein du souci de son ricin qui est en train de sécher. Il ne pense plus qu'à cela ; alors le Seigneur lui dit : « Jonas, tu te fais du souci, tu es en peine pour ton ricin, et tu oublies la grande ville avec ses milliers d'habitants. C'est elle qui me préoccupe, ce n'est pas ton malheureux ricin ! C'est la grande ville qui me fait du souci » (*Jon 4, 6 ss*).

« N'entretenez donc aucun souci », nous dit saint Paul. C'est facile à dire ! Mais aussitôt il nous dit comment être dans l'action de grâce et la joie : « Mais en tout besoin (car il sait bien que nous avons des besoins et il en a plus que nous, et des difficultés), recourez à l'oraison et à la prière pénétrées d'action de grâce, pour présenter vos requêtes à Dieu » (*Ph* 4, 6). Il y a là comme un mini-traité de spiritualité : « En tout besoin, recourez à l'oraison ». Celle dont sainte Thérèse d'Avila nous parlait tout à l'heure, « la rencontre d'amitié avec ce Dieu dont on se sait aimé » : un grand silence avec Dieu : je sais qu'il m'aime, et je l'aime. Saint Paul ajoute, après avoir mentionné l'oraison, la prière ; « Frappez et l'on vous ouvrira, demandez et vous recevrez » — c'est la prière de demande dont le Seigneur Jésus nous a parlé dans l'Evangile. Et que cette oraison et cette prière soient « pénétrées d'action de grâce », de remerciements. Notre vie chrétienne est une vie toute neuve avec le Christ, où nous sommes des ressuscités ; c'est une vie d'action de grâce, une vie eucharistique. C'est le même mot : EUCHARISTOI : soyez des gens d'action de grâce, qui remercient pour la CHARIS, la grâce qu'ils ont reçue. Et notre sacrifice d'Alliance nouvelle et éternelle s'appelle lui aussi « Eucharistie », c'est-à-dire « Action de grâces ». Alors, oui, si vous n'entretenez aucun souci si vous avez en tout besoin recours à l'oraison, « alors la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence prendra sous sa garde vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus » (*Ph* 4, 7). Ainsi se termine ce texte des *Philippiens*, ce traité en neuf lignes de la joie du chrétien, le commandement de « nous réjouir

sans cesse ». Et par surcroît devant les merveilles de notre foi qui nous font nous réjouir, les théories ou les disputes sur les interprétations nous paraîtront bien pâles et inintéressantes.

Notre vie chrétienne, si elle est cela, infailliblement se répandra et se communiquera aux hommes. Elle ne peut pas rester simplement un tête-à-tête avec Dieu, même un tête-à-tête d'amoureux pleins de joie. Mais parce que cette joie intérieure existera, parce que nous aurons cette bienveillance qui accompagne la paix de Dieu dans notre cœur, alors cela transparaîtra au dehors, comme le dit saint Paul dans un autre passage aux Colossiens :

« Vous donc, les élus de Dieu (et voilà un motif aussi de notre joie : nous sommes les élus de Dieu), ses saints et ses bien-aimés » — et voilà la charte de la vie chrétienne, ce que nos Eglises locales doivent être — : « revêtez-vous des sentiments de tendre compassion » (Col 3, 12).

La tendresse, saint Paul en vit. Chaque fois qu'il parle de la tendresse, il emploie ce mot grec : *Philotorgein* qui veut dire « aimer aimer ». Quand il écrit son billet à Philémon, il parle d'Onésime, l'esclave fugitif : « Onésime, mon frère aimé et dans la chair et dans le Seigneur. » Ce n'est donc pas seulement un amour platonique « dans le Seigneur ». Saint Paul aime Onésime « dans la chair » également. Quand il donnera des conseils à Timothée pour la direction des communautés, il lui dira : « Exhorte les vieillards comme un père, les femmes âgées comme des mères, les

jeunes gens comme des frères, les jeunes filles comme des sœurs en toute pureté » (1 *Tim* 5, 1-2).

Mais revenons à la charte de la vie chrétienne, vécue en communautés fraternelles, selon les *Colossiens* (3, 12 ss.) :

« Revêtez-vous donc des sentiments de tendre compassion, de bienveillance, d'humilité, de douceur, de patience. Supportez-vous les uns les autres, et si l'un a contre l'autre quelque sujet de plainte, pardonnez-vous mutuellement. Le Seigneur vous a pardonné (voilà la grande raison), faites de même à votre tour. Et puis par-dessus tout, la charité, en laquelle se noue la perfection. Avec cela, que la paix du Christ règne dans vos cœurs : tel est bien l'appel qui vous a rassemblés en un même Corps (ce grand Corps qui domine tout l'univers, ce plérôme). Enfin, vivez dans l'action de grâces. » Nous retrouvons notre thème. La traduction littérale serait : « Soyez eucharistiques. » Et, bien sûr, au sommet de notre action de grâce sera le sacrifice de l'Eucharistie que nous offrirons.

Ces premiers chrétiens à qui saint Paul écrit et parle, ignoraient-ils la maladie, la mort, la persécution, la souffrance ? Lui-même est en prison quand il écrit ces hymnes à la joie. Et les prisons romaines n'étaient pas des hôtels trois étoiles ! Et lui qui a connu les périls du désert, les périls de la mer, les périls de la ville et le péril des faux frères, qui a été trois fois flagellé, trois fois naufragé, vingt-quatre heures dans l'abîme, une fois lapidé, sait quand même de quoi il parle quand il dit qu'il faut « vivre dans l'action de grâces » (cf. II *Co* 11, 23-29). Qui oserait récuser son témoignage ? Pour lui, le

chrétien, « comme s'il voyait l'invisible, tient ferme » (*Hé* 11, 27). Par contre, le païen est celui qui « ne rend à Dieu ni gloire, ni action de grâces » (*Rm* 1, 21).

La grandeur que nous apportent aujourd'hui les peuples pauvres, c'est de savoir rendre grâces en toutes circonstances. C'est là une des plus belles leçons des années passées au milieu des plus simples du Brésil, leur capacité de rendre grâces pour les petites choses. Nous, dans notre Europe gavée, nous sommes toujours en train de nous plaindre. Si nous voulions recourir à une parabole, on pourrait prendre un homme qui a une automobile. Dans cette automobile, seul l'essuie-glace ne marche pas très bien. Alors cet homme ne pense qu'à son essuie-glace, comme Jonas à son ricin ! Est-il possible, en plein xx^e siècle, d'avoir un essuie-glace qui ne fonctionne pas ? Et le pauvre du Brésil, qui n'a ni voiture ni rien, regarde un essuie-glace et se dit : « Ah ! c'est quand même joli cet objet, c'est amusant, c'est bien fait, c'est beau » — et il est heureux de regarder cet essuie-glace.

« Réjouissez-vous toujours », dit saint Paul, et je ne veux pas avoir d'autres paroles avec vous que les siennes, aux Thessaloniens cette fois : « Restez toujours joyeux, priez sans cesse. En toute condition, soyez dans l'action de grâces, c'est la volonté de Dieu sur vous dans le Christ Jésus » (1 *Thes* 5, 16-18). La volonté de Dieu sur nous dans le Christ Jésus, c'est que nous soyons en toute condition, où que nous soyons, quoi que nous fassions, dans l'action de grâces. Ceci, *toujours*, dit-il, même lorsqu'il y a des divisions dans la communauté

chrétienne, même lorsque les chrétiens se disputent. Car au temps de saint Paul, ils se disputaient aussi, et pour des niaiseries. Pensons à la fameuse querelle des idolothytes, de la viande : « Moi, je mange de la viande sacrifiée, et moi je n'en mange pas : moi, il me faut des légumes, et moi, il me faut autre chose. » Le père Spicq explique, dans un de ses plus savants livres, que dans cette première communauté chrétienne, il y avait quand même des gens avec des idées bizarres ! Les pythagoriciens néoconvertis, par exemple, qui avaient un tel amour du silence — le silence était pour eux chose tellement grande, tellement belle ! — qu'ils refusaient de manger du poisson, parce que les poissons étaient à leurs yeux le plus merveilleux symbole du silence : ce sont, en effet, de grands silencieux ! Nous devinons alors ce que pouvait être une communauté où le néo-pythagoricien refusait de manger du poisson, l'autre de la viande, l'autre des légumes ! Et saint Paul leur dit à tous : « Ne va pas avec ton aliment faire périr celui-là pour lequel le Christ est mort » (*Rm* 14, 15), et il ajoute à l'adresse de chacun d'eux : « Celui qui mange (de la viande) peu importe, le fait pour le Seigneur puisqu'il rend grâces à Dieu. Et celui qui s'abstient, le fait pour le Seigneur et il rend grâces à Dieu » (*Rm* 14, 6).

Nous retrouvons là la grande attitude : en toutes choses, rendre grâces à Dieu. Ce que disait déjà le prophète : « Comme l'époux se réjouit de l'épouse, tu seras la joie de ton Dieu » (*Is* 62, 5). Voilà ce que Dieu attend de nous : d'être sa joie. Et saint Paul ajoute :

« Le règne de Dieu est justice, paix et joie dans l'Esprit-Saint » (*Rm* 14, 17).

Existe-t-il de parole plus belle, de parole qui entre plus profondément au cœur que celle du prophète Michée, lorsque, après avoir prononcé tant d'oracles de destruction, il nous rapporte la parole de Dieu :

« On t'a fait savoir, homme, ce qui est bien,
ce que Yahvé réclame de toi »...

Ah ! nous sommes là à l'écoute : qu'est-ce que Dieu attend de nous ?

« Rien d'autre que d'accomplir la justice,
d'aimer avec tendresse
et de marcher humblement avec ton Dieu »
(*Mi* 6, 8).

Voilà le programme demandé aux chrétiens : accomplir la justice, c'est-à-dire la sainteté de Dieu qui aura des exigences sur terre également puisque l'homme est fait à l'image de Dieu. Aimer avec tendresse, oui, cette tendresse dont nous parle saint Paul et dont je vous parlais. Elle est une des notes de la vie chrétienne, et celle que les hommes attendent peut-être le plus aujourd'hui. Et de marcher humblement avec Dieu.

Cela, en définitive, c'est le message, le seul message que nous donne Notre-Dame : « Mon âme exalte le Seigneur, et mon esprit tressaille de joie en Dieu mon

Sauveur. » Nous voici de nouveau en pleine joie et allégresse. Mais pourquoi ce « tressaillement de joie en Dieu ? » Pourquoi ? — « Parce qu'il a jeté les yeux sur son humble servante. » La joie chrétienne, la joie de Notre-Dame, résulte à la fois de la grandeur de Dieu, de l'éblouissement de Dieu, des divines promesses et miséricordes de Dieu que le Magnificat va énumérer ensuite, de ce Dieu si grand que Marie exalte, qui est l'au-delà de tout, mais aussi de sa petitesse à elle. La joie chrétienne est faite de cette différence de niveau, de potentiel, entre la grandeur de Dieu et la petitesse que nous sommes. Alors, elle peut dire avec quel bonheur — et nous avec elle — que Dieu « a jeté les yeux sur son humble servante ».

L'Eglise servante et pauvre trouve en Marie son modèle, mais faut-il le rappeler, quand nous nous disons les serviteurs de Dieu, les servantes du Seigneur. Trop souvent, en effet, nous ressemblons plutôt à ces bonnes de curés et de presbytères, qui veulent bien être servantes, mais à condition d'être gouvernantes... ce qui n'est pas la même chose !

Soyons les humbles adorateurs du Seigneur, comme Marie. Alors, parce que Dieu est si grand, nous pourrions être vraiment dans la joie, entrer dans la joie du Seigneur.

Notre Seigneur Jésus lui-même « a tressailli de joie sous l'action de l'Esprit-Saint » (Lc 10, 21). Et il a dit alors : « Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux habiles, et de l'avoir révélé aux tout petits. »

Traduction
du discours final de Paul VI
à la fin de cette retraite

Avant de mettre fin à cette réunion silencieuse qui, pendant quelques jours, nous a rassemblés dans la prière et la méditation, nous remercions ceux qui sont venus, ceux qui ont été en communion entre eux et avec nous dans la recherche de Dieu, dans l'oraison et le désir de monter vers Dieu, et nous remercions le père Loew de tant de bonnes paroles qu'il nous a offertes et de sa continuelle invitation à avancer dans la recherche d'une connaissance plus profonde et plus intime du Seigneur.

Lorsque le père Loew accepta de prêcher cette retraite, nous devons nous rappeler qu'il nous demanda : « Mais sur quel sujet et comment le développer ? » Et nous lui fîmes dire : « Parlez-nous du Christ et de l'Eglise. » C'est sur ces deux points qui devaient occuper ces moments de recueillement spirituel que le père a porté notre attention et cela devrait, nous semble-t-il, être le souvenir que nous conserverons dans notre esprit de ces journées, un souvenir qui ne doit pas s'éteindre ni dormir dans nos esprits, mais qui doit être comme une source de pensées nouvelles, de

nouveaux sentiments, de résolutions que nous portons en nous une fois la retraite terminée, et alors il me semble que ces résolutions peuvent être au nombre de deux sans pour cela atténuer les si belles recommandations faites par notre prédicateur avant de nous quitter, c'est-à-dire la gloire de servir le Seigneur.

Le premier souvenir, donc la première résolution nous semble être la suivante : nous devons reprendre l'étude du Christ. C'est une demande qui semble presque indiscreète et nous faire tort à nous qui sommes des élèves à l'école du Seigneur, qui avons toujours cherché à le connaître, mais il advient que nous qui possédons les clés de ces trésors de la connaissance du Seigneur, nous connaissons la théologie, nous avons les formules, nous avons cette vérité mais nous devons nous demander à nous-mêmes si nous les faisons travailler, ces clés, c'est-à-dire si nous ouvrons ces trésors, si nous les explorons et si nous ne nous arrêtons pas à leur expression nominale, mais cherchons à les comprendre ou, du moins, à nous sentir concernés par la profondeur, par la grandeur de ces quatre dimensions de saint Paul : la hauteur, la profondeur, la longueur, la largeur, ce qui veut dire que nous sommes invités à étendre, à élargir notre capacité d'apprendre, de comprendre au-delà de toute parole, et cela nous semble d'autant plus nécessaire que les négations du Christ surgissent dans la culture moderne qui arrive jusqu'à nous, dans l'opinion publique, dans la mentalité ambiante que nous-mêmes respirons.

« A la sixième heure, l'obscurité se fit sur toute la

terre jusqu'à la neuvième heure et ensuite Jésus clama en un grand cri : Elôï, Elôï. »

Il y a dans le monde une négation plus agressive, plus pénétrante, qui nous atteint dans les racines de l'exégèse de la parole de Dieu, ou qui nie l'utilité et l'actualité du christianisme. Et si nous n'allons pas avec les armes de la pensée, de la prière, de la vertu, de la grâce, au-devant de cette négation qui cherche à vaincre l'Eglise et, je le répète, elle arrive jusqu'à nous qui sommes les ministres de la parole et de la grâce du Seigneur, le règne de Dieu ne pourra certainement pas prospérer ; nous devons être plus chrétiens, plus remplis de cette science du Seigneur pour être ensuite capables de la transmettre aux autres afin que la lumière croisse et non pas seulement les ténèbres.

Nous avons le Concile ouvert devant nous avec de merveilleuses pages et, précisément ces jours-ci, à la Curie romaine qui a participé au Concile et travaillé à sa préparation, je disais, en relisant ces pages, que je suis émerveillé comme elles sont belles et comme elles ont jailli presque inconsciemment de nos âmes et de nos plumes et à les voir maintenant elles nous semblent, en vérité, rayonner une lumière qui n'est pas de nous. Le Seigneur nous a assistés et je pense vraiment que cette richesse ne doit pas être oubliée mais nous devons, en vrais fils de notre temps, profiter de cette grande inondation de sagesse, de science du Seigneur qui est venue jusqu'à nous.

Et je voudrais encore ajouter une autre considération qui facilite ou du moins invite notre attention à

l'étude du Christ : c'est que dans notre monde la stature de l'homme a grandi. Aujourd'hui, l'homme est tellement exalté, il se sent mûr, il se sent adulte et cherche à être la dernière mesure de l'évolution humaine, du progrès humain. Présentement, cette figure de l'homme qui s'élargit, qui grandit, qui s'approfondit, qui révèle sa profondeur psychologique, qui révèle ses besoins, qui révèle encore davantage ses souffrances, cet homme se présente à nous encore plus visible, plus explorable, plus connaissable, encore plus reconnaissable comme l'image du Christ. Il nous est vraiment plus facile de trouver le Christ dans l'homme parce que l'homme est plus visible, plus reconnaissable. Et cela n'est pas de la rhétorique, c'est vraiment la trace et même l'objet de notre conversation quotidienne. Quelle évidence que ce besoin du Christ éprouvé et manifesté par l'homme ! On la mesure au désespoir, dernier mot de la littérature moderne, à une soif angoissée de paix sociale, de justice, sentiments qui gagnent chacun de nous et nous consomment. En somme, dans sa propre exaltation, l'homme exprime comme un grand besoin, un grand désir du Christ, et si nous savons déchiffrer cela, nous trouverons les paroles pour prêcher, pour faire vivre le Christ à notre époque, dans notre société qui semble plutôt réfractaire, qui, je dirais presque, répugne à recevoir le nouveau message du Seigneur, qui le rejette comme si c'était une parole pour un temps révolu, tandis qu'il acquiert toute son actualité quand nous connaissons vraiment notre humanité. Tout cela est une invite à réétudier le Christ non seulement dans les livres mais aussi dans la richesse de la science de

l'Eglise et de l'expérience humaine, et le progrès est possible, il est à notre portée et nous ne devons pas le négliger.

Quand nous écoutions les prédications de ces jours-ci, je pensais à ce chemin que, peut-être, dans notre théologie habituelle des études, je n'avais jamais aperçu aussi bien dessiné : c'est-à-dire, la venue du Christ à travers l'histoire du salut. Certes cette vision n'est pas originale, étrangère et extérieure, hétérodoxe, mais c'est une vision plus profonde de cette révélation appliquée à l'histoire. Et cette histoire, que de richesses peut-elle nous donner en nous faisant rencontrer le Christ qui vient comme de lui-même sur nos pas et à notre rencontre !

Il y a un vieux livre de Fornari toujours beau à lire qui dit, en commençant l'histoire du Christ : « Jésus est venu à nous comme un homme qui vient de loin et l'on entend ses pas d'abord à peine, à peine perceptibles, puis toujours plus sûrs jusqu'à ce qu'on comprenne que son pas est la présence. » Et cela est l'histoire de la Rédemption que nous pouvons retrouver en rouvrant le Livre qui est resté trop longtemps fermé pour nous : l'Ancien Testament avec ses personnages, avec ses gradations qui annoncent le Christ s'approchant de nous.

Et cette meilleure connaissance du Christ, ce problème, — il faut l'étudier davantage, le Christ, — se présente à nous par l'Eglise : car personne ne voudra nier que l'Eglise est devenue pour nous le grand thème de réflexion et d'étude. Quand nous lisons nos textes d'ecclésiologie, la grande définition qui paraissait défi-

nitive était la suivante : c'est une société. Et nous nous souvenons, quand fut refusé par le Concile le schéma sur l'Eglise, de cette objection : ce n'est pas seulement une société... c'est un MYSTERE ! Un mystère..., c'est ce qu'il peut y avoir de plus profond et d'ultime à la définition de l'Eglise comme société ! Et nous avons vu ce qu'était ce mystère : l'Incarnation qui continue et le Christ présent dans l'histoire... Et pour cela l'Eglise se présente à nous, cette vieille Eglise avec une vivacité, avec une capacité d'expansion, avec, je dirais, une offre de compréhension.

Nous devons remercier le Seigneur d'être nés dans ces malheureuses et pourtant heureuses années au cours desquelles, en vérité, l'Eglise se transfigure devant nos yeux, et nous ne devons pas être des aveugles mais des voyants et regarder et dire ce que saint Pierre dit dans l'Evangile que nous lirons demain : « Comme c'est beau, comme c'est beau de contempler le visage de l'Eglise s'il est ainsi. »

Et alors avec ces résolutions nous réétudierons le Christ, nous réétudierons l'Eglise. Terminons notre retraite en remerciant le Seigneur, en remerciant je le répète, ceux qui y ont participé, qui nous ont réjoui, et que notre bénédiction scelle et féconde ces pensées et ces résolutions.

Que le nom du Seigneur soit béni...

Table des Matières

Avant-propos	VII
--------------------	-----

1. ÉCOUTER DIEU

1	Venez, voyez	3
2	Ecouter Dieu	17
3	Ecouter le pauvre	31
4	Rencontrer Jésus	46
5	Et vous, qui dites-vous que je suis?	58
6	Abraham : « Quitte »	68

2. LES PRÉFIGURATIONS DU CHRIST

7	Le sacrifice d'Isaac	83
8	Le piège de la double fidélité	94
9	Le déraciné qui loge Dieu	108
10	Moïse, solitaire et solidaire	121
11	Moïse, le grand intercesseur	132
12	Sang et clameur	145
13	Le sang innocent	157
14	Le serviteur souffrant	168
15	La Nouvelle Alliance	183

3. JÉSUS DANS LES JOURS DE SA CHAIR

16	L'humanité si humaine de Jésus I	199
17	L'humanité si humaine de Jésus II	212
18	L'heure de Jésus	227

4. L'ÉGLISE, TRAJECTOIRE DU CHRIST

19	L'Eglise, trajectoire du Christ I	243
20	L'Eglise, trajectoire du Christ II	257
21	Le corps mystérieux de Jésus ressuscité	274

5. CONCLUSION

22	Soyez dans l'action de grâces	289
	Discours final du Saint-Père	305